MOHAMMED DIB

Algérie * * *

Le métier à tisser

roman

Mohammed Dib

LE MÉTIER À TISSER

ROMAN

Éditions du Seuil

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-021-14434-5

© Éditions du Seuil, 1957 et 1974

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mohammed Dib est né à Tlemcen, dans l'ouest algérien. Ville natale à laquelle il rendit hommage dans sa célèbre trilogie : *La Grande Maison* (1952). *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957). Instituteur un temps, puis comptable, traducteur, journaliste à *Alger Républicain* et pour le compte de l'organe du Parti communiste *Liberté,* il est finalement expulsé d'Algérie en 1959. Il s'installe en France et commence sa carrière littéraire. Il est le premier écrivain maghrébin à recevoir, en 1994, le Grand Prix de la Francophonie. Et celui dont Aragon disait : « Cet homme d'un pays qui n'a rien à voir avec les arbres de ma fenêtre, les fleuves de mes quais, les pierres de nos cathédrales, parle avec les mots de Villon et de Péguy ». Il est mort chez lui, à La Celle-Saint-Cloud, le 2 mai 2003, à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui quelques-unes des plus belles pages de la littérature algérienne.

PREMIÈRE PARTIE

I

D’un revers de main, Omar fit voler le rideau qui barrait l’entrée de la chambre, entra, mais sitôt passé le seuil, il n’osa plus avancer. Il restait figé, secoué par des frissons. Il avait l’impression de garder au fond des yeux des lambeaux de nuit hachés par la pluie. Ses habits qui pendaient sur lui, s’égouttaient, trempés ; ses sandales imbibées d’eau, ramollies, posaient de larges empreintes boueuses sur le pas de la porte.

Ses regards allaient de sa mère à ses deux sœurs. Ces dernières le considéraient avec une expression maussade qui empâtait leurs traits. Aïni, la mère, occupait son coin habituel, un vieux fichu élimé rabattu sur les yeux. Elle semblait plongée dans une profonde rêverie. Sous la lumière électrique, les murs nus, enduits de chaux verte, luisaient.

Le voyant, sa mère se leva d’un bond. Elle brandit le poing :

– Ce n’est pas un fils que j’ai là, mais un chien des rues !

Elle avait visiblement rongé son frein. Omar la regardait s’égosiller à l’envi :

– Oui, un chien des rues ! Un chien des rues !

Elle rejeta en arrière les pans de son fichu qui la gênaient.

– Où errais-tu jusqu’à cette heure ? Où ? Où ? Dis-moi ! Ha haï ! Dois-je te déchirer la figure ou déchirer la mienne ? Les plumes du mal t’ont poussé ! Te crois-tu un homme déjà ? Te crois-tu tout permis ? Je te donne ma parole que ça ne sera pas ! J’ai encore des forces pour te briser. Ici, c’est moi qui commande, et tant que tu auras besoin de rester sous ce toit, tu baisseras la tête. Tu as compris ? Tu rentreras de bonne heure ou tu retourneras à la rue !...

Le garçon ne remarquait pas les gouttes qui tombaient de ses habits et formaient une flaque à ses pieds. Son cœur battait plus vite. Il la laissa

défiler son chapelet, tout cela n'était pas nouveau.

À la fin, elle le prévint :

– Tu feras bientôt ton deuil de cette vie.

Chaque soir, il allait dénicher des éclats de houille autour de la gare, entre les voies ferrées. C'était la seule façon d'avoir un peu de charbon à la maison.

Il se défit de sa musette sans souffler mot, ne désirant qu'une chose : réchauffer ses mains glacées.

Il pensa au monde nocturne ouvert d'où il surgissait. La nuit était tombée depuis longtemps, et il pleuvait, il pleuvait à verse.

Obéissant à sa mère qui avait regagné sa place, Aouicha, l'aînée des filles, se leva. Elle apporta la meïda et disposa dessus une marmite et la moitié d'une miche de pain bis. Ils plongèrent tous les quatre, en silence, les doigts dans la sauce. En un rien de temps, ils avalèrent leur dîner, des navets accommodés aux tripes, puis les deux sœurs débarrassèrent.

Peu après, ils se couchaient.

On n'aurait su dire depuis quand la chambre baignait dans le noir. Omar était engourdi sans être vaincu par le sommeil ; un temps assez long s'était écoulé, à n'en pas douter. Le froid le transperçait et le tenait à demi éveillé ; en lui, un flot d'images courait.

Il voyait des psalmodieurs de Coran défiler en tête d'un enterrement. Il les suivait, persuadé que chaque pas accompli derrière les porteurs de bière réjouissait le défunt. On mourait beaucoup. Il ne manquait que ceux des convois qu'il ne rencontrait pas dans ses pérégrinations. Pour chacun de ces morts inconnus, il avait une pensée de sympathie. Il avait appris de longs passages de la Borda[1] qu'il débitait pour le repos de leur âme.

Puis venaient des mendiants hâves et furtifs sous la pluie battante. D'autres images traversèrent encore son esprit. Aïni avait décidé plus d'un an plus tôt : « Apprends un métier ! Tu ne tireras rien de tes livres. » L'avant-dernier été courait alors sur sa fin, et les grandes vacances s'étaient achevées... Lui, n'avait pas dit non, et n'avait plus, de ce moment, remis les

pieds en classe. Qu'il ait eu treize ans, que chaque heure passée à musarder fût du temps perdu, – elle ne le lui avait que trop rabâché. « J'ai bien usé de patience, après tout ! »

Les oreilles sans arrêt échauffées par ses récriminations, il s'était engagé chez un épicier. Mais il commençait à peine à travailler, que le magasin était fermé par les autorités, et le marchand, son patron, jeté en prison.

« *Ils* prennent les petits trafiquants, et ménagent les gros... », s'était écriée Aïni.

Il avait bien été question de lui chercher une autre place ; cependant une année s'était passée, et il ne fichait toujours pas une rame. S'il y eut jamais galopin qui traînât dans les rues, franc de collier, insoucieux de l'heure, du temps qu'il faisait, des réprimandes de sa mère, c'était bien lui alors !

Il prêta l'oreille au remuement qui bouleversait la maison. Toute-puissante, la voix de la nuit grondait ; la pluie marchait. Au-delà de cette rumeur, le tonnerre craquait, et chaque fois que cet effondrement crevait le ciel, la vieille demeure tremblait. Il semblait que s'il tonnait une fois de plus, Dar Sbitar s'écroulerait.

Il eut soudain le sentiment que quelque chose guettait dans les ténèbres, il fut enveloppé d'inquiétude. Cela le fit penser à sa mère qui flairait le malheur partout et, grâce à une déchirante intuition, le déchiffrait en tout.

« Mais elle, songea-t-il, qui voit le monde chargé d'augures, d'annonces mystérieuses – au gré de l'inspiration, elle interprète un propos saisi au vol, une démangeaison de l'oreille, des effluves impondérables qui traversent l'air – pourquoi n'est-elle attentive qu'aux mauvais présages et à ce qui a figure de calamité ? »

Il n'eut pas plus tôt murmuré ces mots qu'elle se dressa près de lui. « Je t'en prie, mère... », implora-t-il, anxieux. « Fraternelle... », ajouta-t-il. Et il se réveilla. Quelle tendresse dans sa façon d'exprimer ce « fraternelle » ! Jamais il ne s'en serait cru capable ; ce mot vibrait en lui avec une force qui l'effrayait.

Il ne pouvait espérer se rendormir à présent. Une autre voix s'était élevée dans la nuit.

« Je t’en conjure, mère, n’aie pas peur... Je sais que cette peur existe parfois : tu la nommes le Destin. En tout cas, ça existait tout à l’heure, je l’ai éprouvé à la tristesse qui s’est emparée de toi. Je t’en conjure, apprends que ce pouvoir n’est nulle part, que la vie n’est pas une renonciation. Ne renie pas mon espoir au nom de ton impulsion maternelle... »

Était-ce la prière qui ferait fléchir la volonté d’Aïni ? Il ne pouvait s’empêcher de se le répéter. Les limites de la chambre reculaient pendant que de nouvelles bribes de pensées prenaient leur essor, oiseaux épars qui planaient sans fin, légers, de l’inconsistance de la plume. Les oiseaux s’estompaient à leur tour et, ombres fugaces, filaient sur son corps.

Il était gagné par le sommeil ; le grognement de la tempête mourait dans l’espace nocturne. La pluie crépitait à l’infini, parcourue par de lointaines rafales qui ébranlaient les soubassements de la ville. Soudain, il crut entendre... Son cœur tressauta. Rien. La pluie avait interrompu sa marche. Une vaste sérénité qu’aucun souffle n’animait était descendue sur Dar Sbitar. L’air charriait une froideur humide dont le garçon sentait l’haleine s’insinuer sous la porte. Dans un regain de conscience, il se ressouvint qu’étendues auprès de lui, Aïni et les deux filles dormaient côte à côte sur leurs paillasses posées à même le sol. Lui, qui était couché à proximité de sa mère, recevait d’elle un peu de chaleur ; cette constatation lui redonna confiance. Il s’endormit.

Note

1. Borda : chant des morts.

II

Une vapeur mouvante avait surgi de terre et bouché rapidement toutes les voies. Le vent était tombé ; il ne pleuvait plus.

Le brouillard avait couvé la ville toute la nuit, et quand le jour se leva le lendemain, un jeune soleil s'épanouissait dans le ciel de janvier. Il léchait les rues ; les voitures roulaient bruyamment sur le pavé, des chansons jaillissaient des échoppes. Il n'était pas jusqu'au rauque appel des marchands de quatre-saisons et des colporteurs qui ne parût mélodieux.

Rien n'avait laissé prévoir douceur aussi crue. Cette alacrité germait dans un monde noir. L'hiver avait-il résolu d'abandonner sa cuirasse pesante ? C'était le troisième hiver qui suivait la déclaration de la guerre. Une attente de jours meilleurs et plus justes berça les Tlemcéniens.

Ce fut alors qu'on se heurta à ces silhouettes qui avaient l'air de fantômes grotesques. Lentement, leur foule, hommes, femmes, vieillards, enfants, prenait possession de tous les quartiers. La plupart d'entre eux étaient valides. Mais, misérables épaves, ils demeuraient insensibles aux mauvais regards dont se chargeaient les yeux des habitants à leur intention. Aux traitements sans égards qui les accueillaient, aux rudesses de la police, ils opposaient l'indifférence. Une impulsion dont on ignorait la puissance les poussait de l'avant.

Ils se répandirent ainsi d'une façon bizarrement dépourvue de vie, avec hésitation, lassitude.

On se demanda s'ils ne déferlaient pas depuis quelque temps déjà ; les artères principales, les avenues, les places, regorgeaient de leurs troupes. Nul doute qu'ils se fussent faufilés dans la ville à la faveur des jours pluvieux précédents !

Personne ne comprit sur le moment ce qui les attirait. Venaient-ils quérir une hypothétique pitance ?... Seulement, à supposer qu'ils l'eussent

trouvée, ils ne disparaissaient pas, ne retournaient plus aux tanières qui les avaient rejetés. Ils s'incrustaient au cœur de la ville. C'est pourquoi on n'y comprenait rien. Une certaine curiosité les aiguillonnait-elle ? Apparemment, non. Ils survenaient et, tout bonnement, s'installaient là où ils jugeaient qu'ils étaient à leur aise. Ensuite, ils considéraient toute chose d'un œil éteint.

Pourtant, ces gueux étaient doux et inoffensifs. Il faut leur rendre cette justice, ils ne faisaient pas de mal. Impassibles, ils regardaient défiler grands et petits avec détachement. Ils attendaient. Quoi ? Du diable si on le savait ! Puis ils recommençaient à errer. Ils se couchaient à l'endroit où les ténèbres les surprenaient. Lorsque le vent cisaillait l'air, ils resserraient leurs guenilles autour d'eux, ils posaient leur crâne à cru sur une pierre ou une marche et s'endormaient.

On en découvrait de plus en plus au fond des impasses, sous les auvents, aux abords des remparts, devant les bains publics, sur les escaliers du marché couvert, au pied des murailles turques du Méchouar, contre le porche des fondoucks. Dans toutes les rues déambulaient leurs silhouettes mal ficelées, grises et sales. Ils se traînaient partout. Parfois, les uns en chargeaient d'autres, qui n'en pouvaient plus, sur le dos. Après quelques pas, ils s'asseyaient, à bout de souffle, et jalonnaient les trottoirs. Les magasins n'offraient dans leurs devantures que des inutilités pour eux. Qu'importe ! C'était là devant qu'ils s'enracinaient et s'éteignaient comme des brandons exténués.

De temps à autre, on avait le sentiment qu'ils cherchaient quelque chose. Leurs mouvements étaient ceux d'une reptation imperceptible. Puis ils recouvraient leur immobilité. Ils ne tendaient pas tous la main. Tassés plutôt sur eux-mêmes, ils s'accroupissaient sur place tant que l'irritation des citadins ne les délogeait pas, et lorgnaient les évolutions de la multitude.

D'aucuns, roulés en hérisson, sommeillaient sans interruption. Quiconque tentait de les assister devait se pencher sur eux et leur glisser son obole dans la paume. Ces nouveaux mendiants ne donnaient même pas de la voix ; en cela, il y avait quelque chose de changé.

Sortaient-ils, comme on le prétendait, des faubourgs déshérités ? Peut-être... Peut-être récoltaient-ils quelques liards ou des rogatons rien qu'en

fréquentant la ville. Mais pourquoi ne se retiraient-ils pas, après coup, dans leurs bauges ? Pourquoi se cramponnaient-ils ici comme s'ils faisaient corps avec les édifices ?

Bientôt, aucun obstacle ne fut en mesure d'endiguer l'inlassable poussée qui conduisait leur horde vers les quartiers les plus récents, les artères commerçantes, les parties nobles de la cité. On ne discernait toujours pas ce que ce peuple errant gagnait à fréquenter de pareils endroits. Ils n'étaient pas faits pour lui, ne pouvaient lui convenir. Le réalisait-il au moins ?

La ville s'enveloppait dans un éclat abrupt, la nature s'entendait, semblait-il, à prolonger cette trêve lumineuse ; il faisait froid, mais le soleil brillait.

À cette époque peut-être plus qu'à aucune autre, les familles ne se comptaient pas qui s'adonnaient tout entières au tissage, les hommes suspendus à leurs métiers archaïques, les femmes cardant ou filant de la laine. Aïni, elle-même, se procurait à l'occasion des toisons graisseuses, alourdies de terre, de suint et de crottes, qu'elle nettoyait et apprêtait. Et pendant quelques jours, selon ses forces, elle portait une ou deux livres d'un duvet laiteux au marché des filés.

Le spectacle le plus réconfortant était donné toutefois par les ateliers. Il n'y avait pas si longtemps encore qu'ils s'activaient avec indolence. Qui ne s'en souvenait ? Témoins ces aubes où, pour espérer des chalands, Aïni, avec tant d'autres vendeuses, se morfondait à Socq-el-Ghezel sans être certaine d'écouler son filé. Or, les premières sirènes n'eurent pas tôt fait de hurler à la guerre, qu'une fièvre éperdue les avait empoignés. Et, depuis lors, pas de quartier, nul endroit, jusqu'aux faubourgs, qui ne vibrât de l'ardeur diligente des tisseurs. De toutes parts, le battement assourdi des peignes accueillait le passant, quand ce n'était pas le furieux claquement des navettes. Les métiers avalaient les filés insatiablement, à suffisance d'ensoupleau. Aucune quantité n'apaisait leur fringale effrénée de cette opulente pâture, la laine !...

La vieille ville des artisans, ayant fait le sacrifice de son vétuste sommeil, se muait quasiment en cité industrielle. D'eux-mêmes, les tisserands avaient répudié leur antique intransigeance dès que s'était déchaînée cette flambée. Quelle qu'elle fût, toute laine était arrachée des mains des vendeuses. Une

subite prolifération de manufactures et d'ateliers se déclarait, pendant que sans arrêt, des tapis, des couvertures partaient pour la France.

Les Allemands recevaient en fin de compte tous ces tissages. Ils achetaient au poids et ne se souciaient guère de la qualité. On racontait qu'aussitôt arrivée chez eux, indifféremment, chaque pièce était déchirée, triturée et retransformée en matière brute.

III

Sans relâche, l'armée grouillante des meurt-de-faim affluait à travers rues et venelles. Elle soulevait le sol, aurait-on pensé, pour déboucher de profondeurs inconnues. Honteuse cohue qui s'épouillait en plein air, étalait ses membres épuisés, ses escarres purulentes, ses yeux trachomateux. Une cendre froide saupoudrait ces êtres sans identité. Ils vagabondaient un peu de-ci, de-là ; jamais ils n'allaient bien loin. Inattentifs les uns aux autres, ils ne se réunissaient pas entre eux. Mais quand, quelque part, une distribution de nourriture ou de gros sous avait lieu, ils formaient un cercle qui s'enflait à vue d'œil. Si, à ce moment-là, on les chassait, ils se séparaient docilement.

Après quelques jours, le temps se gâta. D'un seul coup un complet revirement s'opéra au ciel, qui redevint gris et sourd. D'épais nuages se nouaient ; ils crevaient. Des cataractes s'abattaient avec rage. Une pluie incessante secouait sa chevelure fluviale. À nouveau, la houleuse tristesse des averses engourdit la ville.

Les mendiants continuaient d'errer sans but et sans paraître remarquer le déluge qui les sauçait. Ils allaient, la prunelle morte, la main quêtant dans un geste instinctif. Ils surgissaient du crachin, ternes et diffus, un instant, puis y retournaient. Ils semblaient être vomis par le néant humide.

À présent, les habitants n'étaient que trop accoutumés à la vue de ces spectres.

– Si les pluies de cette année n'apportent, comme il est à prévoir, aucun de leurs bienfaits habituels, elles auront au moins fait pousser dans nos rues ces espèces d'humanité dépenaillées, au sombre aspect de bêtes des bois ! plaisantaient des facétieux.

Et les mêmes arguaient à la décharge de ces lamentables créatures :

– Ce n’est rien de grave... Ce ne sont que les nôtres. Hé ! Regardez-les ; comme un miroir, ils vous renverront notre propre reflet. L’image la plus fidèle de ce que nous sommes, ils vous la montrent !

Le gros temps sévissait sans désemparer. Il est difficile de rapporter l’impression que cela produisait. Assurément, les derniers beaux jours n’étaient plus qu’un souvenir défait. Contemplant les trombes d’eau qui menaçaient d’engloutir la cité, on murmurait : « Dieu nous préserve de la catastrophe ; elles se sont ouvertes, les écluses du ciel. » Presque chaque année, les inondations emportaient des victimes ; quelquefois, des habitations s’écroulaient. « Béni soit son Nom ! » ajoutait-on néanmoins.

À certaines heures de l’après-midi, des embruns si denses s’étendaient que la ville s’y perdait, et que personne ne pouvait plus rien distinguer dans cette vapeur. Cependant, par moments, la tourmente se dissipait et, peu à peu, une accalmie envahissait l’air. Sans s’arrêter de tomber, les gouttes s’amenuisaient jusqu’à n’être qu’une bruine légère, presque une fumée...

Les constructions réapparaissaient, trempées jusqu’aux pierres. Les arbres profilaient leurs noires silhouettes échevelées dans une atmosphère soufrée, aux rayons froids et glauques. Des nuées humides se déchiquetaient à la pointe des minarets, s’emmêlaient aux branches des vieux platanes, pour s’éparpiller ensuite en vastes lambeaux qui s’élevaient au ciel, où ils étaient mis en pièces par de brusques coups de vent.

Puis, l’éclaircie passait.

Ce jour-là, Omar renonça à aller fouiller dans les ballasts. S’abritant sous des marquises ou des balcons, bondissant par-dessus les flaques, il courait se mettre au sec chez lui. C’était la tombée de la nuit ; les rares personnes qu’on rencontrait encore passaient à pas pressés.

Tout à coup, la pluie foula l’espace avec plus d’entêtement que jamais. Alors, sombre, luisante, étranglée dans ses murs d’enceinte, la ville, où des venelles s’entortillaient sans fin, où des maisons toutes pareilles s’entassaient à l’étroit et se coudoyaient, où chaque quartier était une sorte de bourbier, se dressa dans son aspect le plus hostile : façades revêches et anonymes ; rues, tours, toits lessivés.

IV

Quand Aïni obligea son fils à sortir avec elle, ce matin-là, la ville s'isolait encore dans un rêve fait d'eau et d'ennui. Sur leur chemin, ils croisèrent des mendiants qui se déplaçaient par groupes. Ceux-ci s'enfonçaient comme des ombres dans les rues noyées de buée et semblaient lointains, lointains...

Mais bientôt apparut la foule du Beylick. Des toits des baraques assises en carré au milieu de la place, débordaient des guirlandes de paniers de roseau. Derrière une ceinture d'éventaires, d'autres éventaires, des cases de marchands de légumes, des rôtisseries se cachaient, cœur vert et sombre où s'ouvraient les blessures violettes des boucheries. Une vive odeur maraîchère planait. La pluie s'acharnait à délayer les verts et les gris des arbres, des étals, de la foule, des édifices. De continuelles allées et venues de gens, de véhicules, animaient la place et les rues avoisinantes. Des portefaix faméliques rôdaient en guenilles ; des paysans à la mine rude cheminaient, sentant fort la terre. Des femmes passaient, discrètement voilées de blanc. Les bruits étaient étouffés, les voix rendaient un son mouillé. Les mendiants élevaient des appels entêtants et sans espoir : « La charité, frères humains, la charité ! Faites la charité ! »

Ceux-là n'avaient rien à voir avec les individus qui s'étaient abattus tout dernièrement sur la ville, ils ne pouvaient inquiéter personne.

« Pour Dieu et vos parents défunts, donnez, gens de bien ! »

Omar avait ralenti le pas devant une baraque où trônaient des marmites pansues, humant les relents épicés qui s'en échappaient. Mais, de loin, tel un aiguillon, la voix d'Aïni le fit se dépêcher. Et ils s'engagèrent dans les derbs de la ville basse.

Dans ces vieux quartiers, les maisons ne se rangent pas au passage, mais se bousculent en grand désordre au milieu de la chaussée. Un ruisseau noir serpentait entre les bâtisses décrépites. D'abord une ruelle à pente rapide,

sinueuse, les conduisit jusqu'à Bab Zir, et, de là, ils enfilèrent une autre ruelle, qui les versa dans un cul-de-sac. La ville était redevenue déserte sous la pluie.

Aïni s'arrêta enfin devant une maison séculaire, d'apparence imposante, quoique délabrée, et souleva le heurtoir de bronze. Elle frappa trois coups. La porte bardée de ferrures était large ouverte : les coups résonnèrent dans le vide. Aïni et son fils se mirent à l'abri dans l'entrée recouverte d'anciens carreaux de faïence. Pas de réponse ; on entendait la pluie clapoter dans le patio de la maison.

Aïni frappa encore et appela :

– Yamna !

Elle avait pris garde que sa voix ne se fît trop forte. La pluie tombait avec un clapotement égal dans la cour. La maison semblait inhabitée. Aïni força un peu plus ses coups et sa voix. *Bang, bang, bang !*

– Yamnaaa !

Une femme longue et sèche, à tête de chèvre, apparut cette fois et, de but en blanc, sans un souhait de bienvenue, les informa brièvement :

– Il est là !

– Ah ! fit Aïni, dont la figure s'illumina.

Ils entrèrent, emboîtant le pas à la femme. Ils furent menés à une pièce sombre où un personnage bouffi était assis sur un matelas, les jambes repliées. La chambre, de vastes proportions, se trouvait plongée dans une atmosphère ouatée. Dans la pénombre luisaient de vagues reflets de cuivres. Sans préambule, Aïni commença à répandre des prières sur l'homme. Lui, il l'écoutait et ne faisait pas un mouvement, ne remuait pas un cil. Son épouse tout en os les surveillait d'un œil aigu.

Il ne fallut pas moins d'un bon quart d'heure pour en arriver au motif de la visite. Exposant alors au bienfaiteur Mahi Bouanane qu'elle sollicitait du travail pour le garçon, Aïni gémit : « Cet orphelin » et tira par la manche Omar, qui restait en arrière. En même temps, son nez frémit, rougit, et elle fut prête à fondre en larmes. L'homme grommela :

– Qu'il aille se présenter à mes tisserands...

Ce fut la seule parole qui tomba de ses lèvres. De reconnaissance, Aïni se prosterna devant lui.

À cet instant, les pleurs rageurs d'un moutard éclatèrent dans la pièce. La maîtresse de maison se précipita vers le renfoncement d'où partaient les vagissements. La voix de la mère et celle du nourrisson se livrèrent assaut. Avec une volubilité exaspérée, la femme déversa quantité d'imprécations sur le braillard.

– Enfant de malheur, que la fièvre te dévore ! Tu ne peux pas rester tranquille un moment ? Que je te perde un jour !

L'irascible rejeton continua à hurler, avec une superbe indifférence, de toute la puissance de son gosier.

Ses hurlements s'entendaient encore quand Omar et sa mère, ayant quitté furtivement cette demeure, se retrouvèrent dans la ruelle. Ils avaient compris avec cette promptitude des pauvres que la fureur de la mégère était dirigée contre eux.

V

– Que veux-tu ? grogna quelqu'un dans l'ombre.

Aux sifflements qui accompagnaient ces mots, il devina que l'homme qui l'interpellait n'avait plus de dents. Omar descendit les dernières marches de l'escalier où il s'était arrêté et se trouva de plain-pied dans la cave. Une tiédeur de naseaux de bête se colla à sa figure. L'enfant suffoqua ; on n'y voyait goutte. Du coup, il regretta la rue : plutôt la pluie, qui se déversait à seaux, que cet étouffement. Il hésita, pris d'une folle envie de remonter l'escalier et de fuir.

– Qu'est-ce qui t'amène, hein ? Tu pourrais le dire, réitéra la voix.

– C'est le patron qui m'envoie, répondit-il.

Il revit la longue femme à tête de chèvre, le personnage bouffi. Il revit Aïni prosternée devant celui-ci. Le désespoir au cœur, Omar avait dû la brusquer, pour la décider à partir. Elle s'était levée, mais elle ne pouvait plus partir ; elle répétait à satiété :

– Tu es notre bienfaiteur, sois-en remercié sur terre et au ciel...

S'habituant à la lumière vague du sous-sol, il aperçut les tisserands qui l'examinaient avec hostilité. Ils avaient tous des traits usés et blêmes.

Il ne savait que faire.

– C'est le patron qui m'envoie pour une place de dévideur.

L'individu qui, le premier, l'avait interrogé, le mesura du regard. Il eut une grimace désabusée.

– Quel âge as-tu ?

– Quinze ans.

Par prudence, Omar s'était vieilli d'une année.

– C’est bon... Tu peux rester. Voici les conditions : à la fin de la semaine, tu recevras de chaque tisserand ce qu’il jugera bon de te donner.

L’homme avait parlé d’un ton excédé, peu engageant ; l’enfant baissa la tête.

– Ça va... dit l’homme.

Il fouilla l’atelier du regard et ajouta :

– Zbèche, il peut commencer.

Un petit monstre difforme, à la tignasse ébouriffée, sortit de l’ombre derrière Omar et le tira par l’épaule.

– Viens.

Omar le suivit... Ils s’éloignèrent vers le fond humide et moite de la cave.

– Comment t’appelles-tu ?

Ils étaient arrivés près d’un incroyable amoncellement de sacs, de roues, de pièces de métier, de lices, d’armatures et bien d’autres choses dont il eût été difficile de connaître l’usage.

– Omar. Et toi ?

– C’est moi qui t’interroge : t’as pas à poser de questions. Je m’appelle Hami, mais Zbèche, c’est le surnom qu’on me donne. Retiens-le bien ! Pour les apprentis, je suis le chef. Tu feras tout ce que je voudrai...

Omar jeta un regard sur lui, l’observa, perplexe. Se balançant sur ses jambes torses, Zbèche lança encore :

– T’as compris, ballot !...

Les tisserands, sans interrompre leur travail, suivaient les paroles des deux gosses.

Omar serra les poings. Il gronda tout bas :

– Toi, gare !

Zbèche le dévisagea d’un air surpris.

– T’en fais des histoires, murmura-t-il.

Aussitôt, d’une voix complaisante, il s’écria :

– Dis donc, grande perche, faisons la paix, veux-tu ? Tu t’en balances, que je t’aie lancé des flèches. Bon ; sache que ce sera comme ça tant que tu

resteras ici. T'as rien vu encore ! Attends un peu seulement, et on te tannera la peau ! Ça te va ?

Il tendit la main à Omar, qui la prit.

– T'as beau être grand, poursuivit-il, ça sert à rien ! Tu verras toi-même. T'es le dernier arrivé, et comme tel, tu dois écouter les anciens. Obéis, c'est un conseil que je te donne, c'est ce que t'as de mieux à faire.

Omar dit entre ses dents qu'il était d'accord. Zbèche fut abasourdi par cette docilité inattendue.

– C'est ça qu'est bien, t'es un bon gars ! Va dévider les écheveaux que t'as là-bas.

Il lui désigna une meule de laine filée érigée sous une soupente. Omar savait en quoi consiste le travail d'un atelier de tissage. Il planta un dévidoir sur son pivot de fer, jeta dessus un écheveau d'une grosse laine inégalement tordue, et commença à tirer sur la tête du fil.

Il travaillait depuis un moment, enveloppé par le bourdonnement grave d'un rouet. Les battements des peignes se chevauchaient l'un l'autre et alternaient avec les cris brefs des navettes. Il écoutait cette rumeur, écoutait le bruit doux, frôleur, de son dévidoir. La veille, il était libre, il courait, toute bride lâchée, dans les rues. Et voilà que son existence avait l'air d'être tranchée par un coup de couperet. Une subite tristesse le saisit.

Midi : personne ne s'en allait. Omar n'osait pas partir non plus. Il fit comme les autres, ne quitta pas la cave et patienta. Il les vit alors déballer des vivres. Passant près de lui, un géant dont le visage s'ornait d'une barbe charbonneuse, lui demanda d'une voix de basse :

– Tu n'as pas apporté à manger ?

Comme le garçon fit non de la tête, le tisserand fronça les sourcils. Sans mot dire, il retourna à son métier et revint avec un morceau de galette d'orge et une poignée d'olives sèches qu'il lui mit entre les mains.

Omar leva des yeux étonnés. Le grand escogriffe le considéra en silence, mais il n'était pas causeur. Il alla rejoindre le groupe d'ouvriers qui mangeaient au pied de l'escalier, sans avoir ouvert la bouche.

Pendant qu'Omar mâchait sa galette, Zbèche arriva et recommanda encore :

– Le soir, avant qu'on ferme boutique, tâche de pas oublier qu'il faut ranger ce qui traîne. Tu balayeras et porteras, après, les couvertures au dépôt.

– Et toi ?

– Moi ? Je ferai comme toi, nigaud ! Mais je suis le plus ancien ; tu dois suivre mes conseils. Tout marchera bien si t'es décidé à m'écouter !...

Zbèche envoya un clin d'œil au nouveau. Il semblait satisfait de quelque chose qu'Omar n'arrivait pas à saisir ; ses prunelles tuméfiées brillaient malgré le voile qui les recouvrait. Il continua à discourir d'une voix futée, puis chanta des airs sans queue ni tête.

Tout à coup, il commença à raconter une histoire sur son père. Celui-ci, mort depuis trois ans, avait été forgeron ; un jour, il avait trempé dans du pétrole une de ses filles âgée d'un an ; ensuite il l'avait enflammée vive. Il ne travaillait pas, et il rentrait régulièrement saoul ! La mère ne savait qu'inventer pour leur procurer à manger. Elle allait mendier sous son voile...

Le gamin n'eut pas plus tôt achevé cette histoire qu'il en débita d'autres. De ce flot de paroles, Omar retint qu'il existait des brigands que nul n'arrivait à capturer, pas même l'armée de gendarmes lâchée à leurs trousses. Au moment où on pensait les prendre, ils faisaient parler d'eux à l'autre bout du pays. Et lorsque enfin on était sûr de les tenir, ils s'évanouissaient comme par enchantement, sans laisser de traces ! Zbèche avait baissé la voix pour dire que les paysans étaient avec eux parce que ces bandes châtiaient et rançonnaient les riches.

Il connaissait nombre de récits plus effrayants les uns que les autres sur les sorciers, les individus qu'on assassinait, les esprits, les goules... Loin de le déprimer, sa mauvaise santé, la flétrissure précoce imprimée dans sa chair, allumaient du feu dans ses veines.

Accroupi à côté d'eux, Bouzid, un autre apprenti, écoutait en faisant des yeux ronds.

À cet instant, Choul ordonna :

– Les gosses, au boulot !...

Choul, c'était lui, l'homme sans dents. Décharné, le visage terreux, les cheveux coupés court, il avait l'air d'un vieux balai déplumé. Il s'approchait d'une démarche chaloupée, un ricanement découvrant ses gencives violettes ; ses yeux étaient semblables à ceux d'une buse, secs et brûlants.

À la seconde où il allait aborder Zbèche, le petit diable s'étala par terre. Cette manœuvre lui épargna de faire connaissance avec la main large et dure du tisserand. Choul se comportait comme s'il eût été lui le maître. Détenait-il son autorité du patron ? Ce devait être certain, les ouvriers se soumettaient à ses ordres. Omar le détesta.

– Allons, dépêchons-nous. Au boulot !

Il fit subitement si noir dans la cave qu'on ne s'y aventura plus qu'à l'aveuglette. Un froid glacial se répandit. Le ciel, là-haut, avait dû encore se charger de nuages. Omar se plaça devant son dévidoir. Zbèche s'était relevé lestement dès que Choul l'eut dépassé et se mit à pousser de longs : « Hou ! Hou ! » Les deux ampoules voilées de poussière qui pendaient à la voûte furent allumées.

Omar regardait son dévidoir tourner. Ces gens, ce Choul... Il les scruta. Ils ressemblaient à des hulottes ayant élu domicile dans les demi-ténèbres du sous-sol.

VI

Ce fut vers quatre heures seulement que le maître-tisserand Mahi Bouanane arriva, empaqueté dans une gellaba rousse en poil de chameau, gonflée d'eau et raidie. Avant qu'il fût au bas de l'escalier, toute conversation avait déjà cessé et les métiers redoublé d'activité.

D'un mouvement d'épaule, Mahi Bouanane, parvenu au centre de l'atelier, rabattit son capuchon en arrière et s'ébroua. On entendait la chute serrée des gouttes ; le vent faisait vibrer les vitres du soupirail.

Le maître-tisserand se laissa choir sur une pile de couvertures à proximité d'un brasero d'argile cuite où brûlaient des charbons. Le buste penché au-dessus du feu, il se rôtit patiemment les mains. Sur sa gellaba, se plaquaient des taches rouges ; les mêmes reflets incendiaient ses yeux.

– Chien de temps ! fit Choul.

– Hum... mugit Mahi Bouanane, dont les sourcils s'arquèrent, soulevant ses paupières boursouflées.

Il enfonça une longue cuiller de métal, grignotée sur les bords, dans la cendre molle du brasero, tisonna les braises. Sur-le-champ, des escarbilles crépitèrent, projetèrent des étincelles. Mahi Bouanane écrasa de la main toutes celles qu'il put atteindre, et surveilla les autres, qui moururent d'elles-mêmes.

Choul partit d'un rire qui se termina en râle. Ses yeux ronds, privés de cils, guettaient le patron.

– Tu ne voudrais pas mettre le feu à l'atelier ?

Mahi Bouanane ne le regarda même pas ; le masque lourd, les moustaches effilées, pendantes, il s'inclinait sur le brasero.

Hamedouch, un rouquin, lança :

– Patron, si ce temps dure, c'est toi qui vas amasser de l'or. Il n'y a pas un temps qui fasse mieux marcher les affaires des tisserands...

Mahi Bouanane écoutait. L'ouvrier à la crête flamboyante lui jeta un regard oblique.

– Tu pourrais nous payer l'arriéré de notre compte, après ça. N'est-ce pas ?... Il y a des semaines qu'on attend. Ce n'est pas beaucoup d'argent, mais avoue que tu ne le lâches pas facilement. Fais attention, mieux vaut ne pas posséder trop d'or. Plus on en amasse, plus on exaspère l'envie des gens !

Hamedouch eut un rire strident. Ce beau garçon, le plus jeune des ouvriers, parlait haut et d'une façon saccadée qui provoquait ses interlocuteurs. Mahi Bouanane se taisait toujours, calé sur les couvertures, à cent lieues de ce que l'autre disait.

Se ravisant, celui-ci fit remarquer :

– Oh ! ce n'est pas pour me plaindre. Les choses sont ce qu'elles sont, il faut les accepter. On devrait plutôt...

Le patron leva la tête, posa sur lui un regard méprisant. Et avant que le rouquin eût rien pu ajouter, les yeux de Mahi Bouanane se cachèrent sous leurs épaisses paupières. Hamedouch resta court.

Un ricanement tirailla les joues flétries de Choul.

– Quand il y en a, y en a pour tout le monde ! Le mieux encore, c'est d'accomplir honnêtement son travail.

– D'autant plus que nous aurions beau nous débattre, nous ne changerions rien à rien, répliqua Hamedouch.

Le sarcasme faisait trembler sa voix.

– Eh ! oui, eh ! oui... reconnut Choul.

Le rouquin cria à plein gosier :

– Non !

Omar eut la joie de constater que Choul n'était pas craint par tous. Ce dernier écarquillait les yeux.

– Moi, on peut dire que j'ai grandi dans le tissage : j'ai commencé à-l'âge-de-cinq-ans ! martela Hamedouch. Mon père était patron. À quinze

ans, j'ai pris place à ses côtés, au métier qu'il occupait dans son propre atelier. Mais il avait mangé trop de poussières de laine et il en est mort. À partir du jour où il n'a plus été là pour se tuer à la tâche, notre atelier, avec ses trois métiers, est mort aussi. Fichu !

Rivés sur Choul, ses yeux de chat flambaient.

– Bon, à quoi ça nous a avancés *d'accomplir honnêtement notre travail* ?... Qu'est-ce que ça nous a rapporté ? Du vent ! Au bout du compte, j'ai dû m'engager comme ouvrier chez des étrangers !

Le silence retomba, embarrassé. Mahi Bouanane regardait se croiser et se décroiser les fils de chaîne du métier d'Ocacha, qui était placé juste en face de lui. Il esquissa un geste vague d'agacement.

– On a du mal en ce monde... marmotta oncle Skali.

– Bon Dieu, oui ! gronda Hamedouch. Et il vous vient en tête je ne sais pas quoi !

Les lèvres pincées, Choul hocha la tête.

– Tu n'es pas dans la bonne route, mon ami, celle où le bon Dieu t'a mis justement.

Hamedouch se redressa d'un air sauvage ; sa crinière de roux luisait dans l'ombre de la cave.

– C'est ce qu'on dit toujours à ceux qui osent se plaindre !

– Oh ! tu en prends trop à ton aise ! s'impatienta Ghouti Lamine, un vieux tisserand. N'ajoute plus un mot, ou je ne réponds pas de ce qui va se passer !

– Quoi donc ? Dieu lui-même nous abandonne !

Et, crachant à ses pieds dans un tapis de déchets, Hamedouch attendit un démenti.

Pas un, dans l'atelier, ne releva son propos.

– Tout de même ! s'indigna-t-il.

Mahi Bouanane considéra ses ouvriers, puis ferma les yeux, comme s'il eût souhaité supprimer tout le monde autour de soi. Il demeura ainsi un long moment. Omar, qui travaillait à quelques pas de lui, contemplait avec fascination son énorme tête. Il retrouva l'intolérable gêne qu'il avait

ressentie ce matin en sa présence. Le patron suçotait ses moustaches avec un léger bruit. Il n'était plus qu'indifférence. Puis son visage se contracta, et il sembla se réveiller. Il jeta un coup d'œil circulaire aux métiers, qui évita les tisserands, sur quoi il se leva pour partir.

Sitôt Mahi Bouanane sorti, l'anxiété crispa les traits des ouvriers. La fin du jour était à portée de la main ; chacun donna libre cours à son exaspération, et une terrible lutte s'engagea. Les dix hommes firent geindre sans pitié les métiers de basses lices serrés flanc à flanc sous le plafond bombé. Certains se guettaient à la dérobée ; d'autres s'emmuraient dans une réserve hostile et pleine de rancune. Leurs cris, réclamant toujours plus de laine dévidée, affolaient les apprentis. Omar désespérait de les contenter. Il allait vite, plus vite, et croyait son cœur prêt à éclater.

Le reste de la journée fila sans apporter de changement. Jusqu'à la nuit tombée, ils travaillèrent...

Vint l'heure de sortie : il ne fut nullement question de ranger ou de balayer la cave. Omar comprit que, de ce côté, il n'aurait pas de graves soucis.

Il quitta le sous-sol. Lui, pas plus que les deux autres gosses, n'avait livré les pièces finies, à cause de la pluie. Il prit ses jambes à son cou ; du haut du ciel, des nappes blanches se précipitaient, couraient à travers les rues, se rompaient contre la chaussée ; les gouttes lui piquaient la figure. Dans la nuit, les lumières des maisons européennes évoquaient une vie quiète et heureuse. Aveuglé, Omar détalait éperdument. La pluie, le vent, qu'il aspirait à pleins poumons, ravivaient dans sa poitrine une toux déchirante... Pourtant, un sentiment chaleureux de satisfaction, tout nouveau pour lui, se pelotonnait dans son cœur.

VII

Au plus fort de la nuit, ils s'étaient rendus, lui et sa mère, au ravitaillement de charbon, et avaient trouvé une foule qui faisait déjà la queue. Ils n'étaient pas partis assez tôt, minuit avait sonné. Ils avaient alors pris place le long des entrepôts qui ravitaillaient les indigènes, et commencé l'attente. Pour se préserver, Aïni avait jeté une serviette-éponge sur son haïk, et lui s'était coiffé d'un sac qu'il avait transformé en capuche, à la manière des débardeurs. Omar s'était mis, dès lors, à éprouver une sensation qu'il ne savait à quoi référer. C'était comme si une veilleuse l'éclairait en dedans, entretenant en lui une flamme calme et vivace. Les gens patientaient. Sans répit, la fureur des averses les fouettait. La nuit semblait ne point devoir prendre fin. Le ciel déployait de flottantes voilures d'eau qui fondaient dans les ténèbres.

Cependant, une lueur chétive, qui avait longtemps hésité à s'avouer, s'était insinuée dans l'espace, et la pluie avait donné des signes de trêve.

Quelques heures s'étaient écoulées encore, puis l'attribution, au prix de la taxe, de cinq kilos de charbon par personne vivant dans chaque famille, avait commencé. Exsangue, le matin s'étirait ; vers onze heures, leur tour fut venu. Ayant chargé le sac à moitié plein sur ses épaules, soulagé, Omar s'en était retourné vite à la maison ; il avait laissé sa mère loin derrière lui. Celle-ci, arrivée peu après, avait aussitôt étendu la natte en alfa tout effrangée, héritée de grand-mère Mama, et s'était couchée.

Le dos accoté au mur, elle dormait, son fichu roulé et juché sur sa tête comme un baluchon de bain. Ses mâchoires s'étaient affaissées, ses lèvres s'allongeaient en une grosse moue. Omar comprit qu'une chaleur bienfaisante avait fini par gagner les membres gourds de sa mère.

À un remous de l'air, la grosse résille du rideau tendu à la porte voleta. La pluie éclaboussa le seuil et une bourrasque plus âpre que les précédentes s'engouffra. Omar s'aperçut seulement alors que le crépuscule lui soufflait sa froide haleine au visage. La chambre tout en longueur, au pavement de carreaux rouges, aux murs chaulés verts, semblait abandonnée, avec ses maigres peaux de mouton et ses loques, son buffet fait en planches de caisses, la vieille natte qui recouvrait en partie le sol.

Assis sur la natte, en face de la porte, il contemplait ces objets ; leur mutisme l'étonnait. Ses regards s'appesantissaient sur eux, mais toute chose gardait son visage familier. Il poursuivit sa rêverie. Nul autre bruit que celui de la pluie ne troublait le silence.

Le souffle précipité de sa mère le tira de ses réflexions. Il l'examina : une vieille. Une angoisse pinça son cœur. Il n'avait jamais pensé à l'âge qu'elle pouvait avoir. Se livrant à un rapide calcul : « Quarante ans », se dit-il ; « pas même quarante. » C'était elle toujours, pareille à elle-même, mais il y avait cette seconde d'assoupissement, cette journée pluvieuse, ce morne soir. Muet, il la regardait. Comme si les pensées de son fils l'avaient frôlée, Aïni remua doucement et, incontinent, retomba dans sa léthargie.

Lalla avait dit un jour : « Une femme seule s'use plus vite qu'une autre. » Comme c'était vrai ! Aïni aurait pu être la fille de Lalla : pourtant la plus vieille des deux, on eût juré en ce moment que c'était elle. Une bouffée après l'autre lui gonflait les joues avant de s'échapper bruyamment de ses lèvres. Brusquement, elle aspira une profonde goulée d'air et se mit à respirer la bouche ouverte.

Omar sentait qu'un gouffre se creusait entre lui et cette femme défigurée par le sommeil. Il restait saisi et comme étranger devant tant de faiblesse et d'abandon. Entre sa mère et la vieille qui gisait là, qu'y avait-il de commun ? Quand la fin la surprendrait, est-ce qu'elle aurait ce visage ? D'autres questions l'assaillirent. Comment ferait-il pour assister à son dernier soupir ? Serait-ce lui qui mourrait avant ? Ou bien elle, la première ?

Et il pensait : « Je préfère mourir pour que maman vive. »

De larges taches d'humidité rampaient au plafond et sur les murs, dévorant le crépi de chaux. Au travers, suintait l'ombre, eût-on dit, qui

s’accumulait dans la chambre. Le jour, dehors, était encore gris.

Les bonnes gens de Dar Sbitar se terraient, chacun dans son coin. La cour était déserte. Nul bruit ne s’élevait de l’énorme cuisine commune.

Aïni n’eût pas été plus surprise si une poigne humaine l’avait arrachée à son hébétude. Bredouillant des sons inintelligibles et sans suite, elle lutta pendant un moment contre des fantômes. L’obscurité de plus en plus dense qui assiégeait la pièce, et tournoyait dans les angles, achevait de l’intriguer.

Voyant une forme à peine esquissée, posée à la place d’Omar :

– C’est un vrai cauchemar, dit-elle, et sa voix se raffermit. Je me suis assoupie, je crois. Qu’est-ce que cet étouffement ? Esprit de mes aïeux, le ciel s’est accroupi sur la terre !

Elle demanda à l’enfant :

– Tes sœurs ne sont pas encore là ?

L’inquiétude avait percé sous ses paroles. « Elles ne sont pas rentrées, pensa Omar, pour la bonne raison que la manufacture de tapis ne les lâche qu’à six heures du soir. »

– Pourquoi n’irais-tu pas à leur rencontre, mon petit ?

– Tu ne sais pas qu’elles sortent à six heures ? Elles vont être là !

– Tu es à l’abri. Ce n’est pas la peine de se faire du mauvais sang pour les autres.

Aïni contrefit la voix de son fils et redit :

– *Elles vont être là !*

Puis, elle cracha de mépris :

– Tfou !

Il guigna par l’embrasure de la porte le ciel bas, traversé de lueurs bleutées. On le distinguait déjà difficilement, ce ciel.

– Ba Mohammed à la maison, et ouma Fatma au marché : c’est ce qu’on devrait dire de toi ! maugréa encore Aïni dans le noir.

– On ne les dévorera pas ! Tu ne nous fais pas du feu ?

– Tu devrais être en train de travailler ! Si tu n'avais pas le cœur mort... Au lieu de rester caché.

Bon, mieux valait ne pas répondre ; elle se croyait vouée à rassembler des désastres sans mesure sur sa tête. Elle eût mieux fait de chauffer un peu la pièce, c'était exaspérant comme elle usait chichement du charbon qu'octroyait le ravitaillement ; on ne se permettait pas le moindre feu, par les froids les plus acérés. Après avoir préparé les repas, elle mouillait le foyer pour épargner la braise.

– Propre à rien !...

– Même si j'essayais de mettre le nez dehors, se défendit-il, n'y tenant plus, tu me vois dans la rue ? Avec quels vêtements ?...

Ses habits avaient été trempés la veille, et il n'en avait pas de rechange.

– Toi, c'est manger et coucher qui t'intéresse, proféra-t-elle.

Et, d'une voix de somnambule, elle ressassa :

– Tu as trouvé l'hôtel et le restaurant. Profite ! Un beau jour, on te cherchera, et te voilà disparu. Tôt ou tard, tu finiras par t'envoler, comme les autres !

« Les autres ? Quels autres ? » s'interrogea le gamin, effaré. Après cela, il l'écouta sans sourciller.

Il connaissait ses redoutables retournements d'humeur. Chaque fois, c'était la même chose ; trois jours auparavant, elle lui avait dit, oubliant qu'elle l'avait conduit elle-même chez Mahi Bouanane : « Si tu étais resté à l'école, tu aurais pu, plus tard, avoir une place dans un bureau... Ne serait-ce que comme balayeur. Qu'est-ce que tu vas être ? Un tisserand ? Tu travailleras jour et nuit, et tu n'atteindras pas le bout de pain. Entends-tu ? Tu n'atteindras pas le bout de pain ! »

L'engourdissement nocturne s'emparait de la vaste maison. La pluie, qui avait redoublé d'ardeur entre-temps, confiait à perdre haleine ses radotages à la cour et aux galeries.

Après être restée un moment silencieuse, Aïni ajouta :

– ... Parce que tu te prends pour un homme !

Et, de nouveau, elle le traita de sans-cœur, de sangsue... Elle devenait la proie de sa colère.

– Peut-être penses-tu, blâma-t-elle encore, que mon cœur n'est pas assez tailladé ?...

Les clameurs de la bise, le grignotement de la pluie, à quoi se mêlaient les récriminations d'Aïni, firent se lever en Omar une insupportable tristesse.

Le désespoir d'Aïni provenait d'autre chose...

– Sur cette terre maudite, nous avons été enfantés comme des objets d'opprobre, grommelait la mère, nous avons été nourris comme des objets de rebut et nous avons été abandonnés comme des parias. Même notre pain est noir comme est noire la nuit qui nous entoure.

VIII

Omar regardait la trouée pâle de la porte, et la nuit, au-delà. Aïni, sur sa couche, songeait. Le garçon passait ses actions en revue et se sentait coupable malgré lui. Les plaintes de sa mère l'avaient touché.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis Aïni s'enquit :

– As-tu revu le tableau de la mairie : on n'annonce pas de distribution de farine ?

– Non, rien. Il n'y a de marqué que l'huile et le savon, que nous avons touchés. Si on compte comme la dernière fois, on aura de la farine dans huit ou dix jours.

– *Ils* feraient bien de se dépêcher.

Marmonnant ces syllabes, elle poussa un profond soupir. D'un accent distrait, elle ajouta :

– Des mendiants arrivent de partout, ces jours-ci.

– Rien d'étonnant à ça, par les temps qui courent.

Assis en tailleur sur la natte, ses pieds nus dans ses mains, Omar écoutait le fracas de la pluie et fixait l'obscurité des yeux. Ses sens se tendaient vers la nuit que dévastaient les bourrasques. Soufflant tantôt du nord, tantôt de l'ouest, le vent fonçait à grands bonds. Il tentait de fracturer la ville, mais se heurtait, aveugle et forcené, à toutes les issues, et les trouvait closes, barrées.

« Quoi qu'il en coûte, et devrait-on le payer de son sang, il faut se battre... Contre tout ! » Cette lucidité projeta une violente lumière sur ses pensées.

Un piétinement précipité, précédé du vacarme de la porte d'entrée renvoyée à toute volée, secoua l'apathie massive de Dar Sbitar. Dans la bousculade qui s'ensuivit, des plaintes, des exclamations fusèrent.

– Les voilà, annonça-t-il dans un sursaut.

– Griffe-toi la figure ! N'ai-je pas des oreilles pour entendre ? répliqua Aïni.

Des pas vifs claquèrent en bas. C'étaient Aouicha et Mériem, avec des petites voisines, qui rentraient du travail. Elles pestaient contre la hargne du ciel, mais leurs voix roucoulantes débordaient de rires.

– Allume, enjoignit Aïni à son fils. Cette obscurité me pèse sur le cœur.

Les deux sœurs ne tardèrent pas à se montrer, le voile rejeté en arrière. La pluie qui avait filtré à travers leur haïk leur plaquait des mèches de cheveux sur les joues. Tout changea à leur arrivée. Séance tenante, elles se répandirent en un papotage volubile, coupé par des petits cris. C'était à qui parlerait la première, et quand l'une y parvenait, aussitôt l'autre s'insurgeait :

– On t'entend du bout de la ville ! Arrête-toi ! Bouh !

À quoi l'une, si ce n'était l'autre, ne manquait de répondre :

– Tu veux me bâillonner ? Mon œil !

Aïni bougonnait. Chipotant, les deux filles se mirent à faire un peu de ménage, mais Mériem, vite fatiguée, s'étendit sur la natte. Elles ne s'arrêtèrent pas, néanmoins, de pérorer tout le temps qu'Aouicha vaqua dans la pièce. Omar s'en aperçut à l'instant où, subrepticement, celle-ci s'éclipsa pour aller rejoindre Zhor au rez-de-chaussée : le silence était revenu. Zhor avait quitté son mari quelques jours plus tôt et était entourée d'une ardente sollicitude. Plus que toutes, les jeunes filles se montraient avides de connaître ce qu'avait été pour elle le mariage. Ce monde caquetant, excité, se rassemblait en bas, dans la chambre d'une voisine. La mère de Zhor n'eût pas supporté de voir ces réunions chez elle. Pour peu qu'on lui attrapât le nez, comme on dit, elle fondait en larmes. Déjà, à la première dispute entre Zhor et son mari, elle avait préféré ne point intervenir, et fait grise mine à sa fille éplorée, craignant qu'elle ne lui revînt, renvoyée pour longtemps, et qui sait ? peut-être même répudiée. Devant pareille éventualité, elle était prise de terreur. Et voici qu'à présent Zhor se trouvait à Dar Sbitar. Pauvre mère ! Lorsque sa fille lui eut conté par le menu tout ce qu'elle avait enduré, la vieille femme s'était contentée de répondre :

– Quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre, mais reste chez elle.

Omar avait appris ces détails par les conversations de ses sœurs. Zhor, il l'entrevoyait seulement de loin, l'espace d'un éclair, en tunique de soie rose et avec des boucles d'oreilles d'or. Qu'elle avait changé !

IX

Il avait à la main du pain et une sardine froide de la veille. L'aube blanchissait l'air ; en vain pourtant le jour tentait-il de se dégager de la lividité glacée qui plombait le ciel. Au loin, venait de retentir le sifflement d'une sirène tel un cri d'homme qu'on écorche.

Omar avait commencé à mordre dans le pain et la sardine, au milieu de l'air froid, et cet air fouettait son appétit.

Les rues étaient encombrées de mendiants, si bien qu'en maints endroits, il devait enjamber des corps pour passer. C'était comme autrefois, quand les chevriers parcouraient la ville, aux premières lueurs du jour, et que leurs troupeaux hantaient avenues et ruelles. Les chevriers, alors, écrasaient les pis à même les terrines qu'apportaient des citadins ensommeillés. À présent, on enjambait des hommes et non pas des chèvres.

Les vagabonds avaient des visages brûlés, secs. C'étaient des femmes, à la féminité sacrifiée, assises sur les trottoirs ou les marches des magasins ; des hommes, debout, couchés, pliés en deux, cachant les mains sous leurs guenilles.

Il les observait au passage et mangeait. Le petit jour en recelait un grand nombre ; à mesure qu'il marchait, il en découvrait de nouveaux. Il y en avait beaucoup plus qu'on ne l'aurait jamais supposé.

Il s'avança vers l'un des vagabonds, un petit à la figure tannée, hésita, puis tendit pain et poisson.

Il lui demanda s'il voulait les prendre.

– Donne.

– Tu es un mendiant, toi ?

Quelques-uns se rapprochèrent. D'autres le regardèrent de loin sans se déranger.

– Si je suis un mendiant ?... Oh !

Les quelques curieux qui s'étaient rassemblés tendaient le cou vers Omar. Les femmes, campées sur des sacs, tournaient la tête pour mieux le détailler. Personne n'ouvrait la bouche ; nul ne bougeait.

Ils l'auraient considéré sans doute longtemps de la sorte si l'homme, plantant là Omar, n'avait commencé à s'affairer, à se pencher vers une fillette adossée à un mur. Doucement, il émietta un peu de pain et de sa main qu'il glissa sous le châle de l'enfant il le lui mit dans la bouche. Elle n'était pas grosse, ni très belle, la fillette. Hommes et femmes, sans rien dire, la regardaient manger, à présent. Elle grignotait du bout des dents mais secouait la tête ; ses yeux noirs brûlaient, enfiévrés, et paraissaient sourire au fond du capuchon que formait son châle noué autour du cou.

Le vagabond, qui devait être le père, couvert d'un morceau de toile cirée cousu ensemble avec des carrés de drap militaire, se redressa. Il tenait le pain et le poisson d'une main ; il ne savait qu'en faire. Le vent lui rabattait contre le nez le collet lâche de l'espèce de capote qu'il portait. Tout en haut, passaient, pressés dans le ciel pluvieux, des nuages en vol serré. La fillette ne voulait ou ne pouvait plus manger.

Tous les regards se fixaient maintenant sur le père.

– Que faire ? dit-il d'un ton plaintif.

Pas un seul homme, pas une seule femme, dans l'assistance, ne laissa échapper un son. Omar partit en courant, enfilant la rue tout droit devant lui. Il galopa à grandes enjambées entre les façades grises et détrempées qui partaient se rejoindre là-bas...

Les métiers ruaient et claquaient. Omar s'escrimait, l'esprit préoccupé, avec son dévidoir. Il tirait le brin comme s'il évidait de son intestin un mouton éventré. Au fur et à mesure que le châssis de roseau virait, virevoltait, un tas vaporeux se déposait à ses pieds.

La bouche d'air qui béait près du plafond, protégée par un grillage, diffusait une pâle clarté. Les tisserands s'agitaient dans le demi-jour feutré où leurs faces cireuses évoquaient des spectres.

– Oui, ils prenaient fort bien les choses, ils n'étaient pas fiers !

Renvoyées par la voûte, les paroles de *ba* Skali vibrèrent pathétiquement. De la nostalgie s'y trahissait. Il avait dit, un instant plus tôt, avec la même intonation : « Ils respectaient encore le travail des hommes. »

Les tisserands avaient des gestes prompts. Le vieil ouvrier garnissait de chaîne, dans l'encoignure la plus profonde, les fusées en roseau dont une pleine caisse bâillait près de lui. Son rouet grinçait, infatigable, produisant un bruit de grosse marmite qui bout. Skali parla encore par phrases laconiques entrecoupées de longues pauses. Il raconta que, certes, dans le passé on ne connaissait pas le chemin de fer, ni l'auto, ni les autres merveilles de ce siècle. Mais le travail était une bénédiction ! On gagnait plus d'argent qu'on ne pouvait en dépenser ! Et quels patrons il y avait ! Quels gens ! Comme tout était bon marché !

Omar n'avait d'attention que pour cette voix fêlée. L'une des impressions les plus vives qu'il eût ressenties les tout premiers temps, ce fut justement Skali qui la lui avait procurée, avec sa figure ratatinée toute rose, son nez cassé, écorché par des lunettes ovales, ses yeux qui larmoyaient, troubles sous l'épaisseur des verres, et implorants tels ceux d'un chien sans maître. De sa bouche en creux, dissimulée par une barbe argentée, la voix grêle s'échappait, ne vous lâchait plus.

Le garçon ne s'expliquait pas les paroles du vieux. Se pouvait-il qu'il eût tant besoin de respect ? Omar le regarda, regarda de même les tisserands... Que ceux-là aussi eussent besoin de respect ?

Une pensée saugrenue lui vint en tête. « Nous pourrions aussi bien être de ces mendiants qui occupent la ville. Ils ont l'air même moins terribles que nous. Nous sommes là, et le monde marche au-dessus de notre tête ! »

Ocacha interrompit ces réflexions. Il dit :

– Ce temps est parti avec les siens.

Après qu'il eut fait cette constatation, il s'essuya le front avec la manche de sa chemise, retira la cheville qui immobilisait l'ensoupleau. Puis, de nouveau, il chercha à apercevoir Skali.

– Les patrons sont devenus plus avares, et surtout plus durs, depuis qu'ils tâchent de ramasser dans le moins de temps possible, un argent avidement

disputé à celui qui en gagne trop peu.

Il donna deux tours d'ensoupleau. Omar prit plaisir à entendre sa voix de poitrine bien pleine. Ocacha était le bon géant qui lui avait donné du pain et des olives le jour où il débutait.

– Dieu a détourné sa face de nous ! répliqua le vieil homme. Et tout a dégénéré ! Et le pauvre est devenu plus pauvre, et le pain plus cher ! Voilà ce qu'il en est !

Quelqu'un fut subitement pris d'un hoquet. Omar reconnut la façon particulière dont Hamedouch manifestait sa bonne humeur ; on aurait dit qu'il se gargarisait.

De même qu'on flatte une brave bête, du plat de la main, Ocacha tapota les nappes de la chaîne pour en éprouver la tension. Il hocha la tête comme s'il ne trouvait rien à répondre, ou plutôt comme si, dans ce cas, il n'y avait rien à dire.

– Friction sur strigile ! Que le Seigneur nous conduise à La Mecque, marmonna son aide, Hocine Tarf.

Ocacha, distraitement, murmura en écho, tout en raccrochant la tempia :

– Dieu le veuille !

Les deux tisserands, attelés au même métier, reprirent leur travail. Dans une succession de gestes sûrs, Ocacha reçut la navette que lui lança Hocine Tarf, ramena le brin de laine, appuya des orteils sur une des pédales, renvoya la navette. Ensuite, il rabattit brutalement le peigne : en deux élans brefs, il tassa la trame. Son compagnon toisait de nouveau une double longueur de fil.

Ocacha faisait penser, par la souplesse et la force qui l'animaient, à un masseur de bains publics. Sa poitrine large, velue, véritable billot de boucher, se couvrait d'une simple chemise de cotonnade rayée qui retombait sur sa braie à la façon d'une blouse. Une barbe embroussaillée, séparée en deux pointes, atténuait l'impression de rudesse qui se dégageait de sa personne, et intriguait en même temps. Dans l'expression obstinée qui embrumait son regard, il n'y avait pas d'amertume, mais un fond de tristesse. D'évidence, cet homme avait le cœur à l'étroit.

– De quoi parlez-vous ? s'informa le gros Moulaï Bounoir, suant et soufflant.

Il regarda devant lui sans que l'ombre d'une pensée effleurât sa face ravagée.

Pour toute réponse, un son retentit, semblable à un frottement d'allumette.

– Incroyable ! Il ne comprend pas de quel respect je parle !

Moulaï Bounoir roula les prunelles. Étouffé par une mauvaise graisse, il haletait. Il chercha les regards de ses compagnons pour y quêter une réponse.

– Ah ! je ne comprends pas...

Ocacha intervint :

– Oncle Skali parle du respect que les patrons avaient pour notre travail.

Ses profonds yeux noirs abandonnèrent l'éclat secret qu'ils avaient auparavant ; ils paraissaient presque gais.

Moulaï ne cessait de haleter ; sa respiration oppressée d'asthmatique s'entendait de loin. La stupeur fit retomber les coins de sa bouche. Il conserva longtemps le même air.

– Je ne comprends pas...

Comprimant son souffle, et sans se départir de sa stupeur, il recommença à tricoter des bras.

Skali lança du fond de l'ombre :

– C'est incroyable !

Il lâcha un rire chuintant :

– Il est vrai que vous êtes un peu jeunes.

Ces paroles, happées par le branle-bas de l'atelier, n'échappèrent pas toutefois à certaines oreilles.

– Nous sommes, quoi ? cria l'un des ouvriers.

– Un peu jeunes !

– Un peu jeunes ?

– Un peu jeunes pour comprendre ça.

– Pour comprendre quoi !

– Pour comprendre le respect que les patrons avaient pour notre travail !

Seuls se faisaient entendre à présent la fuite rapide des navettes, les incessants battements des ros ou le bruit régulier et doux du rouet de *ba* Skali. Les tisserands se démenaient, pieds nus, en chemises et pantalons usés, maculés de teinture. Ils s'acharnaient sur leurs métiers avec une expression dure et impénétrable.

Omar aussi était perdu dans ses réflexions et avait oublié tout ce qui l'entourait, le trou sombre, malodorant, et l'ouvrage qu'exécutaient ses mains machinales.

Soudain, Dlou s'emporta ; il hurla :

– Prenez-le comme vous voudrez ! Arrangez les choses à votre guise ! Cassez-vous la tête ! C'est comme ça et ça ne sera pas autrement !

Il bégaya, laissa échapper des phrases incohérentes, et encore des gros jurons. Mais force lui fut de se taire. L'atelier s'enfermait dans le silence.

Alors Hamza qui, jusque-là, avait surveillé les uns et les autres impassiblement, déclara :

– Vous allez discuter, vous emporter, vous contredire. Pourquoi ?... Pour vous trouver tous du même avis, à la fin ? Vous aurez donc usé votre salive pour rien. Avaient-ils ou n'avaient-ils pas de respect, les patrons d'autrefois ? Je vous le demande un peu : à quoi ça vous avancera-t-il de le savoir ? Vous feriez mieux de considérer votre situation, aujourd'hui...

Avec un sourire prometteur, et prenant son temps, il continua :

– Elle est plutôt déplorable, croyez-moi.

Hamedouch se tourna vivement vers *ba* Skali et lui lança :

– Ah ben, tu vois ! Qu'est-ce que tu attends de leur respect ?

Le rouquin marqua un temps d'arrêt. Un sourire aigu étirait les commissures de ses lèvres, et lorsqu'il se décida à poursuivre, il soupira :

– Tu es vieux...

– Je suis vieux ? rétorqua la voix sèche. Je n'ai plus qu'à crever ?

Ayant protesté de la sorte, Skali se tint coi cependant.

– Skali !...

– Quoi ?

– Tu es trop vieux, oui...

– Je suis trop vieux ?

– Il ne nous reste plus longtemps à vivre, confirma Hamedouch. Nous sommes sur le point d'accomplir le grand saut. Et qu'avons-nous gagné de cette vie ? Autant dire rien !

Il répéta, conscient de l'intérêt qu'il suscitait :

– Rien !...

Il balança la tête : il ne semblait pas qu'il eût fini. Skali prêtait toute son attention, les autres aussi.

– Nous avons connu, c'est possible, quelques instants de bonheur. Mais à côté de ça, que de jours noirs ! Nous avons manqué de tout ; les déboires, les coups du sort ne nous ont pas été épargnés. Pour quelques gouttes de joie, un océan d'amertume !...

Il détachait chaque mot, s'attardait sur chaque syllabe.

– Et dans tout ça, il n'y a qu'une chose qui nous chiffonne, les patrons ne nous doivent plus assez de respect !

Omar devint tout d'un coup plus sombre ; une antipathie sans bornes lui fit exécrer le rouquin. Les autres ne soufflaient mot.

– Notre part nous sera accordée dans *l'autre demeure*, objecta le vieux, à mi-voix.

Hamedouch suffoqua de rire ; il repartit tout haut avec une humilité hypocrite :

– Dans *l'autre demeure* !

Skali protesta faiblement :

– Il n'y a rien à attendre de celle-ci, ni...

Mais à peine eut-il commencé sa phrase qu'il s'étrangla. Il prit une mine d'enfant réprimandé, son nez s'allongea et tomba sur sa bouche rentrée, et

le vieil ouvrier ne put retenir ses larmes.

– Maudits impies ! maugréa Ghouti Lamine entre ses dents.

X

Lamine remuait encore les lèvres ; il formait des mots et des mots à voix basse.

Gris, râblé, la cinquantaine inscrite sur sa figure réfléchie et rébarbative, il ne pouvait être confondu avec aucun homme de l'atelier. Sa casaquine de feutrine bleu pâle, soutachée, ses culottes bouffantes en gros tissage blanc, et surtout la soigneuse propreté de sa mine, formaient un contraste frappant avec la tenue des autres ouvriers.

Lamine répéta un grand nombre de fois :

– Vous serez damnés, tous damnés !

Mais personne ne tint compte de ce qu'il disait. Bien qu'il ne fût pas particulièrement sympathique, et qu'Omar n'appréciât pas beaucoup ses manies de l'ancien temps, l'enfant approuvait cette sévérité.

Rentrant d'une course à quelques instants de là, il le trouva à l'entrée du sous-sol, devant une écuelle pleine d'eau, qui se livrait à ses ablutions. Il alla droit à lui.

– Lamine, lui chuchota-t-il à l'oreille, posant la main sur son épaule, les autres se moquent de toi, mais moi, par Dieu, ça ne m'est jamais arrivé...

Le tisserand leva un sourcil, le jaugea du coin de l'œil. Le vent coupant, qui balayait la ruelle, bleuissait sa face charnue et grumelée. Lamine secoua l'épaule où s'était posée la main du gosse, et le congédia.

– Ne polissonne pas. Va à ton travail !

Omar s'en fut, ulcéré.

Le turban renversé sur la nuque, exhibant un crâne surmonté d'une couronne de cheveux taillée au rasoir, Lamine continua à se laver posément le visage, les bras, les pieds. Il termina en se passant ses mains mouillées sur la tête et la barbe. Cela fait, il redescendit dans la cave, se rhabilla, se

reboutonna jusqu'au menton et resta longtemps à prier, sans bouger, parfois debout, parfois le front contre terre.

Omar l'observait de son coin. Il avait vu quantité de personnes prier, mais aucune comme ce Ghouti Lamine. Sa mimique avait une muette éloquence qu'on rencontrait rarement chez d'autres. Pendant qu'il faisait ses dévotions, cet homme sévère avait l'air très malheureux.

Sur le point de finir sa prière, Ghouti Lamine regarda d'un côté, puis de l'autre ; apercevant Omar, il hocha imperceptiblement la tête dans sa direction. Quoiqu'elle fût encore empreinte de souffrance, sa figure s'était rassérénée.

Dès qu'il se fut installé à son métier, il lui fit signe.

– Écoute, dit-il quand le gamin s'approcha, monte me chercher une bonne navette dans la soupente. Tu es vif comme un singe !

Acquiesçant, l'enfant sauta sur l'échelle. Mais il n'était pas arrivé au dernier barreau que quelqu'un lui saisissait la jambe d'en bas. Il s'agrippa au rebord de la soupente et cria qu'on allait le flanquer par terre. Le rouquin le tirait avec insistance et riait :

– Dis : « Miaou, je suis une chatte », sinon je ne te lâcherai pas !

Omar, d'une secousse, réussit à se défaire de lui ; furibond, il le menaça :

– Je vais t'envoyer mon pied dans la gueule !

Il lui gardait une dent depuis tout à l'heure. Il n'oubliait pas comment Hamedouch avait traité *ba* Skali.

Le rouquin ne faisait déjà plus attention à lui. S'étant tourné vers Abbas Sebagh :

– Tu serais un piètre copain si tu n'allais pas, tout de suite, disait-il, acheter quelques bons petits beignets et nous régaler !

Le garçon jeta quatre ou cinq navettes à Lamine, pour que le tisserand pût en choisir une à son gré, et il descendit de son perchoir. L'homme s'enquit alors :

– Qui es-tu, mon enfant ?...

Interloqué, Omar ne sut que répondre.

– ... Je veux dire : de qui es-tu le fils ?

L’enfant rougit et aussitôt se rembrunit. Il bredouilla :

– Il y a longtemps que mon père est mort, je ne me souviens pas bien de lui.

Pourquoi cet interrogatoire ? De tout l’atelier, c’était bien la première personne qui se souciât de ce qu’il était.

– Tu es orphelin ? Dieu soit avec toi.

Lamine lui passa la main sur la tête.

– Comment s’appelait ton père ?

Il se passa un laps de temps avant que l’enfant fût prêt à répondre.

– Comment s’appelait-il ?

Les regards d’Omar rencontrèrent ceux du tisserand.

– Ahmed Dziri, dit-il.

– Ah ! fit le vieux.

Et après un court moment de réflexion :

– Hadj Benali était ton grand-père... Je ne me trompe pas ? Qu’il soit béni, là où il est maintenant.

Il fronça les sourcils.

– Oui, c’était un tisserand parmi les meilleurs...

Sa figure se radoucit un peu, s’éclaira comme malgré lui : encadrée de gaze immaculée qui lui faisait des oreillettes de chaque côté, elle reflétait de lointains souvenirs.

– Ainsi, tu es le fils d’Ahmed Dziri ? C’était un honnête homme, mais il avait des idées, Dieu me garde ! des idées...

Il leva les bras en signe de perplexité, refoula d’involontaires soupirs.

– Il tenait des propos qu’une oreille de musulman ne peut pas entendre. Tous les hommes, prétendait-il, sont pareils et égaux... Comment cela peut-il être ? Ils sont pareils et égaux devant Celui qui les a créés, oui ; mais dans la vie... (Il eut un mouvement de dénégation de la tête.) Ce n’est pas possible.

La tristesse avait voilé son regard, et il était redevenu dur comme avant. Il se tut un instant, puis s’éclaircit la voix.

– Ton père s'élevait sans le savoir contre la Loi sacrée. Que dire ?... Il est mort.

Il poursuivit encore sur la même note grave :

– Je parle, et tu ne comprends sans doute pas ce que je dis. Mais ne suis-je pas moi-même un pauvre pécheur ? Seigneur, aie pitié de tes créatures ! Ton père n'était pas le seul à penser de cette manière. Moi aussi, des fois... Je me prends à réfléchir... et je ne sais plus, mon esprit s'égare. Mon Dieu, mon Dieu, quelle folie s'empare aujourd'hui des hommes ? Comme si Dieu n'existait plus !

Il jeta des regards désespérés autour de lui et s'abstint d'en dire plus. Il fut un long moment en proie à une agitation fébrile, la figure soucieuse et morne. Aussi, quand ses regards retombèrent sur l'enfant, il parut surpris de le voir. Il soupira péniblement, plusieurs fois de suite, et, à la fin, il lui demanda :

– Que faisais-tu avant de venir ici ?

– J'allais à l'école.

– Ah ! tu sais lire et écrire...

– Oui.

– Et tu sais lire et écrire en arabe ?

– Non, dit Omar.

– Comment ? Tu ne connais pas ta langue, petit père !

Ghouti Lamine le dévisagea d'un air d'incompréhension et se tut. Cette fois, rien ne semblait pouvoir le tirer de son mutisme. Le gamin s'en retourna à son travail, déconcerté par les dernières paroles du vieux. Devant son dévidoir, il se ressouvint de l'école, de ses études. « Quel besoin avais-je de tout ça ? » se dit-il.

XI

La pluie s'était remise à frapper aux vitres du soupirail. Le vent fredonnait sa chanson monocorde dans la venelle. Une faible rumeur de pas pataugeant dans la boue et les flaques parvenait jusqu'au sous-sol. Les cinq métiers, dont deux faisaient face aux trois autres, bringuebalaient comme un lourd attelage ; les dévidoirs giroyaient avec un bruit d'ailes : frr... frr...

Skali disait :

– Aujourd'hui ils ne respectent rien... ni personne...

Ses propos n'éveillèrent aucun écho. Près d'Omar, une ourdisseuse géante tendait les bras vers la voûte dans une prière adressée à quelqu'un ou à quelque chose qu'on ne voyait guère se manifester. Plusieurs dévidoirs se chevauchaient dans cet angle, amoncelés en désordre, jetés contre un coffre vermoulu ; ce coffre aux peintures écaillées lui-même supportait deux piles de couvertures. À l'arrière-plan, debout, des madriers émergeaient confusément de l'ombre, soutenant la soupente sous laquelle Skali se terrait avec son rouet. On ne saisissait du vieux bobineur que l'imprécise blancheur de son turban.

« Triste et risible ! » pensait Omar, les yeux fixés sur ce fantôme. « Quel respect attend-il des gens ? » Son attention se relâcha soudain et il se rappela la fillette de l'autre matin ; de nouveau, il connut l'émoi qui l'avait étreint sur le chemin de l'atelier.

Skali parla encore des patrons d'autrefois qui avaient du respect pour leurs ouvriers. Il déplora que ceux d'aujourd'hui eussent tout oublié. Mais, au bout d'un moment, sa voix s'éteignit : ce fut comme une lampe qu'on aurait soufflée.

Nul ne prit sur lui de rompre le silence qui pesa dès lors sur l'atelier. Omar se hâta de travailler, il fit tourner son dévidoir plus vite.

Skali se mit alors à marmotter des versets du Coran, accompagné aussitôt en sourdine par Ghouti Lamine. Les deux voix, l'une rêche et nerveuse, l'autre coulante, profonde, qu'on devinait mieux exercée, se soutinrent mutuellement et finirent par se fondre en un seul chant, plongeant la cave dans une atmosphère d'oraison.

Frr... frr... Omar tirait, tirait le fil de laine, sans que ses mains enflées et violacées – on croyait voir des aubergines – en sentissent le doux frottement. Des idées tristes, inquiètes, trottaient dans sa tête. Des frissons lui parcouraient l'échine. Ses dents scandaient la complainte irréelle du dévidoir, qui tournait et ronronnait.

Les tisserands avaient tous un air sombre et las. La grande tête barbue d'Ocacha oscillait, les yeux mangés par une ombre farouche. Le bourdonnement frémissant qui berçait l'atelier était sans cesse traversé par des jurons mâchonnés à mi-voix.

Omar perdit la notion de ce qu'il faisait. Il resta longtemps pensant Dieu sait à quoi, et quand il reprit conscience, le souffle de la cave lui apporta une odeur de moisi si forte qu'il fut écœuré.

Sans piper mot, avec une maussade gravité, les ouvriers poussaient la navette, halaient les peignes. Les coups retentissaient de toutes parts comme ceux de plusieurs pilons. Les mains frôlaient, battaient, nouaient les fils. Tous les mouvements étaient si prompts et si appropriés qu'ils en devenaient presque imperceptibles dans le jour sans force qui coulait par l'œil blanc du soupirail. À peine si, de temps en temps, un tisserand se redressait pour sécher sa figure en nage.

Une fois de plus, par un besoin irrésistible, l'esprit d'Omar s'évada du sous-sol, vers la froide matinée, les rues animées. Se détachant de la grisaille opaque, une petite figure noyée dans de larges yeux se profila devant lui, lui sourit. Triste sourire. Tout d'un coup, le visage grandit, se métamorphosa en une ombre démesurée. Omar regarda alentour : l'atelier était plongé dans une fièvre taciturne, le jour se blottissait sous la voûte. Le crissement des navettes alternait avec les coups de bélier des peignes.

À cet instant, Moulaï Bounoir exhala, sans voix :

– Je n'en peux plus !

Omar tendit l'oreille : faibles et d'abord contenus, mais s'enflant peu à peu en une lamentation souterraine, des gémissements lui parvinrent. Moulaï ahanait et semblait sangloter.

L'enfant chercha le regard d'Ocacha, mais, le ventre calé contre l'ensouple, Ocacha s'affairait, tête baissée.

Skali éclata subitement d'un rire aigre :

– Eh ! là là ! Stupide garnement ! Tu bayes aux corneilles ; regarde le gâchis que tu fais !

Omar vit le malheur ; il lâcha le fil qu'il tirait. Dans sa distraction, il avait laissé s'emmêler le tas de laine déroulé en serpentins à ses pieds. Abbas Sebagh, qui était sur le point d'en manquer, se mit à écumer. En dépit de la célérité avec laquelle il débrouilla son fil, Omar fut vertement tancé.

XII

Hamedouch, qui était étendu sur des ballots de laine, se souleva à moitié. Il regarda devant lui dans le vide. Il lança :

– Quel malheur de vivre avec des gens comme vous !

Il continua de regarder sans voir, à la façon d'un somnambule.

Çà et là, dans la cave, s'étiraient et bâillaient des tisserands que la détente de midi avait amollis. Même au repos, quelques-uns gardaient cependant leur air irascible. Aucun ne daigna relever l'impertinence du rouquin, ni ne sembla l'avoir entendue. Hamedouch demeura figé dans son attitude de rêve. À la fin, il soupira et se renversa sur les ballots.

Il ne bougeait plus. On aurait cru qu'il s'était endormi si son extrême immobilité même ne trahissait sa nervosité.

Plusieurs tisserands avaient déjà pris place à leurs métiers. Des conversations se poursuivaient à travers l'atelier. Toutefois, ceux qui prolongeaient la pause préféraient rester en dehors des discussions. Les apprentis, eux, avaient commencé, les premiers, à travailler. Ils devaient préparer la laine nécessaire aux métiers, qui n'allaient pas tarder à se mettre en branle.

Abbas Sebagh bâilla lentement et dit à ce moment :

– Voyez-vous, il y a longtemps que quelque chose me tracasse. Je suis mécontent de moi, je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. Pourtant, je continue à vivre comme j'ai toujours vécu, je n'ai pas changé. Et je suis mécontent !

Abbas Sebagh faisait équipe avec Osman Lahmer, surnommé Osman-la-Mort : tous deux s'étaient mis, depuis quelques minutes, à travailler. Abbas, qui parlait ainsi, s'arrêta, et de parler et de travailler. Immobile, l'œil vide de toute expression, il réfléchissait.

– Je ne crois plus à rien, je ne crois plus à ce que je fais. Voilà ce qu'il y a.

Il eut lui-même l'air étonné par ce qu'il venait d'exprimer. Lancé, il continua :

– Ainsi, chacun parle d'aimer son semblable. Mais quel est celui d'entre nous qui agit conformément à cette règle ? Quel est celui qui respecte son prochain ?

Il jeta un bref coup d'œil sur ses compagnons. Abbas Sebagh avait une grande bouche fortement dentée, des yeux bulbeux et troubles, d'une couleur indéterminée, dans un visage anguleux. Il se tenait la tête droite, et son regard semblait engloutir tout ce qu'il rencontrait. Les apprentis redoutaient son humeur chagrine.

– Tenez, pouvez-vous m'expliquer ceci : j'aime la vie en général, comment se fait-il que je méprise et déteste la mienne de toutes mes forces ? Hein !

Il fit mine de s'intéresser tout d'un coup à la bande de tissage qu'ils venaient d'exécuter, lui et son aide. Il en inspecta les moindres défectuosités.

Enragés par les injonctions de Choul, les autres ouvriers consentirent enfin à monter à leurs métiers.

Hamedouch, qui regagnait lui aussi sa place, dévisagea Abbas Sebagh, puis cracha dédaigneusement.

– On a honte de le dire, reprit Abbas sans se soucier de lui. (Il avait fini d'examiner la pièce.) Notre existence est étroite à rendre folle une punaise ! Oui, mauvaise, mauvaise est notre vie, il n'y a pas à dire !

Soudain contrarié, il se tut, hocha la tête et ajouta :

– Il y a des moments où le cœur n'est pas à l'ouvrage, les mains savent quoi faire, mais l'esprit est ailleurs : alors l'inquiétude monte en nous. La patience ne nous satisfait plus. « L'homme, disent certains, est ceci et cela. » L'homme, l'homme ! Ils en ont plein la bouche. Amis, de quel homme s'agit-il, je voudrais bien le savoir ! S'agit-il de Pétain ? De Rothschild ? Ou s'agit-il de moi ? Il faut parler clairement, ne pas tout mettre dans le même sac. Et surtout ne me faites pas croire que je suis

comme celui qui possède la moitié d'une province. Ne me faites pas croire non plus que je souffre... parce que je suis né pour souffrir. Je suis un homme comme un autre !...

L'embarras où il se trouvait du coup d'exprimer tout ce qu'il éprouvait augmenta. Abbas ne savait pas parler d'une manière nette. Quand il disait une chose, c'était autre chose, toujours, qu'il fallait entendre. Les tisserands qui l'écoutaient s'ennuyaient ; ils le regardaient déjà d'un air excédé, qui n'augurait rien de bon.

– Un homme comme un autre ? Non pas, dénia Hamza.

Abbas considéra l'épais visage de son contradicteur. Il parut décontenancé par cette remarque qui lui apportait, eût-on dit, un démenti depuis longtemps pressenti. Il continua à le fixer drôlement.

– Avec ce que nous connaissons de la vie ! déclara Hamza. Nous ne sommes pas des hommes comme les autres.

Il parlait haut, détachant les mots. C'était au physique un homme tout d'une pièce, massif de visage, carré d'épaules, épais de tournure ; il avait dépassé la quarantaine. Cependant il posait sur gens et choses un regard gris bleuté léger, perçant. Une barbe touffue et grisonnante lui conférait un air imposant, mais somme toute assez commun. Il avait ôté et posé près de lui sa calotte de feutre rouge, mettant à l'air son crâne chauve du front jusqu'à la nuque.

Pas plus que les autres, Omar n'ignorait que Hamza avait fait de la prison durant plusieurs années et que, sur cette longue incarcération, une ombre planait. Nul n'en connaissait la vraie cause. D'aucuns estimaient que la prison lui avait dérangé les idées.

– Toute la vie entre des métiers, dans des caves, dit-il encore.

Pensif, Abbas l'observait.

– Notre âme est comme cette cave. Là-haut, des hommes libres ; ici, des esclaves. Et ce n'est pas gagner une pièce d'un douro en plus par jour qui pourrait intéresser un esclave.

– Ce n'est pas gagner une misère en plus par jour, justement, murmura Abbas, qui pourrait intéresser des hommes qui veulent s'évader de leur prison, qui ne sont rien...

Omar écoutait. Oui, les choses étaient ainsi. Mais pourquoi diable ces gens demeuraient-ils impassibles comme des pierres ?

– En effet, poursuivit Abbas, qu'est-ce que la revendication d'un morceau de pain ?

Et Hamza :

– Des gens parvenus au point où ils ne sont rien, où ils sont zéro, des gens comme ça, ne pourraient faire qu'une chose... Réclamer tout.

– Rien plus quelque chose, plus cent sous par jour, reste toujours rien, évidemment ! reconnut encore Abbas Sebagh, ne lâchant pas son idée.

– Si nous pouvions manger un peu plus, ça ne nous ferait pas de mal, remarquez-le, goguenarda le rouquin, amer.

Personne ne fit attention à lui.

– Des hommes comme nous sont la mesure de toute chose : celle qui permet de juger un pays, un peuple, un monde ! dit Hamza.

Pinçant les lèvres, le rouquin l'enveloppa d'un regard où affleura toute l'irritation qui gonflait son cœur.

Hamza continua, indifférent :

– Nous sommes descendus trop bas. Nous ne pourrions redevenir des hommes par les voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de bouleverser le monde. Peut-être même de l'épouvanter...

Sa parole se faisait plus lente, elle prenait du recul, refluait en lui. Il affirma encore :

– Un destin pèse sur nous : pour y échapper, il faut tout briser.

Sa voix devint rauque.

– Refondre le monde et l'homme ? Oui ; mais d'abord tout détruire...

Le silence s'empara de l'atelier. Hamza avait laissé sa phrase en suspens et fait avec dédain un geste qui balaya l'espace. Le regard du tisserand se perdit au loin. Et bientôt, lui aussi, il se pencha sur son métier, le travail l'absorba.

Le rouquin, à bout de patience, poussa un rugissement. Il s'écria :

– Je suis malade !

– On ne le dirait pas à te voir, répliqua Choul.

– Je ne mets pas mes misères à l'étalage.

– Dis un peu quelles sont les misères que tu as ?

– Oh ! rien, des misères qui me viennent de vous voir. De vous voir tous les jours que Dieu fait ! répondit le rouquin en lui décochant un regard empoisonné. Je jure que j'ai l'âme malade rien que de vous voir... Tu comprends ça ?

Choul souleva les épaules.

– Va jouer de la flûte sur les routes, ça te réussira mieux. Ici, il n'y a que des gens sérieux.

Le rouquin toussa ironiquement et repartit :

– Tu ne comprendrais pas. Toi, pourvu que tu manges, que tu dormes et que tu ch...

– Bon Dieu de Dieu, répète ce que tu as dit !

XIII

– Sais-tu quoi, Omar ? Tu ressembles à un gros poussin que le patron aurait pondu !

Mahi Bouanane venait de quitter la cave. Omar remontait l'escalier, les bras chargés d'écheveaux frais teints, qu'il allait mettre à sécher sur une aire voisine. Le ciel avait relevé ses basques et un soleil hivernal roulait paresseusement derrière un voile de nuages. Hamedouch inventait toujours de ces bêtises. Il excita, du coup, l'hilarité des tisserands ; leurs rires déferlèrent à travers l'atelier.

Omar s'arrêta et jeta un regard noir au rouquin.

– Poussin de ta mère !

Surpris par l'insulte, Hamedouch lui renvoya une bordée d'injures.

– Je te l'écrabouillerai, ta sale caboche de légionnaire ! Tu verras ça ! Va-t'en maintenant ! Va !

Omar refusa de partir.

– Pourquoi restes-tu planté là ?

Le garçon eut un mouvement de défi, mais des grossièretés vomies par le rouquin le rendirent cramoisi.

Hamedouch le fixa de ses yeux d'hyène et pouffa. L'enfant écouta ce rire avec dégoût ; il s'engagea dans la ruelle.

Au retour, Hamedouch le saisit à l'improviste par les oreilles et lui cogna la tête contre les montants de l'ourdisseuse. Lui échappant des mains, Omar l'abreuva alors d'insultes. L'autre pâlit ; les poings levés, il se rua sur lui. L'enfant se défendit du mieux qu'il put. Il distribua des coups dans tous les sens, aveuglément ; une froide fureur le soutenait. Hamedouch, exaspéré par cette résistance, lui assena sur la nuque une seule tape, mais telle, qu'Omar poussa une clameur de bête.

Les tisserands se récrièrent :

– Hamedouch, qu'est-ce qui te prend ? Tu le tueras, et tu iras passer le restant de ta vie au bagne !

Omar n'avait rien mangé, ce jour-là ; il voyait trouble. Il lui semblait qu'un point d'appui lui manquait. Ses genoux fléchissaient et tremblaient. Se rendant malaisément compte de ce qui lui arrivait, il se jeta sur son adversaire. Aussitôt, le rouquin meugla d'une voix enrouée :

– Lâche... lâche...

Accroché à lui, Omar lui serra la pomme d'Adam comme dans un étau. Le rouquin poussa un râle, battit l'air des mains et alla rouler sous un métier. Omar attendit au milieu de l'atelier. Une seconde, deux, trois, se passèrent : Hamedouch se redressa, la figure décomposée.

Le garçon cria de toutes ses forces :

– Sale rouquin ! Judas !

Hamedouch se pencha sur lui, rapprocha encore son visage du sien ; ses prunelles flamboyaient sauvagement. Omar soutint son regard.

– Fils de chienne, lui souffla-t-il encore au nez.

Un éclair brûlant, un éblouissement, qu'il reçut en pleine figure, l'envoya par terre. Mais sur-le-champ il se releva. De nouveau, il sauta sur Hamedouch, et des deux bras, il lia les jambes du tisserand. Avec rage, il lui planta alors les dents dans les mollets. Hamedouch hurla de douleur. Omar s'attendit à être tué.

Rien de tel ne se produisit. Et ce qu'il vit le remplit d'étonnement : d'une pesée de l'avant-bras, Ocacha venait de repousser le rouquin, lequel s'en fut à reculons buter contre l'escalier. Il tomba assis sur la première marche, et tout l'atelier explosa de rire. Vexé, Hamedouch rougit violemment. Il s'élança d'un bond vers Omar. Ocacha le cueillit par le bras ; le rouquin voulut se dégager, attrapa le poignet d'Ocacha, mais ne réussit pas à en dénouer l'étreinte. Il hurla :

– Laisse-moi !...

L'autre le libéra. Frémissant et blême, Hamedouch se dressa sans bouger devant Ocacha, puis tourna sur ses talons. Il s'épousseta machinalement, arrangea sa veste et remonta à son métier.

À la fin de la journée, Ocacha raccompagnait Omar ; ils marchaient côte à côte ; l'enfant se sentait intimidé.

– Ce qui est fait est fait, n'en reparlons plus. Mais à l'avenir, conduis-toi bien, frère ! Surtout pas de disputes...

Omar allait protester, faire remarquer que le rouquin l'avait attaqué.

– ... sinon, c'est moi qui t'arrangerai de la belle manière. Prends garde ! acheva Ocacha.

Le garçon fut remué par la cordiale chaleur de son regard. Il renonça à faire état de ses griefs.

– Ne te frotte pas trop aux ouvriers de la cave, frérot, tu le regretteras, reprit son compagnon.

Le gamin ne prononçait mot. Ils marchèrent ainsi longtemps, puis Ocacha s'arrêta. Il lui dit en riant qu'il l'avait reconduit assez loin.

– Il n'y a pas de risque que le rouquin vienne se mettre en travers de ton chemin maintenant.

Et il ajouta inopinément :

– Tu as été à l'école : tu dois comprendre bien des choses...

Il observait Omar d'une manière singulière.

– Oui, quel dommage de travailler dans un atelier de tissage. Notre métier ne vaut rien, regarde ce que je suis : c'est tout ce que tu pourras être, un jour, à ton tour. Et attends ! Tu le resteras jusqu'à la fin de ta vie. Réfléchis un peu et tu me comprendras.

Il sourit encore, mais d'un air sombre, cette fois.

– Tiens, Skali par exemple ; il est tout juste bon pour des travaux d'enfant, hein ? Il a pourtant usé son existence devant un métier à tisser. J'espère crever, quant à moi, avant d'en arriver là. Il faut apprendre autre chose, frérot ! Bientôt d'ailleurs tout sera fait à la machine. Dans dix ans, il n'y aura plus de tisserands : tu verras si je n'ai pas raison !

Ils se quittèrent.

Il faisait presque nuit ; un vent froid soufflait du nord. Toutefois, Omar n'écoutait que la joie qui, oiseau caché, chantait en lui ; les avertissements d'Ocacha n'avaient fait qu'effleurer son esprit sans y laisser de traces.

Le lendemain, Ocacha s'approcha de lui et posa la main sur son épaule.

– Ça va mieux aujourd'hui ? Calmé ?

Gêné mais content, Omar proféra une phrase embrouillée. Ocacha rit.

– Allons, bon !

XIV

Omar travaillait. La cave bourdonnait d'une excitation furtive, inlassable, qui parcourait l'encombrement fantastique des métiers à tisser, des rouets, des dévidoirs. Il surveillait les ombres qui brouillaient les visages des tisserands. Les heures se suivaient, semblables, tout en grisaille, distillant un ennui sans éclaircie. Les navettes crissaient, les peignes cognaient.

Après quelques semaines de stagnation dans cette fosse, l'enfant se pénétra du sérieux de son nouvel état.

Même les criailleries d'Aïni s'espacèrent. Elle le morigénait encore certes, ou s'en donnait plutôt l'air ; mais un enchantement opérait sur elle.

Chaque samedi, il revenait à la maison, les vingt francs de son salaire en poche. Il déposait cet argent dans la main de sa mère. Et Aïni lui souhaitait tout bas, d'un seul trait :

– Le bonheur soit avec toi ; merci, petit père !

Il débrouillait les fils retors et réfléchissait ; à ce moment, du fond du sous-sol, arriva une chanson gracile et douce :

– *Oh ! ma petite mère, ma petite mère...*

Omar frissonna comme si, brusquement, il avait fait plus froid. C'était Zbèche qui chantait d'une voix imperceptible. La cave se remplit peu à peu d'un son traînant, grêle, à peine plus fort que la stridulation d'un grillon. Un autre son suivit, d'autres encore... La voix oscillait comme un filet de fumée dans un ciel d'hiver. Zbèche, qui cherchait à mettre toute son âme dans la complainte, ne remarquait pas l'attention éveillée autour de lui. De loin, sa figure paraissait figée, ainsi que celle d'un moribond. Il ne devait sans doute pas savoir lui-même pourquoi il s'était mis à chanter. Puis il commença à respirer avec difficulté, il perdait du souffle de seconde en seconde.

– Ah ! soupira-t-il.

Il s'arrêta soudain, ferma les yeux, et le silence sembla peser comme du plomb. Cependant, dans une résolution désespérée, l'enfant fit une nouvelle tentative, et la douce voix fluette, de nouveau, fila à travers l'ombre lourde du sous-sol. Personne n'osait parler. Mais, sans force, la chanson défaillit une fois de plus.

– Il n'y a rien à faire, murmura le gamin.

La voix grossière de Choul viola le silence.

– Hé, Zbèche !

– Quoi donc ? demanda l'enfant oppressé.

– On se saoule, ce soir ?

– Ah ! je voudrais me remplir d'eau-de-vie ! Ah ! bonnes gens, copieusement ! s'écria le garçon.

Les autres ne disaient rien, ombres muettes en proie à une agitation désordonnée.

– Aïe, frère ! *Mala puta !* lança Choul en prenant des accents avinés.

– Ici même. Sans bouger... continua Zbèche.

Il partit d'un gloussement qui grinça longuement et se termina par des plaintes inarticulées.

– Ouh ! Ouh !

– Zbèche aussi a l'âme malade, fit remarquer Hamedouch.

Ghouti Lamine, sévère, ronchonna :

– Vous lui gâtez l'âme. C'est pour ça !

Choul le toisa. Une grimace fit voir ses gencives bleues.

– Quel mal faisons-nous ? On ne peut plus plaisanter ?

Mostefa Rezak, de sa voix légèrement chantante, protesta :

– L'âme, on ne peut pas lui faire du mal. Comment pourrait-on la gâter ? Elle est comme cette lumière...

Il leva ses regards vers les ampoules allumées, suspendues à leur fil.

Après cet intermède, le travail reprit dans le silence. Une sombre humeur fit s'acharner les tisserands sur les métiers comme des sourds. Omar remarqua les yeux de Choul souriant avec une ironie méchante, et toute l'inquiète violence qui rôdait dans l'atelier fondit sur lui. Il eut l'impression qu'un être de cauchemar s'accrochait à ses épaules avec des griffes de fer. Chaque seconde se passa, dès lors, avec une lenteur effroyable. Un désir qui l'étouffait de crier sa haine de cette vie-là monta alors jusqu'au bord de ses lèvres.

– V'là le patron qui s'amène, les gars !

Zbèche lui-même, toujours à l'affût de ce qui se passait dehors, avait donné l'alarme avec vivacité. Peu après, effectivement, le maître-tisserand se montrait en haut de l'escalier. Les ouvriers continuèrent à travailler. Quelques-uns toutefois relevèrent la tête avec hésitation, puis ils se remirent à l'ouvrage, déployant une activité fébrile.

– Nous sommes vaillants, mes enfants ? questionna Mahi Bouanane, la langue embarrassée. Braves garçons, va ! Ça fait plaisir à voir comme vous travaillez.

Et, d'une manière inattendue, il ajouta :

– Vrai ! Rien ni personne au monde ne mérite qu'on en porte le deuil ; il ne faut jamais s'en faire, tout passe...

Il agita mollement la main en l'air. Il formula encore de vagues sentences à prétention philosophique ou morale, on ne savait au juste, et resta à regarder devant lui comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose. Puis il fit un geste brusque et, d'un ton péremptoire, il déclara :

– Allons, bon ! Le travail vaut mieux que tout !

Sur ces mots, il gravit solennellement les marches de l'escalier et repartit comme il était venu : raide, pesant, chaque pas affirmant une dignité qui ne devait prêter à aucune contestation.

– Il est un peu bu, le patron, railla le rouquin.

– Assez seriné d'inepties ! gronda Choul.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le printemps naquit en une nuit. Ce fut une brusque explosion : des torrents de lumière prodigués au sortir d'un infini crépuscule. Délivrée du poids qui l'oppressait, la ville ouvrit ses poumons. Les feuilles repoussèrent aux arbres dont la membrure noire se couvrit d'une légère mousse verte, et, dans la journée, revint la bonne chaleur de midi. Nez en l'air, les gens cherchèrent à lire dans le retour du soleil, les premiers chants d'oiseaux, des signes favorables.

En ces jours d'allégresse, les mendiants parurent plus fantastiques, plus effrayants encore qu'auparavant. De quoi et comment avaient-ils vécu jusqu'alors ? Nul qui pût le savoir ; ils se traînaient dans les rues, avec l'air de se rappeler quelque chose qu'ils avaient oublié depuis longtemps. Ils marchaient prudemment, ne regardaient personne, frôlaient gens et choses sans les voir.

Dans la cave, il se produisit un relâchement : une activité et un bourdonnement désordonnés y régnaient. Les tisserands continuaient à se dépenser avec ardeur à leurs métiers, mais, brusquement, il y en avait qui entonnaient des chansons à tue-tête. Dans l'atmosphère confinée, étouffante, une griserie s'insinuait qui montait à la tête des ouvriers.

Le fil de l'aurore ne faisait qu'apparaître qu'Omar apportait déjà la laine achetée à Socq-el-Ghezel. Le bonheur de ces aubes tendres, rayonnantes, à la fraîcheur éblouie, le déchirait comme une écharde. Il commençait tout de suite à dévider les écheveaux. Puis il allait aux commissions pour les ouvriers. Il se sentait moins sombre et triste ; les conversations désabusées des tisserands, il les écoutait de loin, dans un demi-engourdissement. Il courait ensuite jusqu'à Bab Zir, chez Mahi Bouanane, pour y prendre un couffin et des consignes. Il avait la charge de faire le marché du patron.

Mais sa mission n'était jamais remplie selon les désirs de dame Bouanane ; il écoutait religieusement les remontrances de celle-ci.

Pour aider le vieux Skali que la sénilité rendait, certains jours, impropre à tout travail, il embobinait de la chaîne des Trara, ténue comme des cheveux d'ange. Un peu plus tard, il portait de la laine au teinturier et l'en rapportait sitôt que l'homme la retirait de son chaudron noir.

S'acquittant tant bien que mal des mille et une corvées que l'on requérait de lui, il n'arrivait à satisfaire personne.

Toujours quelqu'un le poursuivait de ses insultes, le tançait. Qu'on l'injurie, bah ! il s'y est habitué ; ce dont il ne veut pas, ce sont les coups de poing, les navettes qu'on lui envoie à la tête. Si, d'aventure, il lui arrivait d'embrouiller un écheveau, tous les tisserands, de leurs métiers, lui lançaient des jets de salive.

Comme ça ! Ils se déchargeaient sur les apprentis d'on ne savait trop quelles rancœurs. Ils ne s'arrêtaient pas de les invectiver.

Debout, Omar démêlait les fils de laine et réfléchissait. Remarquant son mutisme, Hamedouch se moqua de lui :

– Tes bateaux de safran ont sombré ?

L'enfant ne répondit pas, mais ces paroles le confirmèrent dans l'idée que le rouquin était incurablement bête.

Il n'éprouvait de camaraderie que pour Ocacha, le silencieux. Celui-là lui inspirait davantage confiance. À présent, chaque dimanche, il allait le retrouver dans cette rôtisserie de la ville basse, située au bout d'une petite rue animée, où le tisserand aimait prendre le thé.

Hamedouch prit mal le silence entêté d'Omar.

– Il n'a pas l'air normal, ce grand animal !... Tout le temps en train de ruminer des idées de derrière la tête !

Un instant après, le rouquin rossa Zbèche, l'infirme, pour un motif futile. Le gosse avait mis trop de temps à réapparaître avec l'eau qu'il était allé chercher à la fontaine du quartier. Hamedouch avait eu soif et n'avait pas trouvé le seau où les tisserands se désaltéraient.

Zbèche se réfugia derrière le coffre, près d'Omar, et se mit à hoqueter. Il se faisait tout petit, tremblait de tous ses membres et serrait

douloureusement les paupières. Omar essaya de le consoler ; il l'entendit alors murmurer, la voix entrecoupée de sanglots :

– Je le tuerai ! Qu'il attende seulement ! Je lui jetterai un poids de deux kilos à la figure...

Il lui demanda pourquoi il se laissait battre. Le petit gnome ne lui répondit rien, se bornant à hausser les épaules.

Omar se méfiait aussi du rouquin dont la méchanceté avait toujours quelque chose d'absurde.

Un quart d'heure ne s'était pas passé que résonnait, joyeuse, la voix de Zbèche. Battant le sol des pieds, il dansait, excité par les cris des ouvriers.

Les jours s'écoulaient, Omar mûrissait. Il n'était pas plus gauche ni moins vif à saisir les choses qu'un autre. Il avait acquis une bonne dose d'expérience depuis qu'il travaillait ici. Les mauvais traitements n'avaient plus autant d'effet sur lui qu'aux premiers jours. Il avait appris à se défendre.

II

À la fontaine du Lion, l'attention d'Omar fut attirée par un rassemblement compact qui couvrait la place du Beylick. L'enfant s'en retournait à l'atelier par le passage de la Sikak ; des écheveaux de laine aussi grands que lui le revêtaient de la tête aux pieds d'une plantureuse fourrure qui dégouttait de couleurs acides et crues, rouge, jaune, vert, indigo... Il s'approcha, mais un importun lui cria :

– Cours porter ta *teinture*, bonhomme !

Omar fit la sourde oreille. L'individu pesta, piqué au vif par cette indifférence :

– Tu ne vois pas que tu arroses tout le monde ?

Les écheveaux trempés l'aidaient à se frayer une voie dans la foule. On se récriait, mais s'écartait à son passage.

Les curieux avaient l'air abasourdis par quelque spectacle anormal. Omar n'entrevit qu'une troupe hébétée, formée par ces va-nu-pieds qui habitaient la ville depuis peu. Les autorités avaient organisé leur ramassage. On confiait de bouche à oreille qu'il avait fallu plusieurs séries de mesures pour obtenir ce résultat. Des agents de police gardaient à vue ces ombres geignantes.

– La ville était paisible, de tout temps la plus parfaite civilité y fut de rigueur. Aujourd'hui elle est troublée par la faute de ces individus, s'indignait gravement un marchand enchâssé dans son habit de drap.

– Ils l'ont changée en caravansérail, susurra un plaisantin.

– Ou en quelque chose de pis encore ! mâchonna le marchand.

Et prenant à témoin ses voisins les plus proches, il demanda :

– Pourquoi s'empilent-ils ici, s'ils n'ont rien à y faire ? Ne sont-ils sur cette terre, inutiles pour eux-mêmes et pour autrui, que pour donner du

souci à ceux qui s'entendent à vivre dignement ?

Un adjoint de la commission spéciale établie par le gouvernement de Vichy survint sur ces entrefaites, et les badauds s'écrasèrent à qui mieux mieux. L'adjoint voulut tout d'abord apprendre d'où sortaient ces mendiants. Les choses se révélèrent aussitôt plus compliquées qu'on ne l'eût soupçonné. Personne ne se proposa pour éclaircir cette énigme. On exigea de chacun d'eux de produire ses papiers, mais pas un n'en avait sur lui, ni même entendait ce que cela signifiait. Constatation faite, on décida de les interroger. Ils répondirent tous qu'ils n'étaient pas prêts à revoir les enfers qu'ils venaient de quitter.

– Nous mourrons ici.

Pour quelle raison proclamaient-ils cette funeste résolution ? L'adjoint ne songea pas à s'en informer. Du reste, précisèrent-ils, ils ignoraient d'où ils étaient partis, et l'on ne tira pas davantage d'eux.

Cela porta à son comble la nervosité, déjà grande, du représentant de l'ordre. Ce personnage vieillissant, rasé de frais et cravaté, était obsédé par le souci de sa contenance. Visiblement, il n'était pas fait pour se charger du sort de tels sujets ; il ne les comprenait pas. Pour finir, il ne sut où donner de la tête lorsqu'il remarqua l'attention qu'on lui prêtait.

Ferme soudain, l'adjoint décréta qu'il les ferait reconduire... oui, il en débarrasserait la ville... Il était indispensable qu'on en extirpât cette vermine... À chaque pas fait dans la rue, on avait le sentiment qu'on encourait les plus graves dangers. Fallait-il qu'on fût égorgé devant sa porte, qu'on assistât au pillage de sa maison, et que votre propre femme...

– Ehm ! fit quelqu'un.

Tout le monde entendit cette toux indiscrète. Et, à la surprise générale, l'homme qui avait fait « ehm ! » poursuivit :

– Ce n'est pas de la vermine, ces créatures. La vermine qui s'est jetée sur ce pays a rendu nos frères ainsi !

L'adjoint qui avait la charge des affaires publiques se démenait avec fébrilité. Il pâlit et ses lèvres furent prises d'un tremblement.

Il interrogea à la cantonade :

– Qui a prononcé ces paroles ?

Dans l'assistance, il y eut des mouvements indécis, quelques éclats de voix ; puis, tout se tut. Nul ne reconnut celui qui était intervenu si imprudemment. Qu'il se fût déjà esquivé, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Les agents de police dispersèrent l'attroupement.

Mais des groupes se reformèrent plus loin, et les langues, dénouées, continuèrent d'aller leur train.

Avançant avec lenteur, un grand vieillard fit face aux bavards :

– Que savez-vous de ce qui leur est advenu ?

Il pointa sa barbe couleur de safran en direction des mendiants, qui n'avaient pas bougé de leur place.

– Que savez-vous de ce qui les a arrachés à leur coin de terre ? Musulmans, ne parlez pas à la légère ! Si vous...

Ne lui laissant pas le temps d'achever sa phrase :

– Quelle époque, quelle époque vivons-nous ! glapit un petit bout d'homme sur qui pendait un tablier de babouchier.

– Croyez-moi bien, dit un sage, notre misère n'existe pas d'aujourd'hui, elle vient de loin. Pourquoi donc s'en inquiéter ?

– Ces temps y sont pour quelque chose !

– Soit ! Ils nous montrent la plaie... qui est là depuis des dizaines et des dizaines d'années. On la voit mieux à présent, et c'est tout.

– Je n'arrive pas à croire que notre peuple endurait tant de souffrances ! s'étonna une fois de plus le petit babouchier.

– Il les endure, affirma le sage.

Omar s'éloigna. De tels faits ne dataient pas de ce jour, tant s'en fallait.

III

Où étaient reconduits les mendiants, une fois enlevés du Beylick ? Omar se posa fréquemment la question. Les personnes qui assistaient à ces départs restaient soucieuses. Chez les Européens, grandissait un désir aveugle de châtier. Le genre humain avait été tenu dans l'ignorance du mal, semblait-il, jusqu'alors, et voilà que la vie se remplissait de tableaux abominables, d'incidents incohérents.

Il fallait avant tout remonter à l'origine de cet extraordinaire fourmillement de vagabonds. On aurait dit que plus on se hâtait d'en refouler et plus il en échouait sur la ville. C'était, tous les jours, à recommencer. Bien malin d'ailleurs qui eût deviné si les mêmes réchappaient, après une brève éclipse, des lieux où ils étaient relégués, ou si c'en étaient de nouveaux, s'ils achevaient ici leur périple, ou si, comme des oiseaux migrateurs, poussés par un mystérieux instinct, ils se posaient provisoirement. Impossible d'en avoir la moindre idée, impossible, par-dessus le marché, de les distinguer les uns des autres ! Ils avaient le même air battu et hérissé, ils paraissaient tous enrobés dans la même poussière brune. Ils arboraient des haillons identiques ; tous promenaient une expression murée, traînaient des corps défaillants.

Ils bafouaient le monde de l'ordre et des riches qu'ils côtoyaient. Et ce qu'ils trouvaient de mieux à faire, c'était de camper en bordure de la chaussée et de tourner le dos aux passants.

Même les hôtels cossus renoncèrent à s'offusquer de ce disparate, et les bâtiments sévères de l'administration, de cet outrage. Mais les Tlemcéniens épiaient avec humiliation ces traces de dégradation, longtemps cachées, d'une époque qui choisissait cette heure pour leur dévoiler son visage le plus cruel.

Les marchandises de bon aloi, les majestueuses boîtes de confiseries, les conserves qui font rêver, les vêtements élégants, les bijoux fins, les montres de haute précision, tout bien-être avait émigré et n'était remplacé dans les vitrines, quand cela était possible, que par des articles de pacotille – des *ersatz*, disait-on. Ces objets séjournaient quelque temps derrière les glaces, et ils ternissaient. À leur tour, ils s'associaient à la grisaille commune, en compagnie du portrait d'un vieux maréchal.

De guerre lasse, la municipalité tenta quelques ultimes efforts. Au lieu de reculer, la marée d'humaine misère, petit à petit, récupérait tout le terrain perdu. À chaque nouvelle opération, des essaims de spectateurs accouraient. La voix revint également. Elle clamait du milieu de la foule :

– Ce n'est pas de la vermine, ces hommes. La vermine qui vit sur nous, c'est elle qui les a rendus tels que vous les voyez !

Ces phrases, répétées presque mot pour mot d'une rafle à l'autre, se terminaient invariablement par un redoutable :

– Donnez-leur plutôt à manger !

On n'identifiait toujours pas l'insaisissable personnage qui s'exprimait comme un accusateur. Mais les habitués se familiarisèrent bientôt avec ses accents paysans, durs et railleurs. La police les avait chargés à maintes reprises, en vain. Au demeurant, si les gens n'avaient pas été de mèche, il y aurait eu belle lurette que l'audacieux eût été coffré.

Depuis quelque temps, on ne cherchait même plus à accorder un visage à ce sarcasme.

– Donnez-leur à manger ! Mais vous en êtes incapables ! entendait-on.

Et les badauds qui se massaient autour de la fontaine du Lion tressaillaient. Ils n'étaient pas fâchés, une obscure fraternité resserrait ses liens autour des cœurs.

IV

Les pouvoirs publics venaient de charger les dernières grappes de mendiants dans plusieurs camions. La ville était libre ; elle respirait !

Les rues retrouvèrent leur bonne figure, comme par le passé. Ce passé qui datait de la veille, mais qui s'estompait déjà dans la confusion de ces temps troublés. On circula sans plus se heurter à la déchéance. Cependant, un voile funèbre avait été jeté sur la cité par les faméliques et crasseuses cohortes, maintenant hors de vue, mais dont le souvenir restait présent.

Quelle destination avaient prise les camions ? Qu'avait-on fait de ces hommes, ces femmes, ces enfants ?... Ah ! comme les rues avaient l'air pimpantes !

Quoiqu'il chauffât peu, le soleil brillait, le froid rentrait ses griffes tout doucement. Le ciel fonçait et durcissait. Vers midi, le soleil s'épaississait comme une confiture, et l'air s'enflammait.

Ils réapparurent. Inopinément, cette fois. Et en bien plus grande foule qu'au premier jour. On se demanda alors ce qu'étaient ces êtres. Ils arrivaient de l'intérieur, de plus loin que les environs immédiats, fut-on informé. Beaucoup avaient franchi des dizaines de lieues ; il en affluait des territoires du Sud. C'était le pays qui s'ébranlait. Comment les habitants l'auraient-ils su, eux qui vivaient dans leur ville tels des reclus ?

Du reste, chacun se contentait encore de vaquer à ses propres affaires. Les soucis ne manquant pas, et tous les jours apportant fidèlement leur lot, les gens avaient de quoi s'occuper. Ces événements ne laissèrent pas de plonger tout de même la plupart dans une profonde consternation. Au lever du soleil, à peine les artisans s'approchaient-ils de leurs échoppes, à peine les marchands décrochaient-ils leurs volets, à peine la foule laborieuse se répandait-elle par la ville, que les rues, encombrées, étaient presque barrées

déjà par des processions de mendiants. Chaque nuit, ils croissaient en nombre !

Le fait est que c'était trop rude. Beaucoup voyaient ce peuple en face pour la première fois, et ils ne discernaient rien d'engageant en lui ; il leur paraissait repoussant, dans son âpreté. Effrayés, d'honnêtes gens se détournaient en disant : « Je ne me reconnais pas en ceux-là. »

Les traits creusés, les pommettes coupantes, des touffes de poils ébouriffés au menton, ces claquedents ne présentaient rien de bien intéressant : leurs têtes de mouton étaient fréquentes dans la province. Taciturnes, ils bougeaient peu, tout comme des simples d'esprit. Une seule chose frappait en eux : leurs yeux fixes et fascinés.

Ils s'arrangèrent (encore !) pour bivouaquer sur la voie publique. Les Européens qui les croisaient affichaient une expression d'horreur. Omar en éprouvait de la gêne ; qu'il le voulût ou non, ces va-nu-pieds étaient de son espèce.

Omar aurait aimé voir comment ils réussissaient à se propager partout. Plus on en éloignait, plus on en expédiait, et plus il en poussait ! Les autorités elles-mêmes perdirent courage.

S'entretenir avec eux ? On aurait parié mille contre un qu'ils usaient d'un autre langage. De plus, ils ne manifestaient aucun besoin d'entrer en relation avec la ville. Ils semblaient plutôt nourrir d'autres préoccupations, qui les plaçaient hors de ce monde. Pourtant, bon nombre d'habitants étaient favorablement disposés à leur égard, après réflexion. La population ne leur en voulait pas, bien que leur aspect rébarbatif n'encourageât pas la sympathie. De les voir assis côte à côte, parents et enfants, rongeant un bout de pain dur comme une motte de terre, d'aucuns versaient sur eux des larmes de pitié.

Leur multitude augmentant, ils ne devenaient pas plus hardis, ni davantage sûrs d'eux-mêmes. Ils partaient toujours à la conquête de nouveaux points. Évidemment, ils n'allaient pas revenir sur leurs pas. Mais voilà ! Est-ce que la cité pouvait leur servir de lieu de refuge, si ce n'était pour un temps ?

Bientôt, il n'y eut plus de famille, si pauvre fût-elle, qui ne les fît manger. On ne remettait souvent qu'une mince tranche de pain ; mais on la

remettait. Ajoutez-y un sentiment d'ordinaire solidarité qui commençait à pousser chaque personne vers eux...

Les Européens, de leur nature, ne pratiquaient pas la charité, aussi les mendiants ne se présentaient-ils pas chez eux. De tous les quartiers, ceux qui étaient habités par les artisans, les journaliers, les marchands ambulants, et toutes sortes de petites gens, se montraient sans conteste les plus empressés à soulager cette détresse. Les portes des maisons, qui ne se fermaient jamais, y accueillaient d'incessants défilés.

La nuit parfois, alors que le sommeil terrassait la population, s'élevait tout à coup une plainte. Elle chancelait indéfiniment à travers les ruelles noires, cherchait à tâtons, au-delà des murs, le cœur engourdi des hommes.

De ce moment, à Dar Sbitar même, on trouva le moyen d'aider ces parents de fraîche date que suscitait la catastrophe. Aïni disait :

– Ce sont nos frères de sang et des hôtes que Dieu nous envoie. Qu'ils soient les bienvenus ! N'aurions-nous que de l'eau à leur offrir, nous les recevrons. Ils comprendront que nous sommes des déshérités, presque autant qu'eux. Mais la miséricorde est encore de ce monde. Il ne sera pas dit que nous aurons repoussé nos semblables parce que nous possédons un gîte et eux non.

En effet, l'existence n'était pas bien douce pour les gens de Dar Sbitar ; ils l'appelaient la *Réprouvée*. Telle qu'elle, pourtant, elle semblait assez bonne pour que tout ce monde s'y attachât et aidât même autrui à vivre.

Les morts naturelles se multiplièrent par la même occasion. Au matin, que de pauvres hères qui avaient rendu l'âme sans un murmure ! Et les vivants eux-mêmes portaient sur leur visage couvert de boue, sur leurs lèvres fortement pincées, une bizarre teinte bise ! On en surprenait qui rampaient insensiblement vers des cachettes ignorées, et puis, on les perdait de vue.

Ces hommes prenaient congé du monde avec une réserve exemplaire. On eût pensé qu'ils s'excusaient d'avoir à mourir. Ils trépassaient ; leur fin, constatée par le médecin légiste communal, n'était qu'une formalité.

V

L'homme tomba comme une pierre dans la cave plutôt qu'il n'y pénétra. Il alla s'accroupir aux côtés de Skali. Sa respiration grondait. Un grand silence se fit. C'était un de ces misérables vagabonds qui remplissaient la ville. Il posait sur les tisserands des regards en pointes d'alêne, sa figure était cernée d'ombres. Omar revit en pensée le mendiant à qui il avait donné son pain, un matin, en venant à l'atelier. Même visage dur, même barbe hérissée dans les cavités des joues.

– Je m'appelle Mohammed ould Cheikh, dit-il, après un instant. Je suis un cultivateur du pays de Bni Boublen. (Il agita la main en direction de l'ouest.) Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu, tout : terre, femme, enfants... Les hommes de Loi ont fait de moi une bête errante.

La voix était calme, neutre. Il contemplait le mur qui lui faisait face, d'où la chaux s'était détachée par plaques. Le soupirail dispersait une clarté trouble sur lui, sur son corps engoncé dans les plis rudes de la gellaba. Il se tut, et le silence remonta de sous terre.

Omar repassait ses souvenirs. Bni Boublen ! *Les beaux jours s'y mouvaient, sereins, dans un balancement régulier d'éclaboussures de lumière...* L'accent rocailleux du vagabond le tira aussitôt de sa rêverie.

– Dieu vous préserve...

L'homme n'ajouta plus rien après ces mots. Les tisserands formaient une double fresque de visages figés qui l'observaient en silence.

De grosses voix s'élevèrent à l'entrée de l'atelier, et, du pas lourd de leurs brodequins cloutés, des agents de police dégringolèrent l'escalier. Ils furent engloutis par la demi-obscurité de la cave. Ils ne surent, pendant quelques instants, où se diriger. Impatients, à la fin, ils interpellèrent les tisserands :

– Eh, vous ! On cherche un type qui a filé. Il n'est pas ici ?

Mais ils avaient aperçu l'intrus recroquevillé dans son coin. Ils se jetèrent sur lui, le soulevèrent par les bras et l'entraînèrent. L'homme se laissa faire. Toutefois, lorsqu'il eut à moitié grimpé l'escalier, encadré par les sbires, il se tourna vers les ouvriers. Il leur jeta un dernier coup d'œil. Une tristesse mortelle noyait son regard à présent, ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites.

Les tisserands ne proférèrent pas un son. Soudain, comme un nœud coulant étrangla Omar. Il se demanda : Pourquoi ?

– Pourquoi, avant, pouvaient-ils vivre de la terre, et aujourd'hui non ? dit Choul entre ses gencives. Est-ce que la campagne s'est rétrécie ?

– Celui qui a vu leur état, vraiment vu, grommela Lamine qui ne voulait pas s'adresser à Choul en particulier, ne se permettrait pas de parler d'eux n'importe comment.

– Si vous voulez le savoir, c'est l'homme qui s'est multiplié ! Autrefois, y avait-il autant de paysans ? Pas du tout !

– Et pourquoi ne parles-tu pas des terres qu'on leur a volées ? mentionna Ocacha.

– S'ils avaient mieux défendu leurs terres, personne ne les leur aurait prises ! Dieu a accru notre nombre et égaré nos esprits. Regardez-les qui pullulent dans nos rues. Qu'est-ce qu'on dirait ?... Dieu vous garde !

– Viendra le temps...

– Quel temps ? Vous connaissez l'adage : *Si ça se vendait, on ne l'aurait pas jeté*. Ainsi d'eux, qu'il vienne, ce temps ; on verra bien !

Hamedouch toussota, le cou tendu, le buste penché en avant :

– Ce n'est pas de ça qu'il s'agit ! Pourquoi ne parlez-vous pas de nous ? Nous ne voulons pas d'ennuis, à cause d'un fellah surtout... Qu'est-il pour nous ? Dieu fera régner sa justice !

Des plis se creusèrent aux coins de ses yeux et ses lèvres se retroussèrent.

– Qui osera dire que nous sommes des lâches, et qui n'aurait pas fait comme nous ? Qui est-ce qui peut secourir un homme que la police poursuit, bonnes gens ? Personne ! Ce serait risquer gros, ce serait de la folie ! Il a tout simplement eu tort de venir se réfugier ici. Nous aurions bien fait quelque chose, mais...

Chacun de ses mots était une pierre lancée à ses camarades. Il partit soudain d'un long rire qui alla heurter la voûte, se répercuter contre les parois du sous-sol.

– Vous dites ? Vous n'avez rien dit ? Vous craignez la férule ? Je comprends ça ! Nous acceptons notre sort, et ce sort est un pavé attaché à notre cou.

– Ces hommes déferont et referont notre pays, dit Hamza.

Le rouquin s'esclaffa.

– Et nous, que ferons-nous ?

– Le pays fermente, continua Hamza, imperturbable. Et le pays, c'est eux. Ils se sont mis en marche... et c'est le pays qui marche.

– Ils sont partie de nous-mêmes, murmura Ocacha.

Sa figure enveloppée dans la barbe dévorante et noire s'était assombrie.

– Mais nous, que ferons-nous ? répéta Hamedouch. Nous sommes plutôt des hommes tournés à l'aigre ; et ce serait une charité que de nous faire disparaître.

– Ces gens ne ressemblent à nuls autres ! nia Choul.

Il bâilla longuement, son visage gris redevint de pierre, ses yeux s'immobilisèrent, vitreux.

VI

Ocacha s'irrita.

– De ce qu'ils ont subi, nous ne savons rien, et nous n'en saurons probablement jamais rien ! Ils affluent de terres maudites...

– Les voilà maintenant qui se prélassent dans la ville, se couchent n'importe où, encombrent les rues, repartit Choul indolemment.

– On dirait un Européen qui parle !

– Pourquoi ? Quel mal y a-t-il à parler de la sorte ? Reconnaissez qu'ils sont habitués à vivre comme des bêtes. Les Européens n'ont fait que ce qu'il fallait en en débarrassant la ville plusieurs fois de suite. Mais nos frères sont engeance sur laquelle rien ni personne n'a de prise. Sauf peut-être Celui qui les a créés... Et encore !

Puis, après un temps de réflexion, Choul ajouta :

– Je me demande ce que nous serions devenus, s'il n'y avait la massue de l'autorité française brandie au-dessus de notre tête. Je me le demande vraiment... Nous nous serions dévorés, à coup sûr.

Il se récura la gorge, cracha et dit encore :

– Pire que des loups !...

Hamedouch lui décocha une obscénité.

– Ce n'est pas sûr que tu aies dans ta culotte ce qu'il faut pour être un homme !

Choul lui fit un vilain geste : dans l'atelier, plusieurs ouvriers furent pris d'un gros rire, tandis que d'autres grognaient.

Omar songeait à tous les mendiants dont la foule errait par la ville, si misérables dans leur solitude. Un mouvement de révolte contre ses compagnons grondait en lui. Il avait envie de marteler de ses poings ces

visages qui grimaçaient dans la pénombre ; il avait soif d'air. Les tisserands continuèrent à se jeter les uns sur les autres, prêts à mordre, tels des chiens hargneux.

– Il faut vivre les uns pour les autres, marmotta Lamine dans sa barbe, et Dieu veillera sur nous !

Devenu encore plus sombre, Ocacha se désintéressa de la conversation. Aux derniers mots qu'il avait prononcés, sa voix s'était brusquement voilée : on eût dit que les sons ne lui passaient plus. Il avait des mouvements secs, nerveux. Omar surveillait ses yeux qui étincelaient, sévères.

De sa voix bizarrement grêle et monotone, Moulaï Bounoir gémit :

– Pourquoi discuter de ça ?

Il se mit à tousser. Et dans ses yeux, des larmes montèrent. Elles roulèrent lentement à travers son visage de suif rance sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir.

– Voilà, dit Hamedouch en hochant la tête. On en parle parce que... De quoi d'autre veux-tu qu'on parle ?

Il se tut, regarda Moulaï Bounoir d'une façon qui lui était inhabituelle : il était sérieux et pensif.

La toux de Moulaï se fit plus opiniâtre ; le tisserand se courbait si bas sur son métier que sa tête touchait l'ensouple.

– Vrai ! Tu es un sage : pourquoi parler de ça ? lui dit le rouquin doucement.

VII

– Quand j'avais ton âge...

Ocacha resta un instant sans dire mot. Il appliqua alors une tape sur l'épaule d'Omar.

– Ah ! laissons ça ! fit-il.

C'était la première fois que le garçon mettait les pieds dans ce café. Il était content d'être là, comme il était content d'être avec Ocacha.

Respirant une odeur fraîche d'eau et de baquet moisi, Omar se taisait, regardait autour de lui. Il attendait ce qu'allait dire Ocacha. Mais celui-ci demanda :

– Café ou thé ?

L'enfant hésita et finit par répondre :

– Thé.

Ocacha cria :

– Un café et un thé, patron !

Le cafetier s'affairait derrière un petit comptoir, dans une ombre où brillaient les faïences blanches à fleurs bleues de l'*oudjak*[2]. Il ne dit rien, mais il se mit aussitôt à fourrager dans ses ustensiles.

Assis en face d'Omar, Ocacha avait le dos tourné à la rue. Il n'y avait pas grand monde dans ce café.

Le patron apporta le café et le thé.

Des murs enfumés, tout noirs, jetaient dans la salle une ombre paisible, reposante. Les autres clients n'échangeaient que de rares paroles. Omar, les yeux fixés sur le fourmillement lumineux de la rue, prit le verre de thé brûlant surmonté d'un panache de menthe, le porta à ses lèvres et aspira longuement le liquide doré.

Ocacha soupira. Il sourit et dit :

– Je suis inquiet...

Omar reposa son verre.

– Je n'étais pas tranquille déjà, reprit Ocacha, et maintenant, avec tous ces hommes qui remplissent la ville...

– Oh ! il n'y a rien à craindre d'eux !

– Enfant !

Ocacha se mit à rire. Mais l'instant suivant, il fut moins gai.

– Je n'étais pas tranquille déjà, et voilà que je sens un grand poids sur mes épaules depuis que j'ai vu ces hommes...

Omar se taisait, gêné de s'être mépris sur le sens des paroles de son ami.

Ocacha se tut aussi. Ils entendirent, au cours de ce bref intervalle de silence, les propos espacés, évasifs, de leurs voisins.

– Et je suis devenu plus inquiet, dit Ocacha.

Il promena ses regards sur les murs sombres, considéra l'oudjak qui ressemblait à un petit mausolée, irradiant sa blancheur dans la demi-obscurité du café, la haute bouilloire qui y était nichée, le patron qui lui faisait vis-à-vis, puis il regarda Omar. Il dit alors qu'il se sentait quelque chose de nouveau dans l'âme.

Et il questionna Omar :

– Est-ce que tu crois en Dieu ?

– Je... commença par dire l'enfant.

Ocacha le dévisageait.

– Je ne sais pas...

Un petit homme, avec une forte barbe, qui se trouvait tout près d'eux, partit d'un rire discret, qu'il communiqua aux autres clients. Ocacha et Omar se retournèrent d'un même mouvement pour le regarder.

– Mais, vraiment, tu ne sais pas ? s'informa Ocacha.

En disant cela, ses yeux contemplaient le vide. Omar ne répondit pas.

Ocacha baissa la tête et resta muet.

Le gosse observait, anxieux, par-delà l'épaule de son compagnon, la rue pleine de lumière, de mouvements, de bruits.

– Il me semble que je ne suis plus en paix avec moi-même, déclara Ocacha.

Il avait parlé d'une voix étouffée ; il leva les yeux sur Omar et ajouta tout haut :

– Oh ! je n'ai rien de particulier à me reprocher.

Puis il murmura :

– Je parle en général.

Et il continua :

– Il ne suffit plus de croire, pour se sentir l'âme en paix. J'aurais voulu, bien sûr, j'aurais aimé croire et me trouver en paix avec moi-même. Mais je crois et je ne me sens pas en paix !

Brusquement, avec une violence contenue qui fit battre le cœur d'Omar, il s'exclama :

– C'est comme si je n'avais plus rien à faire dans la vie ! Je me sens comme ça, ma parole !

Il plantait sur Omar ses regards noirs qui étincelaient.

– Oui !

Omar se sentait malheureux. Ocacha se mit à rire tout bas.

Ni l'un ni l'autre ne causaient plus, retombés dans le silence des gens d'ici qui restent des heures côte à côte sans échanger un mot.

Quelques instants après, ils sortirent. Les gens allaient dans la lumière duveteuse, la ville paraissait récurée, grattée à vif, par le soleil printanier. Omar pensait toujours aux propos d'Ocacha. Les manières calmes du tisserand, son humeur égale quoique réservée, avaient quelque chose de réconfortant. Quand on connaissait la nature extravagante du rouquin, par exemple, on ne pouvait qu'être sensible à la placidité d'Ocacha. Omar sentait celui-ci d'un tempérament réellement affectueux. Malgré cela, il n'arrivait pas à se défendre contre le malaise que ses propos avaient éveillé en lui.

Sortant du flot de passants, un vieillard en loques au large visage grêlé venait à leur rencontre, tâtonnant devant lui avec un grand bâton. Tout en s'avançant, il grignotait un quignon de pain et, de temps en temps, il faisait retentir sa voix forte :

– Soyez bons, frères, pour ce pauvre aveugle...

Ses yeux morts, sous les paupières rouges et tuméfiées, semblaient irrités. Une détresse de bête se lisait sur sa face ridée, envahie par une épaisse barbe sale que poissait la salive.

Ocacha se serait heurté à lui sans le voir, s'il n'avait reçu le bâton dans les jambes. Il lui prit alors la main et le remit dans son chemin.

À la porte Boumédine, une énorme foule trafiquait. Des femmes et des fillettes vantaient leurs miches de pain d'orge ; des fripiers étalaient sur le sol toutes sortes de hardes. Avec leur accent guttural d'hommes du Sud, des conteurs entretenaient les cercles de désœuvrés des exploits des héros du temps jadis. De discrets marchands à la sauvette, se faufilant entre les groupes, faisaient des signes complices aux passants et leur proposaient des denrées contingentées : sucre, savon, huile, farine... En ces temps de restriction, un véritable marché clandestin s'était installé là. À l'arrière-plan de ce monde grouillant, qui ne cachait sa misère ni ne s'en souciait, régnaient, divinités inaccessibles et impersonnelles, les agents de police, qui appartenaient eux à un autre monde, le monde qui menace.

Omar et Ocacha arpentèrent ainsi les rues pendant quelque temps, puis ils se séparèrent.

Note

2. Oudjak : foyer en forme de niche, de café maure.

VIII

Ils mangeaient qui du pain et du petit-lait, qui du pain et des olives ; certains accompagnaient leur pain de pommes de terre cuites dans beaucoup d'eau et une larme d'huile. Ils mastiquaient, silencieux.

Au-dessus de leur tête, de longues toiles d'araignée pendaient, oscillant mollement. Une poussière pelucheuse formait un tapis blanchâtre dans lequel, à intervalles réguliers, ils envoyaient des crachats. La même poussière s'accrochait en flocons impalpables à toute chose : les bois des métiers, les aspérités des murs, les fils électriques, la corde qui courait d'un bout à l'autre de l'atelier.

Hamedouch, excité comme toujours, avait fini de manger le premier. S'étant essuyé la bouche d'un revers de la main, il questionna Ocacha d'un ton ambigu :

– Dis donc, est-ce vrai que tu t'es mêlé de politique et que tu as eu à t'en mordre les doigts ?

– La politique ? Tout le monde en fait.

Ocacha posa son regard calme sur Hamedouch sans cesser de remuer les mâchoires. Piqué, le rouquin repartit :

– Je ne te comprends pas ! Si moi, par exemple, je m'occupe de mon travail et me fiche du reste...

– Tu fais aussi de la politique.

Cependant la déclaration du rouquin avait provoqué les ricanements de Choul : Hamedouch était bien le plus irrégulier des ouvriers, il n'avait de cesse qu'il eût changé d'atelier au bout de quelques jours. Il avait ainsi fait le tour de la ville.

– Ça alors ! Et quand je vais chez Zaza, je fais de la politique ?

Hamedouch se mit à rire à gorge déployée, se réjouissant de sa bonne blague. Zaza, une prostituée des bas-quartiers, était l'élue de son cœur.

Les autres se taisaient. Là-haut, on voyait à travers les vitres du soupirail des silhouettes passer dans une grisaille lumineuse. Les bruits de la rue parvenaient jusqu'à la cave, mais amortis et incompréhensibles.

– L'inspecteur Nefnaf... déclara Mostefa Rezak. Il s'interrompit et s'étira longuement. L'inspecteur Nefnaf, continua-t-il, un jour qu'il me mettait à la porte de la prison, m'a dit : « N'as-tu pas honte de passer ta vie à te saouler ? Il faut être raisonnable ! » « Ah ! » que je lui réponds, « j'ai travaillé toute mon existence, et malgré ça, je suis resté au même point. J'ai donc décidé de travailler juste assez pour gagner de quoi boire ! »

« Tu en crèveras, Mostefa », m'a-t-il dit en me poussant hors de prison. Alors, j'ai eu envie de lui répondre : « Moi, je m'enivre, mais toi, comment te consoles-tu, imbécile ? En faisant souffrir tes semblables ? »

Mostefa Rezak promena son regard rêveur à travers l'atelier. Il avait un visage long et maigre. Il ajouta :

– Quelle est l'utilité de la vie ? Aucune ! Alors je bois, et pendant que je suis saoul, j'oublie l'imbécillité des hommes.

– Ce n'est pas sûr, dit Hamza.

L'autre ne répondit pas, mais il donna un coup de poing sur un métier.

– C'est possible !

– À part ça, tu aimes trop le vin, plaisanta Choul.

Rezak poussa un soupir, balançant la tête comme quelqu'un qui en a trop long à dire.

Assis sur une marche de l'escalier, à l'écart, les mains nouées autour des genoux, Hamedouch écoutait les sons confus qui s'élevaient dans la ruelle. Son beau visage aux traits réguliers avait une expression concentrée, une moue gonflait ses lèvres. Sa chemise bleue s'ouvrait sur la blancheur de sa poitrine parsemée de poils blonds.

– Tout ça ne vaut pas grand-chose, marmonna-t-il.

– Pour toi, il n'y a que Zaza qui vaille quelque chose, dit Choul.

Sa bouche sans dents s'évasa largement. Il bâilla, puis gloussa :

– Vous faites la paire...

Au nom de sa maîtresse, le rouquin ouvrit tout grands les yeux. Hamza se rapprocha d'Ocacha et lui demanda sur un ton de confidence :

– As-tu été en prison, toi ?

Ocacha ne lui répondit pas.

– La politique, qu'est-ce que c'est ? s'écria Hamedouch.

Ironique, la voix de Hamza scanda :

– Algérie ! Algérie !... Où sont tes hommes ? Qui est-ce qui les tirera de leur sommeil ? Le chagrin populaire est grand, le chagrin populaire est immense.

Hamedouch poussa un grand cri qui fit sursauter tout l'atelier. Ensuite, il feignit de pleurer à petits coups : hi, hi, hi...

Hamza continua :

– La politique est une chose compliquée, que chacun traite à sa manière. Les uns disent qu'il faut donner toutes les terres aux paysans. Les autres proposent : « Donnez-nous tout, et nous partagerons avec justice entre les enfants du peuple. » Comme tu vois, la politique se soucie du bien-être du genre humain.

– Bon... mais nous, les tisserands ?... fit le rouquin.

– Nous ? Nous sommes de la merde.

Hamedouch jeta un regard méprisant à Hamza et détourna la tête.

– Un forçat, murmura-t-il, et un ancien forçat surtout, n'est qu'un âne bâté !

Dans son coin, tout seul, Ghouti Lamine marmottait selon son habitude. Il remuait beaucoup les lèvres, sans élever la voix, comme s'il faisait et refaisait sans fin le compte de ses pensées.

Ayant fini de manger, Omar alla se joindre aux deux autres apprentis qui, à l'extrémité de l'atelier, faisaient sauter en l'air, en se récriant, des lames de roseau qu'ils recevaient ensuite sur le dos de la main.

IX

– Les jours s’allongent, dit le gargotier.

Il réfléchit, puis il ajouta :

– Hitler a trouvé à qui parler à l’Est.

Il se tut ; mais, comme s’il n’avait pas exprimé toute sa pensée, il reprit :

– Le Russe lui fera mordre la poussière, c’est certain.

Ocacha remua imperceptiblement la tête à ces mots. Le patron se tenait derrière son comptoir chargé de victuailles sans fraîcheur. Accoudé à l’une des longues tables de la rôtisserie, Ocacha contemplait le verre de thé où macéraient des feuilles d’absinthe posé devant lui. La joue dans la main, il tirait des bouffées régulières de sa cigarette.

Omar éprouvait la sensation presque physique du temps qui passait. Dans la rôtisserie, il y avait encore un homme à l’allure de colporteur, un paysan, et deux jeunes gars de dix-huit à vingt ans, nu-tête, habillés à l’européenne. Les bruits qu’ils faisaient s’étouffaient dans cette atmosphère qui suait la graisse, et dont les relents avaient fini par s’incorporer à l’air, aux tables rudimentaires et délabrées, aux murs, au sol noir, aux bancs patinés. La lumière manquait dans la salle : le jour, tamisé par la porte vitrée, était gris. De la rumeur de la rue, ne parvenait qu’une vibration feutrée.

Après ces paroles, le patron souleva la théière qu’il tenait constamment au voisinage du foyer et remplit jusqu’au bord un verre. Ensuite, sans mot dire, il vint le poser devant le garçon. Celui-ci refusa cependant le bouquet d’absinthe que l’homme lui tendait, l’arôme de la plante lui chavirant le cœur. Le gargotier n’insista pas.

Omar comprenait qu’il faisait plaisir à Ocacha d’être venu. Le tisserand passait entièrement ses dimanches dans la *metabkha*. Lui et le patron étaient

de vieux amis, ils partageaient ensemble le goût de la méditation et celui du thé à l'absinthe.

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit. Et l'enfant fut surpris de voir Hamza entrer, Hamza qui s'approchait, souriant.

– Eh ! on vient retrouver les copains !

Il contourna la table et s'assit près d'Ocacha. Toute conversation avec Ocacha devenait maintenant impossible.

Omar tourna la tête vers la salle, observa les deux jeunes gens en costume européen. Ils occupaient le centre de la rôtisserie.

Hamza causait et, au milieu d'une phrase, il s'arrêta et ronchonna :

– Trêve de balivernes !

– Pourquoi ? fit Ocacha.

– Pour rien.

L'ex-prisonnier ne dit plus un mot.

– C'est nous alors qui avons peur ? s'étonna Ocacha. Que nous bougions un peu, et tu verras s'ils ne feront pas dans leurs culottes !

Hamza secoua la tête.

– Ils vous jetteront un os et vous redeviendrez dociles. Comme des caniches ! Ils vous ont appris à filer doux.

Il parlait avec une calme assurance qui conférait à ses propos le poids de l'évidence. Ocacha eut un sourire contraint, baissa la tête ; ses mains s'étaient mises à trembler, il gronda tout bas :

– Ils nous ont appris à filer doux... Il ne faudrait pas trop s'y fier.

Hamza haussa les épaules. Ocacha darda son regard noir sur lui. Puis il lança de rapides coups d'œil dans la salle. Le même sourire contraint reparut sur ses lèvres qui se tordirent légèrement dans la broussaille de la barbe. Quelque chose de tourmenté, d'ombrageux, se trahissait dans ses mouvements.

– Ce n'est pas leur faute, si les gens sont comme ils sont, bougonna l'ancien forçat.

Omar observait toujours les deux jeunes gens, sa curiosité excitée. Ils se carraient sur de vieilles chaises dont la paille partait par le fond, les jambes largement écartées, dans une attitude peu en conformité avec la misère du lieu. Soudain, ils manifestèrent des signes de malaise, comme s'ils étaient surpris de se trouver là : un des leurs venait d'entrer. Mais celui-ci, après qu'il eut salué le monde d'un : *Salam !* lancé bien haut, et demandé de la porte s'il y avait de la *harira*[3], alla s'attabler dans un coin sans s'occuper d'eux. Omar reconnut le nouvel arrivé, qui lui fit un signe amical de la main. C'était Djamal Terraz, un authentique fils de « grande famille », lequel tirait le diable par la queue.

Omar entendit Hamza dire à cet instant :

– Voilà !

Et le pâle regard du tisserand tomba sur lui : l'homme le considéra pendant quelques secondes avec attention, mais sa pensée flottait ailleurs. Un sourire matois effaçait la laideur de sa trogne épaisse. Ocacha scrutait Hamza de dessous ses sourcils volumineux. Lui, son regard était dur, et son sourire avait disparu.

Hamza poursuivit :

– Les nôtres, c'est bien certain, sont des esclaves. Rien dans les liens qui les ligotent ne leur est avantageux, pourtant ils les supportent.

Il avait articulé ces mots d'une voix basse, mais nette. Omar ne put se défendre contre l'instinctive inquiétude qu'éveillait en lui cet homme au crâne démesuré.

Note

3. Harira : soupe faite principalement avec du levain.

X

Quelque chose avait changé dans l'atmosphère de la salle. Omar surveillait les deux gaillards aux cheveux huilés : ils s'étaient fait servir chacun deux petites saucisses au poivre rouge, à l'intérieur d'un morceau de pain. Ils y mordaient à belles dents, avec un appétit glouton. Ils en vinrent très rapidement à bout. Alors, d'un mouvement concerté, sans un mot, ils se levèrent. Ils payèrent avec quelques pièces de monnaie sur l'étroit comptoir encombré d'œufs bouillis, de brochettes de foie cru, de poissons frits et froids, de pain débité en portions.

À cet instant, Omar constata que leur présence pesait à tout le monde. Depuis qu'ils étaient partis, on percevait une sensation de soulagement dans l'air.

Ayant servi Djamal Terraz, le patron s'attardait auprès de lui.

– Avec du citron ? demanda-t-il.

– Non, répondit l'autre.

– Un morceau de pain ?

– Non, répondit encore Djamal Terraz.

Le gargotier regagna sa place derrière l'abri retranché de son comptoir. Dans le mur, par-delà le comptoir, s'ouvrait une fausse fenêtre ; un placard y était aménagé : le patron posa une assiette sur une des étagères, à sa hauteur, tourna le dos à la salle et se mit à manger.

Devant l'entrée, le marmiton, garçon fluet tout blanc, à la mine lunaire, éventait le foyer installé dans une niche couronnée d'une hotte. Des brochettes de foie qu'enrobait de la panne de mouton, disposées sur un gril, fumaient à profusion, emplissant la salle d'une âcre odeur de graisse brûlée.

Pendant ce temps, Hamza discourait d'un débit égal, ne haussant jamais le ton.

Tandis qu'Ocacha allumait une nouvelle cigarette, l'ex-forçat, caressant sa barbe à rebrousse-poil, déclara tout à trac :

– Il m'arrive souvent de penser à ce que nous sommes. Eh bien, nous !... Qu'est-ce que nous sommes ? Hein, dis-moi, vieux frère !...

– Ce que nous sommes ?... fit Ocacha, qui devint songeur.

Son interlocuteur le dévisageait d'un air de malice.

– Pourrais-tu me le dire ?

– Rien de plus simple... Nous ne savons pas ce que nous sommes. Peut-être sommes-nous les seules créatures au monde qui ne sachent pas ce qu'elles sont, ni où elles vont. Si tu interrogeais n'importe quelle bête, elle saurait te faire comprendre ce qu'elle veut, mais nous...

Sur la phrase inachevée, tomba la question de l'ancien prisonnier :

– Homme, qui es-tu ?

Il lissait, puis emmêlait les touffes de sa barbe avec obstination entre ses gros doigts, charnus et courts. Il avait ôté et posé sa calotte rouge sur le banc près de lui. Il tourmenta ainsi longtemps sa barbe.

Il finit par murmurer :

– Où êtes-vous, hommes de vérité ?

– Examinons ça, dit Ocacha avec un geste d'impatience.

– Il paraît que tu as disparu de la ville, il y a quelques années, pour avoir examiné certaines questions de trop près.

Ocacha eut un haussement d'épaules.

– Alors, selon toi, qu'est-ce qui se passe chez nous ?

Mais à la seconde même, oubliant sa question, Hamza lui chuchota :

– Regarde ce qui se passe dans la salle...

Omar pivota aussi tout doucement sur son banc. Le gamin qui servait d'aide-cuisinier bavardait avec le client à l'aspect de colporteur.

– Tu nous en rapporteras, lui disait-il, pour trois douros encore ?...

L'homme, qu'Omar voyait de dos seulement, raclait avec soin de sa cuiller le plat d'étain dans lequel il mangeait. Il prit ensuite l'écuelle dans le creux de ses mains et but le fond qui y restait. Ce n'est qu'après avoir

accompli cela, qu'il jeta un regard rieur, par-dessus son épaule, au marmiton.

Caché jusqu'à mi-corps par le comptoir, le patron lança à son tour :

– Tu nous en rapporteras encore pour trois douros, et on partagera à raison d'un douro chacun !...

Le client éclata d'un rire franc : il avait fini de manger et s'était levé. Il dit :

– Vous en voulez encore ? Pour trois douros ?

Il se remit à rire sans se départir pourtant d'une certaine réserve. Maintenant qu'il était debout, on s'apercevait que c'était un homme de très grande taille. Il avait aussi un grand nez pointu et un air de grand enfant. Il avançait le cou et riait candidement.

– Oui, et on partagera à raison d'un douro chacun...

Le patron ne put se retenir plus longtemps et pouffa avec des larmes dans la voix. L'enfant, devant son fourneau, riait sur une note aiguë et l'homme qui ressemblait à un colporteur – l'était-il au moins ? – d'une grosse voix, et leur rire à tous était un rire satisfait, de connivence.

Hamza posait tour à tour ses regards sur Ocacha et sur Omar. Il souriait aussi.

– Comme ces gens semblent s'entendre et comme ils en sont contents, souffla-t-il. Ils sont en paix avec eux-mêmes, penseriez-vous ? Mais qui pourrait nous dire ce que cache cette paix ?

À présent, Omar voulait partir. Il inspecta la rue à travers les vitres : il n'y avait pas de risque qu'il plût avant la nuit. L'après-midi était assez avancée. Il ne pouvait plus respirer, comme si l'air manquait à ses poumons.

Le colporteur aligna plusieurs pièces côte à côte sur le comptoir, les yeux plissés malicieusement. Le patron se leva, la bouche gonflée de nourriture : il ramassa les pièces et en replaça une dans la paume du client.

– Quoi ? Je t'ai donné plus que le compte ?

Sa pomme d'Adam protubérante, énorme, fut agitée par un spasme, et son rire, montant du ventre, se fit entendre de nouveau.

– Non, dit le gargotier à travers la nourriture qui lui embarrassait la bouche. Mais garde ça, tu prendras le café, de ma part.

Et il rit en s'efforçant de retenir la nourriture.

Au moment où le client franchissait la porte de la metabkha, le patron lui cria encore :

– On partagera, un douro chacun !...

Il put rire enfin de tout son cœur, ayant avalé ce qu'il avait dans la bouche.

Omar profita de cette diversion pour quitter les deux tisserands. Il se retrouva dans la rue, seul, plus libre. L'air, doux et calme, paraissait assoupi, et la ville reposait dans une lumière sombre, surnaturelle.

XI

Des nuages cardés fin par le vent du matin filaient à toute allure dans le ciel bleu pâle. Omar se sentait léger comme une plume. En arrivant à la cave, il apprit que Zbèche était mort. Son camarade d'atelier avait été emporté par le typhus ! Il resta abasourdi. Il y avait plusieurs jours que Zbèche n'était pas venu travailler. Personne ne s'en était inquiété. Omar ne croyait pas à la mort. Pourtant il en avait accompagné à leur dernière demeure, des gens ; plus qu'il n'en pouvait compter ! Mais que cela ait pu se produire près de lui, il n'en revenait pas. Il ne le comprenait pas. Devant ses yeux, se leva la grêle silhouette de Zbèche ; il revit le petit visage blême que les grimaces tiraillaient, et crut de nouveau entendre les terribles histoires de l'infirme. Il se rappela comme l'enfant se faisait peur lui-même, comme il lorgnait à l'entour avec suspicion, baissait la voix et faisait « chut ! » du doigt. Il soufflait ses mots, sa parole venait de loin, d'un autre bord, d'un autre monde. Elle était l'écho brumeux d'un monde qui se cache derrière un rideau profond.

– ... Eh bien ! N'était-ce pas préférable pour lui ? dit Choul. Il s'est reposé.

Omar fut brusquement tiré de ses rêveries ; la petite voix du mort s'était éteinte.

Lamine murmura :

– On l'a mis au monde, il a vécu, il a joué, il s'est démené tant et plus... et puis voilà. Il n'est plus. Comme s'il n'avait jamais existé.

Il ajouta :

– Humains qui ne vous préoccupez que de ce monde-ci, comment vous arrangerez-vous avec Dieu ?... Malheur !

– Le malheur ? Nous sommes faits pour lui, et lui pour nous, dit Dlou.

Ghouti Lamine remua les lèvres pour lui répondre, les poils de sa moustache et de sa barbe bougèrent, mais aucun son n'en sortit.

Skali protesta avec un effarement de vieillesse peureuse :

– Il est mort, Allah ait son âme ! Pourquoi ressasser ça ?

Omar songea à grand-mère Mama, à la petite cousine ; le facétieux gamin était allé les rejoindre au royaume des morts. On ne pouvait rien contre *cela*. Son cœur se serra.

Quelques instants plus tard, alerté, Mahi Bouanane vint le chercher pour qu'il l'emmenât chez la mère de Zbèche.

Du plus loin qu'il aperçut la maison, Omar dressa l'oreille. D'âpres clameurs se levaient au fond de la ruelle ; la voix passait de la douleur à la surprise, et de la surprise à la dernière expression du désespoir. Tout d'un coup, les cris s'arrêtèrent, le silence s'établit.

L'enfant entra le premier pour annoncer la venue du patron, pendant que Mahi Bouanane attendait devant la porte. Mais il n'eut pas plus tôt mis les pieds dans la maison que de nouvelles plaintes l'accueillirent. C'étaient les pleurs, qui ne pouvaient se retenir, d'une voix rauque qu'Omar reconnut tout de suite pour être celle d'Aïcha, la mère de Zbèche. Et il fut encore plus intimidé. Au milieu d'un groupe de femmes, assises en rond dans la cour sous une galerie, Aïcha se frappait la poitrine, les bras, la figure, en sanglotant. Du sang perlait sur ses joues égratignées, ses yeux noirs avaient des regards de bête affolée et de l'écume moussait au bord de ses lèvres. Omar resta à la regarder, oubliant la raison de sa présence ici, à regarder les commères qui pleuraient avec elle. Mais Aïcha le reconnut. Elle le considéra un moment, toute tremblante, des mèches de cheveux s'échappant du foulard qui les emprisonnait. À la fin, elle lui fit signe d'approcher. Il alla en se glissant entre les femmes et lui dit à l'oreille que le patron était là dehors qui voulait la voir. Elle se leva sur-le-champ, ramena ses mèches sous le foulard qu'elle renoua. Elle s'en fut avec lui jusqu'à la porte, cependant que les femmes se mettaient à bavarder.

Revenant suivie de Mahi Bouanane et d'Omar, la mère recommanda aux femmes de se cacher. Toutes coururent vers les chambres voisines, sauf les vieilles, qui se contentèrent de se voiler le visage tout en se tenant assises à leur place. L'homme, le garçon et Aïcha pénétrèrent dans la pièce, exiguë et

sombre, au milieu de laquelle se tendait un linceul blanc qui parut excessivement long, à Omar déconcerté. On eût dit que la mort avait étiré le petit apprenti et fait de lui l'homme qu'il ne serait jamais.

Mahi Bouanane s'accroupit sur ses talons devant le corps, en silence, et ses lèvres commencèrent à bouger rapidement. Au bout d'un instant, des larmes tombèrent de ses yeux. La mère, debout, les mains croisées sur le ventre, le surveillait, le visage et les yeux secs. Les femmes s'étaient rapprochées : elles épiaient la scène du pas de la porte. Bouanane se releva avec difficulté, le souffle court, et de nouveau, elles s'enfuirent, effarouchées. Omar vit le patron déposer quelque chose dans la main d'Aïcha à ce moment. La petite femme fripée se confondit en humbles remerciements et fut soudain saisie de sanglots.

Mahi Bouanane et Omar sortaient, quand les lamentations funèbres reprirent.

Dehors, dans la rue, le patron dit à mi-voix :

– Il est mort. Eh !... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Durant plusieurs jours, Omar vécut dans un état de désarroi. Il allait et venait, se livrait à mille besognes, courait dans les rues printanières, l'esprit absent. Et pourtant, sans qu'il s'en doutât, imprécise, une impression de bonheur enveloppait son cœur, y réveillant il ne savait quelles résonances mystérieuses, douces, impossibles à traduire.

Cependant, le temps se remit contre toute prévision au froid. À nouveau, des nuages de plomb pesèrent sur la ville. Sans discontinuer, une fine pluie enserra dans sa trame les édifices, la verdure naissante des arbres, les silhouettes indécises des passants ; des petits ruisseaux sautillaient sur la chaussée, puis se précipitaient dans les bouches d'égout. La ville se replongeait dans ses idées noires. La foule des vagabonds était plus grande que jamais.

Ces visages fermés, ces yeux qui ne regardaient personne, annonçaient-ils un nouveau règne ? Ces diables, que tout le monde croyait presque privés de raison, en étaient-ils avertis mieux que quiconque ?

À bout de patience, les habitants firent comme si ces êtres n'existaient pas, et ne s'occupèrent plus d'eux. Le retour de la belle saison, en dépit de ses repentirs, semblait avoir conjuré les invisibles menaces qui avaient pesé un moment sur la cité. Au surplus, des agents de police étaient postés à tous les coins de rue.

Dans la cave, on n'oublia pas Zbèche tout de suite. De temps à autre, un tisserand citait une de ses saillies, imitait sa démarche ou se souvenait de ses histoires. Alors, il injuriait le gosse par plaisanterie, comme si Zbèche était là qui l'entendait. À la place de l'apprenti, un garçon des environs, lourd et costaud, fut engagé.

XII

La seconde fois qu'ils retournèrent au même café, ils s'étaient à peine attablés que, venant de l'extérieur, une grosse voix enrouée s'éleva :

– Allah, viens à mon secours, l'existence m'est à charge ! Pourquoi détournes-tu tes regards de ta créature ? Reprends cette âme qui t'appartient...

Ils virent alors un bonhomme loqueteux, gris de poussière, archi-vieux, que soutenait un enfant, se laisser tomber à l'entrée du café. Il plaça son gros gourdin entre ses genoux relevés. Il inclina la tête sur la poitrine comme s'il avait eu la nuque cassée, et demeura dans cette posture sans bouger. On eût dit qu'il s'était assoupi. Toutefois, sa grosse main griffue ne lâchait pas le mince poignet du garçonnet, elle s'y agrippait désespérément.

À cette vue, un client se campa sur ses jambes au milieu des tables, rejeta en arrière une chéchia rouge coquelicot, et cria aux deux mendiants :

– Vous venez de la campagne ?

Cela se voyait bien qu'ils en venaient ; c'était le genre de question inutile, mais qu'on pose toujours.

– Oui, bienfaiteur, murmura le vieillard, qui releva péniblement la tête.

Un tressaillement agita sa lèvre inférieure et fit s'égoutter un filet de bave. Le mendiant observa longuement tout le monde de sa place.

L'homme lui demanda :

– On y souffre de la famine ?

L'enfant s'était roulé en boule contre le vieillard.

– La famine !... réitéra l'aïeul en écho.

Et il fit entendre une sorte de râle bizarre, désagréable. À ce moment, Ocacha se tourna vers la porte, avec sa chaise, et le regarda. Distrait, le

vieux demeurait l'œil vague, les traits raidis.

Enfin, sa voix sourde trébucha lourdement sur les mots.

– Même les oiseaux de seigneur Dieu y meurent de faim...

– Les oiseaux ? Ah ! Ah ! Il n'y a donc plus de baies sur les arbres et de graines sauvages ! Vous avez tout bouffé ?

La bouche grande ouverte, le client partit d'un éclat de rire. Une force triomphante se dégageait de sa personne ; des dents blanches luisaient dans sa large face rasée soigneusement, à l'exception de la puissante paire de moustaches bien tendues.

– Pour manger, vous êtes forts, ah, ah, ah !... mais pour travailler, c'est une autre histoire ! La famine peut-elle avoir raison de quelqu'un qui travaille ? Vous préférez mendier plutôt, vous autres, que de faire un effort !

Et le même rire robuste ébranla sa poitrine d'Hercule de foire. Un coup de fouet claquant au-dessus de sa tête n'eût pas davantage apeuré le vieillard.

– Ah ! bienfaiteur !...

L'autre hocha la tête.

– La terre doit toujours produire... Si les mains qui la travaillent ne sont pas mauvaises ! Chez vous, les mains et le cœur sont rouillés. Quand on veut, on ferait produire la pierre elle-même !

Pelotonné contre le vieillard, le gamin dévisageait l'homme avec une intensité douloureuse. Le mendigot restait muet.

Là-dessus, l'homme se dirigea vers lui et lui remit une aumône. De sa voix grossière et rude, le mendiant baragouina une bénédiction et se souleva en gémissant, tirant par la main le garçonnet. Mais avant d'être tout à fait debout, il vacilla et faillit perdre l'équilibre. C'était l'enfant qui était tombé à terre et avait manqué entraîner le vieux dans sa chute.

Le client se rassit et se mit à causer d'une façon très animée avec ses deux compagnons.

L'enfant s'était relevé avec effort ; lui et l'aïeul s'engagèrent dans la rue qui aboutissait devant le café. Mais un accès de toux prolongé saisit le vieillard et ils durent s'arrêter. Puis on entendit celui-ci gourmander :

– Si tu ne tiens plus sur tes jambes, je t'abandonne ici !

Ils étaient déjà perdus dans la foule qu'on percevait encore la voix cassée du vieux qui chevrotait au loin :

– Frères humains, fidèles serviteurs de Dieu...

Durant toute cette scène, Ocacha était demeuré silencieux. Sans dire mot, il reprit sa position initiale en face d'Omar, appuya ses coudes sur la table.

Il ne se départait pas de son mutisme. Omar commença à se douter de l'intention que le tisserand avait eue en le conduisant ici, à ce café. Il avait compris qu'Ocacha attendait de lui quelque chose. Quoi au juste ? Une certitude, une consolation ?... Un encouragement ?... Il était incapable de le savoir. Peut-être Ocacha ne s'en rendait-il pas compte lui-même ! Mais Omar, lui, devinait nettement son attente. À cette pensée, une sournoise irritation s'empara de lui. Il regarda Ocacha, mais celui-ci baissait la tête.

Que se passait-il donc ? Pourquoi se sentait-il la gorge si sèche ?

Maintenant, tout devenait clair : Ocacha voulait lui communiquer son désespoir. Il ne s'en apercevait sans doute pas, lui, mais Omar en était sûr.

Juste à cet instant, Ocacha releva la tête et l'enfant fut étreint par une brusque angoisse. Son ami semblait avoir pris une détermination importante, son visage était empreint de gravité.

– On s'en va ? dit-il.

Omar hésitait sur ce qu'il fallait faire ou dire. Ocacha se leva comme s'il eût obéi à un ordre. Il prit dans une poche de sa veste de la monnaie qu'il laissa sur la table. Et tous deux quittèrent le petit café sombre et paisible.

Une fois dehors, Omar sentit son inquiétude fondre. Seul un léger tracas persistait au fond de ses pensées.

XIII

Ce fut ainsi qu'Ocacha se mit à parler de partir. Il quitterait cette ville, disait-il, et tout le monde, et même sa famille. Il s'en irait... Omar songeait. Il reconnaissait qu'il s'attendait à une décision de cette sorte. Et lui, dans tout cela ? Lui...

Finalement, il comprenait pourquoi Ocacha, pas plus que les autres ouvriers, ne prenait son travail en considération, ni n'en parlait, hors de l'atelier. Cela même qui absorbait la meilleure part de son existence, il semblait l'oublier à partir de ce moment. C'est que lui, et tous, voyaient *autre chose*, espéraient *autre chose*... Que voyaient-ils et qu'espéraient-ils ? Ils n'en savaient certainement rien. Mais ils voyaient et espéraient. Ocacha avait vu et espéré pour lui : partir... En fait, voulait-il oublier sa condition, de cette façon, ou y échapper ? Et si c'était du mépris à l'égard de son travail, de lui-même, de ses camarades ? Oui, et si c'était du mépris ? Du mépris et de la honte ? Que de fois Omar n'avait-il pas entendu dire dans la cave :

« Nous ne valons rien, ce n'est pas la peine de discuter ; nous ne valons rien. »

Et l'un ou l'autre d'ajouter :

« Seigneur Dieu nous a faits ainsi... Il n'y a rien à y faire ! »

Les tisserands, ses compagnons, malgré les différences d'âge, de tempérament, d'opinions, se ressemblaient sur ce point : ils s'entretenaient d'eux-mêmes toujours avec dégoût. Il y pensait avec tristesse et amertume. Sans doute avait-il tort de ne pas vouloir comprendre leur dégoût. À force de tâtonnements, finiraient-ils par trouver l'issue ? À force de tâtonnements ? Et le travail ? Leur travail. À quoi leur servait-il donc ? Pourquoi le faisaient-ils, s'il ne leur était rien ?

Cependant, aucun changement ne survenait dans la conduite d'Ocacha. Même calme, même silence. Quand ils se retrouvaient à la rôtisserie, Ocacha se tenait assis sans bouger, indifférent à tout, et regardait devant soi avec une attention soutenue, tandis que le temps passait. Il restait ainsi longtemps sans quitter des yeux le point de mire qu'il avait choisi. Puis, il se levait, sans un mot, considérait Omar, qui se levait aussi. Tous deux marchaient dans les rues qui roulaient leur flot de passants et de véhicules qui les emportait doucement, tout doucement, sans savoir où, Ocacha absorbé et prêtant l'oreille comme si la ville lui murmurait quelque chose...

Taciturne de nature, le tisserand se repliait davantage sur lui-même à mesure que les jours passaient. Une fois, Omar lui demanda :

– Tu partiras... Et alors ?

Mais Ocacha lui répondit :

– Il faut accorder aux hommes le respect qui leur est dû. Pourquoi le monde est devenu ce qu'il est : quelque chose sur quoi on n'a pas envie de jeter un regard ? C'est faute de respect. Les hommes qui respectent leurs semblables, il n'y en a plus sur ce sol. Les Européens, par exemple, avec quels yeux vous regardent-ils ? Mahi Bouanane, comment lui apparaissent les autres hommes ? Il est lui, pour les Européens, l'Arabe, l'individu sans idéal, vautré dans la crasse et le laisser-aller, et qui ne changera pas, quelque effort qu'il fasse pour se décrotter, etc. Et nous, pour lui, des affamés sans idéal, plus proches de la bête que de l'être humain, des fainéants qui prétendent vivre sans travailler, etc.

– Tu en veux à tout le monde.

– À tout le monde ?

Ocacha réfléchit.

– Possible, dit-il.

– C'est ça qui fait mal au cœur.

Ocacha serra le poing et le montra à un témoin invisible.

Ce matin-là, le rouquin se répandit en cris, en récriminations, et après un moment, toisa Omar des pieds à la tête, puis emmêla le filé que le garçon avait mis des heures à dévider. Sans rien dire, Omar recommença à tout débrouiller. Les autres tisserands travaillaient en gardant le silence. Quelque chose tourmentait particulièrement Hamedouch ces jours-ci : sans raison apparente, il devenait énigmatique, évitait les gens, ne regardait personne en face, et brusquement, il s'emportait. Une incompréhensible hostilité le dressait contre tout le monde, on le sentait prêt à commettre toutes les violences. Il se fâchait, jurait, puis, d'un coup, se taisait.

Ayant remis de l'ordre dans son travail, Omar alla chercher d'autres écheveaux qui séchaient dehors. Sa tête tintait douloureusement. Il avait faim.

Il eut des pensées haineuses pour le rouquin. Et à l'exemple d'Ocacha, il pensa : « Il faut partir. » Mais aller où ? se demanda-t-il, après. Pour aboutir à quoi ?...

Il revint chargé d'écheveaux ; surgissant derrière lui, Hamedouch lui souffla dans le cou :

– Omar...

L'enfant tourna la tête. Il y avait dans les yeux du rouquin une expression qu'Omar ne lui connaissait pas.

– Allons, bats-moi !

Hamedouch se présenta de dos et répéta à voix basse :

– Bats-moi donc !

Voyant qu'Omar ne remuait pas, il s'en fut à son métier en déclarant :

– Je m'ennuie.

Les gens ne menaient pas la vie qu'il fallait. C'était comme de la suie qui s'était déposée dans leur cœur.

XIV

Une amitié susceptible, à l'affût, était née entre Hamedouch et Omar. Celui-ci essayait de comprendre le rouquin. Mais bientôt ses tentatives échouèrent ; elles furent mal accueillies ; soudain ombrageux, Hamedouch manifestait des signes d'irritation. C'est ainsi que le dimanche suivant, désœuvré, Omar faisant un tour à l'atelier et l'y trouvant, s'attira des reproches sur-le-champ.

– Tu t'occupes de moi avec l'espoir de me faire apprécier le bien, ou d'en découvrir des traces en moi. C'est beaucoup de bonté de cœur ! Mais tu perds ton temps, crois-moi !

Le ton de ces paroles était tel qu'Omar le regarda avec étonnement.

– Qui t'oblige à le croire ?

– Mais je ne le crois pas ! s'écria Hamedouch indigné. Je le vois, et ça me fait mal, c'est tout !

Il avait lancé ce : Tout ! d'une voix dure où Omar devina une animosité préméditée. Le garçon ne dit rien ; qu'aurait-il eu à dire ?

Hamedouch continua à passer son humeur sur lui. Omar le quitta au bout d'un instant, il le laissa seul dans la cave cuver sa bile. Et tandis qu'il mettait le pied dehors, il entendit ces mots :

– Tu n'es pas meilleur que les autres, va !

L'après-midi, Omar évita de repasser à l'atelier, préférant déambuler dans les rues. Bien qu'il fît déjà tiède, la ville était morose. Les premières feuilles, timides, froissées et pâles, pointaient tout juste des bourgeons.

Tout à coup, à un coin de rue, Omar se trouva nez à nez avec celui que, précisément, il ne voulait pas rencontrer en ce moment. Hamedouch venait au-devant de lui, tête baissée : il piétinait la poussière de la chaussée avec

ennui et dégoût. Reconnaissant Omar, il s'arrêta net, pencha la tête de côté, fit une moue du coin de la bouche et le considéra, l'œil droit à demi fermé.

– Où vas-tu comme ça ?

– Je ne sais pas. Et toi ? J'irai peut-être rejoindre Ocacha à la metabkha, mais...

– Il n'y a pas de mais. Je vais avec toi, j'ai quelque chose à lui dire, à Ocacha.

Omar ne ressentait pas d'hostilité pour Hamedouch, il n'était fâché que par ses caprices violents. Ce diable roux qui enrageait et insultait tout un chacun, on eût dit que son âme fléchissait sous un poids invisible.

L'enfant acquiesça et marcha sans desserrer les dents. Hamedouch adopta la même attitude, calqua son pas sur celui d'Omar.

Chemin faisant, il choisit exprès des tas de détritus ou des flaques d'eau croupie pour marcher dedans ; il importuna par des propos équivoques les femmes qui passaient à ses côtés. Parvenu devant la rôtisserie, Omar leva les yeux sur lui. Hamedouch poussa d'un geste impatient la porte verte à petits carreaux de la gargote et franchit le seuil. Dès le premier pas, il se cogna au patron qui traversait nonchalamment la salle sombre, et maugréa. Il lui glissa néanmoins une pièce dans la main et ordonna avec nervosité :

– Fais-nous du thé et envoie chercher des beignets...

Entré derrière lui, Omar aperçut Ocacha dans un coin, l'épaule au mur, assis à l'extrémité d'un des bancs. Il n'y avait personne d'autre dans la rôtisserie. Un verre de thé à moitié vide et un paquet de Bastos bleu étaient posés devant lui.

Il tira une longue bouffée de sa cigarette en les voyant arriver. Renversant la tête légèrement en arrière, il rejeta ensuite un double jet de fumée par les narines. De la main qui pinçait la cigarette, il leur adressa un geste d'amitié, à peine perceptible. Hamedouch se débarrassa tout de suite de sa veste et la jeta sur un banc. N'attendant pas qu'Ocacha l'invitât à s'asseoir, il s'attabla, leva le bras, assena des coups de poing sur sa poitrine.

– Tu vois, Ocacha, je suis venu ! C'est moi, en personne. Je suis un misérable ?... Peuh, je le sais bien ! Une ordure qu'on foule aux pieds, voilà

ce que je suis. Qu'est-ce que je fous en ce monde ? Où vais-je ? J'ai le cœur pourri !

Il pâlit encore davantage. Omar serrait les mâchoires. Hamedouch poussa des plaintes étouffées et se tut. Le visage d'Ocacha demeura indéchiffrable. Les coudes sur la table, celui-ci appuyait le menton sur ses mains de géant. Il regardait le rouquin dans les yeux et ses lèvres s'entrouvraient sur ses dents brillantes dans un vague sourire.

– Qu'as-tu ? s'enquit Hamedouch d'une voix altérée.

– Il faut que tu aies fait quelque chose de vilain, pour être fâché comme tu l'es.

Le rouquin ne dit rien.

– Hamedouch !

Celui-ci sursauta et prit une mine traquée.

– Tu as bon cœur, sache-le, murmura Ocacha.

– Bon cœur ! se récria Hamedouch d'un air égaré.

Se levant comme un insensé, il se mit à clamer à tue-tête :

– Ohé, créatures du Tout-Puissant, mon cœur est ouvert à tout ce qui est noble et grand !

Et après qu'il eut lancé ces mots, il renifla à plusieurs reprises ; là-dessus, il chuchota avec volubilité, d'une voix sèche :

– Mais attends, frère ! Attends de savoir ce que j'ai fait !

Omar fixait les yeux sur lui, attentif à sa mimique désordonnée. Le rouquin poursuivit :

– Ce matin, de bonne heure, j'ai été trouver Mahi Bouanane pour lui réclamer des sous. Ce cochon était avec son compère, l'inspecteur Nefnaf. Sitôt qu'il me voit, Nefnaf lève l'index à la hauteur de son nez, écarquille les yeux, et daigne ouvrir la bouche :

« – Vous êtes tous, là-bas, des ivrognes, des voleurs et le diable sait quoi encore ! Le mieux serait de jeter votre troupeau galeux en prison. Mon ami – et il me montre Mahi Bouanane du pouce –, mon ami que voilà, vous supporte, il a bien du mérite. Toi, en plus, tu es une brute...

« M’ayant fait ce compliment, il m’attrape par le revers de la veste, et secoue que je te secoue. Puis, il plisse le front. Alors, je sens que ça va mal tourner.

« – Dis-moi, il y a avec vous un vaurien qui s’appelle Ocacha... Ocacha ben Mrah, hein, c’est bien ça ?...

« Il réfléchit encore et, tout d’un coup, il me reluque entre quatre-z-yeux.

« – Que raconte-t-il ? Parle ! « Nous autres, nous ne pourrons jamais rien obtenir et notre misérable condition restera la même sans un chambardement qui mettra tout cul par-dessus tête. Il faut que ça change... » Voilà ce qu’il dit.

« – Comment ?

« Il me fusille du regard.

« – Que ça change... comment ?

« – Ah ! je n’en sais rien !... Il ne l’a pas dit. »

Fermant les yeux, Ocacha ne faisait pas un mouvement ; sa cigarette ne brasillait plus, collée à ses lèvres. Immobile, il la suça cependant, produisant un léger sifflement. Omar tressaillit. Puis Ocacha rejeta la fumée, et son grand visage barbu disparut derrière ce nuage.

XV

Hamedouch examinait avidement Ocacha qui se taisait. Alors, avec rage, il frappa la table de son poing serré à se faire mal. Tout sauta : verre et cigarettes. Omar l'observait avec stupéfaction. Soudain, il lui vint une irrésistible envie de rire, de le battre aussi, de lui crier : « Assez ! », et en même temps, il avait peur d'ouvrir la bouche. Il jeta un regard sur le gargotier qui somnolait sur une chaise, la tête inclinée sur une épaule, derrière son comptoir, et tout lui parut encore plus absurde.

Néanmoins, Hamedouch continua d'une voix enrouée, blanche :

– Nefnaf s'est informé encore :

« – Et les autres ?

« – Les autres ? (Hamedouch lorgna furtivement autour de lui, et parla plus bas.) Les autres ? Rien... » que je lui fais.

« – Et l'ancien forçat ? Il y a là un ancien forçat, si je ne me trompe.

« – Lui aussi.

« – Lui aussi, quoi ?

« – Il fait marcher sa langue.

« – C'est tout ?

« – Oui, c'est tout.

« Il pointe le doigt vers moi et me l'enfonce dans la poitrine.

« – Gare à toi, rouquin !

« Et j'ai baissé la tête. »

Tout en prononçant ces derniers mots, il s'était arc-bouté des deux mains à la table poisseuse, et soulevé à demi. Il se pencha en avant comme s'il prenait son élan pour bondir ; alors, d'une voix haletante, il souffla dans le visage d'Ocacha :

– Tu as compris maintenant ?

Un éclair brilla dans les yeux d'Ocacha, puis s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé. Secouant la tête, l'air obstiné, les sourcils froncés :

– Ça n'a pas beaucoup d'importance, dit-il.

Mû par un ressort, Hamedouch sauta sur ses pieds et voulut protester. Mais avant qu'il pût articuler un mot, Ocacha posa les deux mains sur la table à son tour et affirma d'un ton assuré :

– Tu as bon cœur, Hamedouch ; tu te ronges les sangs...

– Pourquoi me dis-tu ça ? Pourquoi ?

Le rouquin secoua la tête de désespoir. Omar crut qu'il allait éclater en sanglots.

– Pour que tu le saches, répondit Ocacha lentement.

Hamedouch fut soudain apaisé. Il prononça tout bas, pensivement :

– Et si j'allais suivre ailleurs mon destin ? Je devrais m'en aller, oh ! ma mauvaise étoile.

Son regard voilé par une espèce de fumée rousse se mouilla. Il semblait avoir oublié la présence d'Ocacha et d'Omar et parlait pour lui-même.

Mais bientôt, il se réveilla. Il gémit alors :

– Non, c'est impossible.

XVI

L'arrivée d'un homme en bleu de Chine et savates, tenant à la main un chapelet de beignets noués par une palme, tira le patron de sa torpeur. Celui-ci se leva, empoigna une théière qui infusait, et se dirigea vers le nouveau venu. Il lui prit des mains les beignets qu'il enfila au bout de l'index. Pendant que l'intrus repartait sans un mot, le gargotier alla déposer sur la table, devant les trois amis, théière et beignets.

– Quelle âme ! s'écria Hamedouch.

D'enthousiasme, il souleva la théière, fit couler un jet impétueux dans le verre d'Omar, puis d'Ocacha. Après quoi, il remplit le sien. Sans perdre une seconde, il avala d'une seule bouchée un beignet tout chaud, sur lequel il jeta le verre de thé brûlant qu'il s'était servi.

– Frères, je suis content ! grogna-t-il, la bouche gonflée.

Et il cligna de l'œil. De fait, il jubilait.

– Ah ! que je suis content ! Je ne sais pas ce que je ressens là-dedans.

Il se frappa la poitrine, à la place du cœur, de son poing fermé, puis s'essuya les lèvres et reprit d'un ton plus calme :

– Tâchez de me comprendre.

Ocacha approuva de la tête ; il mangeait lui aussi un beignet.

– Ah ! tu vois ! hurla Hamedouch triomphalement. C'est donc vrai, ce que je dis. Si vous saviez, il y a de tout en moi... et je ne sais pas où mettre le pied. Résultat : bon à rien. J'ai beau me démener dans tous les sens : rien de rien ! Ni morale, ni incitation au bien. Rien n'y fait. Je suis capable de tout, je suis prêt à vendre le monde pour un oignon, comme on dit, et même ma religion ! Quelle misère ! Je suis semblable à une girouette, je tourne et me retourne dans toutes les directions.

Hamedouch parlait sans forfanterie. Omar ne savait que penser, tout cela l'ébranlait. Il était soucieux et irrésolu.

Les paupières mi-closes, Ocacha aspirait longuement sa cigarette. Il mettait du temps à rejeter la fumée, qui se déroulait en volutes interminables. On était enveloppé par ce brouillard âcre. Par instants, un tremblement passager faisait battre ses paupières. Son front se barrait de plis durs.

Il se redressa d'une manière abrupte, et interrompit rudement le rouquin :

– Assez parlé de ces choses ! Tout ça, tu l'as déjà rabâché !

Hamedouch remonta les épaules vers ses oreilles comme s'il avait reçu un baquet d'eau froide sur la tête.

– Nous marchons pieds nus, gronda encore Ocacha, l'air mécontent, nos haillons cachent à peine notre misère. Et dans notre ventre comme dans notre tête, il n'y a que des miettes et de la crasse !...

Se grattant la nuque, Hamedouch le considéra curieusement. Il bougonna :

– Je ne dirai pas le contraire.

Il tendit la main vers le paquet de Bastos et, bien qu'il n'eût pas l'habitude de fumer, en retira une cigarette, l'alluma au minuscule mégot qu'Ocacha serrait entre le pouce et l'index. Il tira une bouffée et vomit aussitôt toute la fumée, avala immédiatement après une autre bouffée. Il dit alors d'un air intéressé, admiratif :

– C'est fou, ce que tu peux fumer !

– Je fume tant qu'il y a à fumer, répondit Ocacha. Lorsqu'il n'y en a plus, je m'arrête...

Cette réponse provoqua un formidable éclat de rire chez le rouquin qui trépigna, agita la tête, se courba en deux.

– Voilà ce qui s'appelle parler !

Brusquement, ils ne trouvèrent plus rien à se dire. Hamedouch s'énervait sur son banc, visiblement tracassé par une pensée. Parfois il approchait sa tête, dévisageait Ocacha sous le nez, concentrait sur lui toute son attention,

puis détournait les yeux. Il faisait presque nuit dans la gargote où les objets commençaient à s'estomper.

– Je dois aller « là-bas », dit Hamedouch, en se levant d'un bond.

Omar comprit. *Là-bas*, c'était chez Zaza, où le rouquin avait son cœur.

– Il faut que je veille sur elle ! expliqua-t-il sans que personne ne lui eût rien demandé. Elle ne possède que moi au monde. Pour moi, elle sera toujours l'unique, la première...

Là-dessus, il s'échappa de la rôtisserie. Omar resta seul avec Ocacha.

XVII

Ils sortirent eux aussi, peu après, de la metabkha. Ils se promenaient sans but à travers la ville, silencieux, humant les dernières traces du jour qui tombait, quand Ocacha dit :

– Omar, et si c'est de notre faute que nos frères sont malheureux ?

Il rit de ce rire doux, un peu contrit, qui lui était habituel, mais qui lui ressemblait si peu.

– Sans doute n'est-ce pas de notre faute si les gens vivent mal. Pourtant, j'ai toujours l'impression que nous y sommes pour quelque chose. On ne m'enlèvera pas ça de la tête.

Il se tut encore et fit plusieurs pas avant d'ajouter :

– Si nous n'entreprenons rien pour montrer aux autres comment il faut s'y prendre pour mieux vivre, nous sommes un peu fautifs, je crois.

Il avait dit ces mots avec une intonation presque humble.

– C'est à toi que je parle, petit père !

Omar sourit à son tour. Il faisait nuit déjà. Une brume noire et douce flottait à travers l'air, s'interposant entre les maisons, les passants, les choses, qui semblaient s'éloigner à mesure qu'on avançait à leur rencontre. Ocacha se tournait vers Omar et souriait également.

– C'est comme si ce pays n'avait rien à attendre de ses hommes.

Le tisserand fouilla dans une de ses poches, puis dans une autre, et à la fin, avec une amertume qui contredisait le ton gai de ses paroles, il demanda :

– Tu n'as pas une cigarette à me passer, quelque chose à fumer, n'importe quoi, même si c'est du poison !

Omar s'essayait à fumer depuis quelque temps, mais en cachette. Il n'achetait que deux ou trois cigarettes à la fois aux petits revendeurs. Il lui en restait une qu'il extirpa délicatement de la pochette de sa veste. Ocacha la lui prit des mains, fit craquer une allumette et se mit à fumer. La nuit brouilla son visage.

– Comment ce pays n'a-t-il pas grand-chose à attendre de ses hommes ? s'exclama Omar.

Ocacha fit un geste en l'air.

– C'est comme s'il n'avait pas grand-chose à en attendre...

Et ce fut un homme infiniment bon et fraternel qui poursuivit :

– Quelque chose d'important !

– Tu dois avoir des raisons pour croire ça. Tu dois avoir des raisons pour parler...

Le tisserand l'interrompit :

– Des raisons ? Tu crois que ça existe encore ?

– Et pourquoi ça n'existerait-il plus ? répliqua Omar.

Les yeux d'Ocacha brillèrent dans l'obscurité, et de sa figure noire, la voix jaillit, un peu rauque, un peu railleuse.

– J'ai parcouru le pays, j'ai causé avec beaucoup de gens.

– Alors, à quoi pensent-ils ?

– C'est ce que je leur ai demandé. Que faites-vous ? À quoi passez-vous votre temps ? Et tout ce qu'ils m'ont accordé ne peut même pas s'appeler une explication, un début d'explication.

Au bout d'un moment, il reprit :

– C'est aujourd'hui qu'il faudrait retourner sur les routes et chercher à savoir ce qu'ils pensent.

Il faisait danser devant ses yeux le point rouge de sa cigarette.

– Ça fait plaisir de fumer une vraie cigarette, soupira-t-il encore. Tu l'aspires et une sacrée paix descend en toi. Tu peux la brandir, et c'est aussi une arme, un feu qui traverse l'espace. Ah ! si tout le monde avait une vraie arme !

– Pourquoi, demanda Omar, la gorge un peu contractée, une arme ?

– Oh ! répondit le tisserand, ça fait toujours plaisir d'avoir une vraie arme.

Il tira furieusement sur sa cigarette, s'arrêta et expliqua à mi-voix :

– Parfois, il me semble qu'il suffirait que tout le monde ait une arme.

À présent, ils marchaient sans piper mot dans l'obscurité. La ville se détendait, se préparant au grand repos de la nuit. Des pas, partout des pas, partout ce bruit répété, repris d'une rue à l'autre, dans la sereine tiédeur de l'air. La rue qu'ils suivaient s'ouvrit devant un café qui, éclairé par un flot de lumière, paraissait de loin plein de soleil.

– Bonsoir, frère, dit Ocacha.

– Bonsoir.

XVIII

Les mains enfoncées dans ses poches, Omar grelottait dans l'aube revêche. Le vent soulevait sous ses pas une poussière grise, entraînait de vieux lambeaux de journaux souillés, des brindilles de bois, des feuilles. Arrivé en vue de l'atelier, Omar fut intrigué. Mahi Bouanane, le ventre proéminent, était en faction devant la porte. Le garçon ne put réprimer un mouvement de contrariété, et il le maudit. Il allait devoir passer sous le nez du patron. Comment l'éviter ? Mahi Bouanane avait l'air de l'attendre, indifférent aux rafales glacées qui frappaient sa gellaba en poil de chameau.

Lorsque Omar arriva devant lui, il entendit son souffle qui avait peine à sortir de sa poitrine. Le patron respirait lourdement.

D'une voix mal huilée, il bougonna :

– Te voilà. C'est maintenant que tu arrives ?... Il ne faut pas s'en faire.

Il racla sa gorge encrassée ; son haleine puait l'eau-de-vie.

– Et encore s'il n'y avait pas de travail... eeehm... passe !

Son regard vacillant s'accrochait à Omar.

– Tu serais content, toi, qu'il n'y ait pas de travail !

Et il proféra entre ses dents :

– Flemmard !

Il n'esquissait pas un mouvement pour se défendre contre le vent. Au milieu de son front, s'étalait la marque d'un coup, que le froid noircissait.

– Avoue-le ! Tu serais content, pas vrai ?

Il tapota alors complaisamment son bedon qui se mit à tressauter sous la gellaba, le regard posé sur Omar.

– Je suis un plus grand coquin que toi. Prends garde !

La voix de Mahi Bouanane se haussait, sifflait. L'enfant recevait sur la figure son haleine qui empestait. Les rafales fondaient sur l'homme sans résultat, leurs froides morsures le laissaient impassible.

Il continua à secouer indécemment sa grosse panse des deux mains.

Le garçon se sentait de moins en moins tranquille. Il avait honte devant cet homme saoul. Il rentra le cou dans les épaules.

– Patron, je vais travailler.

Il s'apprêtait déjà à s'enfoncer dans la bouche sombre du sous-sol.

– Halte ! s'entendit-il crier tout à coup. Voici que tu te presses à présent ! Non, mon bey ; reviens. Tu vas discuter avec moi. Ne sommes-nous pas de bons amis, de grands amis !

Omar revint sur ses pas, et Mahi Bouanane fit une grimace.

De la cave, montaient les voix irascibles des tisserands. Au-dessus de toutes les autres, planait celle, querelleuse, passionnée, exigeante, de Hamedouch.

– Tu vas prendre froid, patron, dit Omar.

À cette seconde, Mahi Bouanane oscilla et manqua de s'affaler par terre. Mais, rattrapant son équilibre, il se campa fièrement devant l'enfant, et dégagea son cou avec effort. Il soupira :

– C'est tout ce que tu trouves à me dire ?

– Ben voyons, si tu prends froid... tu seras malade.

– Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu me chantes là ?

– Je te dis que...

Le patron allongea une grosse lippe, laissa sa tête dodeliner sur sa poitrine.

– Pourquoi me dis-tu ça ?

De sous ses sourcils, il regarda Omar avec une attention exagérée d'homme ivre.

– ... à moi, qui suis ton patron ?

L'enfant eut peur.

– Hein ? Quoi ? Moi, qui suis ton patron ! Pourquoi ? Tu as pitié de moi ? Mais qui me dit que tu n'as pas une arrière-pensée ? Tu me souhaites peut-être la mort... Hé !

Il hochait la tête.

– Mettons que tu aies pitié. Misère ! Avoir pitié d'un homme comme moi !...

Il lâcha un gros juron. Puis il regarda autour de lui d'un air rembruni.

– Ah !

Plusieurs secondes s'écoulèrent pendant lesquelles Omar se demanda ce qui allait se passer.

– Qu'y a-t-il de commun entre nous pour que tu me plaignes, hein ? grogna soudain Mahi Bouanane.

Sa main agrippa le gamin à la gorge.

– Va-t'en ! Sache que sur cette terre, il n'y a que des canailles... Ce n'est pas un avorton de ton espèce qui me soutiendra le contraire. Tu as pitié, toi ? Tu n'es qu'une canaille !

Il répéta dans un beuglement :

– Une canaille !

Il se mit à bruiner. Le vent s'était fait plus faible, il ululait en sourdine. Mahi Bouanane ne bougeait pas plus que s'il eût été de pierre. Une lueur verte s'était allumée dans ses yeux graisseux. Il eut soudain un haut-le-corps.

– Va ! Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fais ici ?

Omar se jeta dans l'entrée obscure, descendit sans distinguer la douzaine de marches qui conduisaient à la cave. Il alla en trébuchant à son dévidoir.

Le patron avait disparu. Il n'était venu de si bon matin, poussé par une impulsion d'ivrogne, qu'en sortant d'une nuit de bamboche.

XIX

– La nuit dernière, il y a eu saoulerie générale... La nuit d'avant aussi ; ça s'est terminé par des coups ! Ça a continué cette nuit. Trois nuits... Sacré bonhomme ! Il n'était pas encore entièrement dessaoulé, tout à l'heure.

Mostefa Rezak considéra les tisserands un à un, ouvrit la bouche, bâilla, puis il soupira, envieux :

– Quel homme, hein, que notre patron !

– Oui, dit Choul. Trouvez-en un qui lui ressemble dans toute la ville ! N'a-t-il pas raison ? Son argent lui appartient, il en fait ce qu'il veut. Il ne le laisse pas aigrir dans un coffre-fort.

Il était vêtu d'un simple gilet enfilé par-dessus la chemise, son pantalon flottait sans ceinture. Cette idée d'argent gaspillé à faire la noce l'excitait.

– Sitôt gagné, sitôt dépensé ! Pfuit ! Ça lui coule entre les doigts. Un vrai paillard. Même si nous travaillions jour et nuit pour lui procurer plus de galette qu'aucun de nous n'en a vu dans toute son existence, il saurait la faire fondre. Ça, c'est un homme !

– Il sait dépenser pour le péché, mais après, gare à nous ! le releva vertement Ghouti Lamine. Il nous fait espérer la paye d'une semaine à l'autre, et c'est seulement les jours de fête qu'il nous verse un acompte. Mais il ordonne qu'on lui tisse quarante *hanbels*[4] par jour ! Ce qui fait trois cent vingt livres métriques de laine à travailler !

– Il vous fait baver, vous, les honnêtes gens, les pieux. Essayez de faire comme lui ! Quand il est là, pourquoi ne trouvez-vous rien à lui dire ?

Et il lança à son contradicteur des regards où luisait une flamme furieuse.

– Il sait s'amuser, et vous, qui dira pourquoi vous vivez ?

Ghouti Lamine ne répondit ni par oui, ni par non. Ses sourcils se rejoignirent à la racine du nez, y imprimant un double pli ; il se pencha sur

son métier et porta toute son attention au fil de trame qu'il glissait dans la navette.

Un sourire de triomphe méchant se peignit sur le visage élimé de Choul.

– On dirait que tu es fier, dit Ocacha. On dirait que tu es fier comme s'il s'agissait de toi.

– Comment ? Il n'y a pas de quoi l'être ? Moi, j'affirme qu'il y a parfaitement de quoi ! C'était un type sans le sou, pas ? Un tâcheron comme toi et moi, quelqu'un qui ne valait pas un crachat. Qu'est-il devenu ? De grands négociants de la ville sont ses amis, des notables français le respectent, un inspecteur de police est son copain ! Essaye de jouer au malin avec lui : il te fera coffrer en moins de deux. Et il ne sait ni lire ni écrire, un type comme toi et moi !

Choul s'échauffait, il criait de plus en plus fort.

– Il a volé, il a peut-être tué... Il arrive souvent qu'on dise par jalousie : un tel a tué, volé, empoisonné, et il a simplement réussi ! On n'aime pas que nous ayons de la chance, nous... Nos frères de misère eux-mêmes ne supportent pas de voir un des leurs sortir de sa débine.

Il cessa brusquement de parler, jeta des coups d'œil rancuniers, qui tombèrent sur les jeunes dévideurs, et il explosa rageusement :

– Vous devriez avoir fini depuis une heure, maudite engeance !

– De l'argent à esclaves, ça se dépense comme ça se gagne, dit Ocacha.

Osman Lahmer s'esclaffa. Puis, dans le silence général, il proclama :

– La mort, ah ! la mort ! Tout lui est promis !

Le cœur d'Omar se contracta.

– *Il ne me reste dans la vie...* entonna une voix accablée, presque féminine, dans le fond de la cave.

Et elle poursuivit :

À connaître nul bonheur.

Les ouvriers s'adonnaient à la besogne avec une ardeur mécanique.

Ma vie est passée en pure perte...

Oh ! laissez, laissez-moi mourir !

– Mon Dieu ! soupira un tisserand.

Note

4. Hanbel : pièce tissée qui peut servir de tenture ou de couverture.

XX

Ils avançaient dans l'odeur aigre du printemps. Ocacha parlait, parfois sa marche se ralentissait. C'était alors qu'il paraissait remarquer ce qui l'entourait. Il s'arrêtait tout de bon et, pendant quelques secondes, le nez levé, il reniflait, aspirait l'air nouveau dans une étrange exaltation, douce et brûlante.

– Le peuple, c'est le royaume de Dieu... c'est la saine respiration du monde. Personne n'a enseigné le peuple, et pourtant il porte la vérité en lui ; cette vérité, il la sème à pleines mains, avec prodigalité...

Ocacha lança de côté un clin d'œil à Omar, comme pour lui faire part d'un secret.

– Il y a longtemps, petit, je suis parti sur les routes... Et j'ai vu le peuple, je l'ai connu. Depuis, je n'arrive plus à me refaire à l'existence immobile. J'ai cru au commencement que ça serait possible, et je me suis contraint, j'ai essayé plusieurs manières de vivre. Mais rien n'y a fait, petit, rien !...

Au fur et à mesure qu'il parlait, sa voix s'enrouait.

– Aujourd'hui, je suis obligé de reconnaître que ça n'est plus possible. Je ne sais pas ce qui m'arrive, je ne sais pas si je dois encore rester ici. Je ne sais pas !...

La nuit approchait. Au ciel, de petits nuages encore dorés moutonnaient. Et le grand remuement du crépuscule s'empara des hommes.

– En ville, tout est froid, mauvais, le marchand est roi. Malheur à qui voudra s'y dresser contre la gent mercantile ! C'est le monde sans espoir.

Omar le regardait à la dérobée, le cœur serré. Ocacha se pencha et lui chuchota dans le creux de l'oreille :

– Vive la liberté, monsieur ! Et il faut aller la chercher sur les routes ! Là, on est bienveillant pour ses semblables.

Le garçon scruta âprement son visage.

– C’est à toi que je parle, enfant, yeh !

Ils se promenèrent jusqu’à ce qu’il fît tout à fait noir. Alors, ils se séparèrent. Ocacha se rendit à son café habituel et Omar rentra chez lui.

XXI

– Laisse le peuple ! Qu'as-tu à parler toujours du peuple ? Il faut justement le laisser souffrir.

Hamedouch accompagna ces paroles d'une moue de gosse vindicatif.

– Qu'il tire la langue ! Il souffre ? Mais qu'est-ce que tu peux pour lui ?

Ocacha ne disait rien. Le rouquin reprit alors :

– Laisse le peuple, et que chacun vive comme il veut ! Selon sa loi. L'homme qui nous tirera de là n'est pas encore né.

Sur ce, il ferma les paupières à demi et se balança à la manière de ceux qui récitent le Coran. Jamais Omar ne se sentit plus proche de cet individu déconcertant qu'à cet instant. Ses paroles amères, l'accent de souffrance qu'elles contenaient...

– Tout le monde parle comme toi, dit Ocacha.

– Comme moi ? Qui parle comme moi ? s'informa Hamedouch.

– Je ne connais fichtre pas votre nombre !

Le rouquin insista :

– Mais qui, mais qui ?

– Des imbéciles.

Les yeux hors de la tête, Hamedouch glapit tel un chacal et d'un bond fut sur ses pieds. Sa crinière rousse en bataille brillait ainsi qu'une torche. Il ne fallut pas moins de quatre bras puissants, ceux de Hamza et de Hocine Tarf, pour faire rasseoir l'énergumène.

Hamza voulut réconcilier tout le monde :

– Aucun d'entre nous pris à part n'est mauvais. (Sa grosse voix râpeuse chantonnait.) Et quand il l'est, c'est en aveugle, parce qu'il n'a aucun

pouvoir sur son destin. Qui ne peut rien sur les forces qui le bousculent, ne peut rien sur lui-même. Mais le jour où il brisera tout, ça changera.

Les tisserands écoutaient sans approuver, ni désapprouver. Hamza avait parlé de sa voix compatissante, de ce ton de commisération qui n'appartenait qu'à lui.

– Il y a par contre de par le monde quelques fameux gredins, continua-t-il. Ah ! Ah !... Ils ne perdent rien pour attendre, ceux-là.

Le visage d'Ocacha se contracta ; ses mâchoires se serrèrent. Voyant l'expression de son compère, Hamza sourit entre les touffes grises de sa barbe avec une particulière bonhomie.

Les autres ouvriers mangeaient et suivaient la conversation avec un visage impénétrable. Ils semblaient réprouver au fond d'eux-mêmes toute cette agitation. Pleins de rêves imprécis, leurs yeux considéraient les bavards et ne reflétaient pas le moindre intérêt pour leurs divagations comme ils ne paraissaient pas davantage voir les murs qui les entouraient, ni les métiers fatigués, ni l'ombre lourde et nauséabonde qui s'appesantissait sur leurs épaules.

– Nous ne faisons ni bien ni mal ; nous moisissons entre les deux, claironna le rouquin, le regard habité encore par une lueur de folie.

Hocine Tarf, surnommé le Hérisson, interrogea Ocacha :

– Dis donc, si quelqu'un voulait aller jusqu'en France à pied, le pourrait-il ?

– Non, répondit l'interpellé. Pour autant que je sache, il faut traverser la mer. Et la mer, tu ne pourrais pas la traverser à pied.

Hocine Tarf n'ajouta plus rien, s'abîma dans les réflexions que la réponse d'Ocacha venait de susciter en lui. Il tâchait de deviner si son camarade avait dit vrai ou s'était moqué de lui. Cet homme noueux avait l'aspect d'un arbre consumé ; chez lui, le poil, la peau et le regard étaient noirs, et ses cheveux plantés bas sur un front têtu se dressaient comme des épines menaçantes.

Tout irrité encore par sa querelle avec Ocacha, Hamedouch raclait rageusement le sol avec un bout de bois. Il marmonna :

– Personne ne sait rien, et toi, tu rends des oracles !

– Tu n’as qu’à demander au gosse, fit Ocacha en désignant Omar de la tête. Il a été à l’école, lui.

– Oui, il faut traverser la mer, dit Omar.

– Ce que je m’ennuie avec vous ! se révolta Hamedouch.

TROISIÈME PARTIE

I

– Vous êtes devenus trop forts pour croire en Dieu, mais est-ce qu'on peut avoir foi en vous après avoir entendu vos élucubrations, après avoir observé votre conduite ? On ne doit même pas vous en vouloir. Car je pense que vous ne parlez jamais sérieusement.

Ghouti Lamine soupira sur ces mots.

Il serra fortement les lèvres, réfléchit. Puis, il ferma les paupières.

– Je ne sais quelle idée folle s'empare des gens. On s'écoute trop, on cherche, on cherche toujours plus dans la nuit où on erre. Et c'est sûrement ainsi que le péché prend corps.

Une intonation de souffrance s'était glissée dans sa voix et, bien qu'il ne l'eût pas fait de gaieté de cœur, on le sentait néanmoins prêt à pardonner aux hommes.

Il reprit tout bas :

– Que veulent-ils ?...

Hamza le regarda à la dérobée, les sourcils en avant.

– Qu'on leur donne à manger à leur faim, qu'on les traite un peu mieux que des bêtes.

Ghouti Lamine se leva.

Sans un mot, il s'éloigna du groupe, alla s'asseoir tout seul dans un coin.

Cependant, de sa place, il demanda :

– Pourquoi est-ce que vous vous plaignez toujours si vous-mêmes ne faites rien pour que votre vie soit différente, ne respectez pas l'homme en vous ? On peut se plaindre aussi de vous.

– Juste ! fit Hamza.

– Alors, pourquoi ne fais-tu rien ?

– S’il ne s’agit que de moi, frère, je suis prêt à entreprendre tout ce qu’on veut.

Hamza ouvrit tout grands les bras.

– Mais que puis-je seul ?

– On tente.

Hamza secoua la tête pour dire non.

– Aucun de nous n’est capable tout seul de changer ce qui est... commença-t-il à expliquer, d’un ton particulièrement réfléchi.

– Dis plutôt : personne ne peut s’opposer à sa destinée ! s’écria d’un air sombre Abbas Sebagh, qui était à son métier déjà.

Hamza essaya de discuter, mais ce fut en vain. On voyait bien que les autres tisserands pensaient à peine différemment. La perspective d’une vie moins triste et veule semblait les vexer comme une insulte.

Lorsqu’il se fut installé à son métier, un moment après, à petits mots rapides, Ghouti Lamine dit en agitant les mains :

– Ton dû, tu le recevras. Comprends-moi bien : tu travailleras comme un bœuf, tu seras intelligent et adroit comme pas un, et ton dû t’échoira. Sois un tricheur, un voleur, un homme plein de ruse, et tu n’auras que ton dû.

Il se balança sur une jambe, puis sur l’autre, et se tut ; ses mains velues saisirent, la gauche le brin de laine, la droite la navette. Il ne s’apercevait pas qu’il se contredisait lui-même. Mais c’était chose courante dans la cave, et personne n’en tenait compte !

– Quelle conduite observer alors dans la vie ? Il est dit : « Présente-toi à Dieu dans ta nudité, il te vêtira. » Nous ne portons que des habits d’emprunt, tous autant que nous sommes, et il en est ainsi de l’injuste comme du juste. Nous sommes tous nus de la plus terrible manière, nous sommes tous exposés affreusement. Les vêtements dont nous nous croyons affublés n’existent que dans notre imagination.

Les autres ouvriers baissaient le nez, visiblement impressionnés par ses propos. Il parlait doucement, d’une voix vive. Seul Hamedouch le considérait avec effronterie. Ayant remarqué cela, le vieux tisserand s’arrêta : le rouquin fit de la bouche un bruit incongru.

– Individu sans honte ! déclara Lamine.

Et il le maudit :

– Quand il faudra te coucher dans la tombe, impie...

– Nous mourrons tous, répliqua Hamedouch, avec un clin d'œil. Il n'y a vraiment pas de quoi faire tant d'histoires. Mais j'ai idée que toi, tu en as l'esprit assez troublé. N'aurais-tu pas la conscience tranquille, par hasard ?...

Lamine eut un regard égaré.

– Dieu me fera justice, démon, pour ces offenses !

Et, avec un accent étrange, comme s'il ordonnait et, en même temps, suppliait qu'on le crût, il continua :

– Les hommes ne veulent pas d'une existence probe qui coule limpidement sous les regards satisfaits du Tout-Puissant. Pourtant je l'affirme, éveiller en eux le désir de vivre autrement, c'est embrouiller leur âme !

– Perroquet ! hurla Hamedouch.

Le visage de Lamine prit un ton terreux ; ses yeux sévères, à l'éclat terni, s'assombrirent. Il ne répondit pas à l'insulte. Il fut sur le point de poursuivre, lorsque le rouquin, qui le surveillait, lui cria :

– Il est tout à fait fou... Au fou !

Ghouti Lamine proféra alors d'une voix blanche :

– Dieu punira...

Osman-la-Mort qui arpentait l'allée centrale d'un pas noble, exécuta une pirouette, rebroussa chemin et continua à se pavaner. Puis il remonta lentement l'escalier. Parvenu à la trappe, il regarda au fond de l'atelier.

– Je suis le roi, proclama-t-il d'une voix ample.

Tout le monde se tourna vers lui. Le bras tendu, montrant du doigt le nouvel apprenti, Osman ordonna :

– Qu'on lui inflige cent coups de verge sur la plante des pieds sans relève... Il a ri.

Le gamin lui lança des regards furieux. Skali haussa, au-dessus de son rouet, sa figure blanche et indécise, et écouta.

– Maintenant, prépare-toi : tu vas recevoir ton dû, avertit Osman solennellement.

Omar s'efforçait de regarder ailleurs pour ne pas pouffer. Ce fut à ce moment que l'atelier éclata en hurlements, en imprécations, en rires, déversés pêle-mêle. Lâchant tout de bon leur travail, les uns se tenaient les côtes, les autres gémissaient.

Osman déclara, l'air sévère :

– Quoi ? Quelle idée ! Pour moi, ne suis-je pas mon propre roi ?...

Une tempête d'hilarité, plus puissante que la première, accueillit ses paroles.

S'essuyant les yeux, Djelloul Hadad fut le premier à pouvoir articuler :

– Tu as bien parlé... De nous tous, tu es le plus sage.

– Silence ! réclama Osman. La Mort arrive...

– Oiseau de malheur ! lui lança quelqu'un.

– Tu ne vivras pas longtemps, répliqua Osman.

À cet instant, le patron fit irruption dans la cave. Le silence s'établit aussitôt.

– Qu'y a-t-il ? questionna Mahi Bouanane. On s'est battu ? On croirait que j'ai des bêtes sauvages dans mon atelier.

Sans rien dire, Osman redescendit les marches, très digne. Le patron jeta un coup d'œil sarcastique à son ouvrier.

– Ah !

Se voyant l'objet de l'attention du patron, Osman-la-Mort s'enquit avec gravité :

– Qu'allons-nous faire ?

– Nous devrions envoyer chercher des agents de police, fut la réponse de Mahi Bouanane.

– Mon Dieu ! Je crois qu'il le faudrait, grinça Skali du fond de son coin sombre.

Osman prit un air marri et réintégra son métier.

Peu à peu, l'excitation des tisserands tomba. Et pendant que l'atelier se remettait à l'ouvrage, l'atmosphère redevint triste et résignée. On ne s'habitue pas si facilement à rire.

II

Omar s'en fut rejoindre Ocacha à la metabkha comme il en avait pris l'habitude chaque dimanche. Il devait être près de dix heures du matin. Une volée de nuages s'étendait sur la ville. Les frondaisons, d'où émergeaient les plus hautes maisons, s'estompaient dans une brise grise, transparente, où s'affinaient les minarets et les cyprès. Par moments, le soleil de juin apparaissait : alors, une vapeur lumineuse auréolait chaque chose. C'était un jour qui avait de la finesse et de la bonté.

Les gens, les voitures, les bêtes, allaient, pris dans de multiples courants. Des gellabas rugueuses côtoyaient des blouses d'épiciers. Des marchands à la barbe soignée cheminaient à petits pas en balançant les bras. Les cafés débordaient dans la rue.

La ville basse. La foule roulait, ici, sombre comme de la poix. À la rôtisserie, Omar trouva Ocacha seul, assis dans son coin préféré.

– Voilà que tu penses à Dieu sait quoi encore, dit Omar, arrivant par surprise.

Ocacha se passa lentement les mains sur le visage.

– Tu es rudement drôle aujourd'hui, reprit Omar. Il te serait arrivé quelque chose ?

Ocacha le regarda. Un tel ennui se reflétait dans ses yeux qu'Omar fut embarrassé. Il avoua :

– Ça m'a pris aujourd'hui d'un seul coup.

Il appuya la tête sur sa main.

– Il est temps que je parte. Je n'en peux plus !

Omar pensa alors que le jour où Ocacha partirait, bien des choses redeviendraient faciles. Il découvrait que le tisserand n'était pas fait pour le défi et la mêlée. Il souffrit de voir cette force humiliée et vaincue.

– Est-ce que nous sommes devenus à ce point étrangers les uns aux autres ?

Omar ne comprenait pas.

– Qu'en penses-tu, hein ? répéta Ocacha.

– Ce que tu dis est vrai.

– Serait-ce que, des fois, je dis des choses pas vraies ?

Les yeux d'Ocacha s'assombrirent. Omar était étonné.

– Il ne s'agit pas d'inventions, ajouta Ocacha, d'un ton attristé.

Il ajouta et, à cet instant, un bon sourire éclaira son visage :

– Non, les hommes ne seraient pas au point où ils en sont, si on ne leur avait pas fait un grand tort...

Il se pencha vers Omar et chuchota :

– Notre peuple a été grandement offensé... Il en sortira quelque chose de terrible.

Le silence plana dans la rôtisserie. Un long moment s'écoula. Ocacha revint à son idée comme le malade revient à la plaie qui le ronge.

– Je ne peux plus rester.

Il soupira, se tourna à demi vers Omar. Entre haut et bas, il affirma encore :

– Je n'en peux plus.

Et reprenant le fil de sa pensée au point où il l'avait laissé :

– Notre peuple est devenu singulièrement sensible, dit-il. Sensible à ses malheurs, aux offenses à lui faites dans les jours présents et passés, sensible à un degré difficile à saisir...

Le garçon éprouva de nouveau le poids des murs, de la lumière tamisée, de la patience des choses.

– Sensible aussi à la bonté, aux paroles amicales. Tout ça existait sans doute dans le passé... Mais aujourd'hui, son cœur bat comme jamais il n'a battu. Qu'est-ce qu'il en sortira ? Du bien, j'espère...

III

– Tu parles fréquemment de nous, dit le rouquin à Ocacha sur un ton qu'il jugeait sûrement embarrassant. Sais-tu au moins ce que nous valons ? Sais-tu de quoi nous sommes capables, et quels méfaits nous pourrions commettre ?...

Il souligna ces derniers mots d'un regard cauteleux ; les tisserands écoutaient.

– Nous sommes comme tout le monde, nous en valons bien d'autres, répondit Ocacha.

Puis, après réflexion, il ajouta :

– Ni pires, ni meilleurs... Seulement un peu plus malheureux.

– Tu mens ! Chacun de nous cache un monstre en lui ! Nous avons l'air d'être comme tout le monde. Mais nous ne le sommes pas. Et nous refusons, tous, d'en convenir. Nous parlons, vivons, travaillons en baissant la tête, mais nous n'attendons que l'occasion de montrer le mal que nous pouvons faire.

Une âpreté qui n'augurait rien de bon faisait trembler la voix de Hamedouch.

– Nous sommes capables de... Dieu sait quoi !

– Il n'y aurait, selon toi, que des gens dangereux, chez nous, des gens bons à enchaîner.

– Pour ça, c'est sûr !

Ocacha eut un rire bref.

– Ça changera, dit-il.

– Il n'y a que toi et quelques lunatiques de ton espèce pour le croire ! Depuis le temps qu'on vous l'entend répéter, non ! plus personne ne se

laisse prendre.

Hamedouch ne pouvait tenir en place, ni maîtriser sa nervosité.

– Et comment ça changera, s'il te plaît ?

– Nul ne peut prévoir comment les choses se passeront exactement.

Hamedouch se tint coi un moment ; soudain, il se récria :

– Non, ça ne me convient pas !

Il se passa prestement la langue sur les lèvres, puis, comme s'il avait avalé un mot de travers, il agita la main devant lui.

– Tous ceux que je vois se mettre en frais, se dépenser en paroles généreuses, ne font que cracher en l'air. Ils se trompent, et nous trompent ! Leurs discours ne remueront pas le plus petit caillou du chemin. Et s'ils disent le contraire, ils mentent.

Il cligna de l'œil avec goguenardise.

– Ce qu'il faut, petit père, c'est un autre genre d'hommes !...

Il se frictionna la poitrine avec lenteur et satisfaction.

– Regarde-les dans la rue, tes frères. Qu'attendre de cette armée de fantômes affamés ?

Ocacha décrocha la tempia, qui maintenait, sous le tissage, l'écartement des lisières, se redressa.

– Il faut beaucoup de force d'âme pour accepter la vie comme un bien, pour oublier les maux qui pèsent sur nous, dit-il.

Hamedouch riposta :

– Tu es l'homme d'un rêve !

En s'écriant ainsi, on eût dit qu'il voulait tirer son interlocuteur d'un profond sommeil. Ocacha sourit. Lorsqu'il eut, avec son aide, Hocine Tarf, tourné l'ensoupleau et raccroché la tempia, il frotta une allumette, porta la petite flamme ondoyante vers le mégot qu'il serrait entre les lèvres, en inclinant la tête de côté.

– Il nous faut ce rêve, répondit-il.

– Il n'en faut à aucun prix ! Seule la vérité toute nue !

Les poings serrés, Hamedouch levait les bras au ciel et gesticulait. Il en frappa son métier.

– Pour moi, tout ça ne vaut rien ! protesta-t-il d'une voix étranglée.

Alors, Choul chanta à tue-tête :

La nuit est tombée...
Où passerons-nous la nuit ?

IV

Ses doigts en quête d'une cigarette fouillèrent fébrilement le paquet qu'ils déchirèrent.

– Ça y est, c'est décidé, décidé ! murmura-t-il. Je m'en vais. Loin ! Là où personne ne saura qui je suis !

– Pourquoi ? s'écria Omar. Qu'espères-tu trouver ?

– Ce que... Ce que j'espère trouver ?

Ocacha réfléchissait.

– Tu ne comprends pas ? Ah ! là là ! Veux-tu, oui ou non, venir ?

– Non.

Ocacha ne dit rien. Il ne se montra pas surpris de ce refus. Il s'y attendait, peut-être même le souhaitait-il.

– Je ne peux plus rester, reprit-il alors, presque sur un ton de prière. *J'ai eu mon compte.*

Une lassitude inexprimable avait affleuré sous ses paroles.

Il tapa dans ses mains et commanda deux autres verres de thé.

– Buvons encore quelque chose ensemble.

Il sourit ; Omar sourit aussi.

– Il y a une chose que je ne comprends pas... dit Ocacha. J'aurai de la peine à me séparer de toi.

Il regardait attentivement le garçon.

– Vrai, j'en aurai de la peine !

Le serveur s'approcha, déposa deux verres de thé brûlant et enleva ceux qui étaient vides. Dès qu'il eut le dos tourné, Ocacha continua :

– La vie, ici, c'est du sable : on s'en remplit les mains et on n'attrape rien.

Il but une gorgée de thé, puis une autre, tête baissée, tout en observant Omar par-dessus son verre.

– C'est peut-être ma dernière chance.

Et plus bas :

– Je n'en serai peut-être pas plus heureux pour ça... mais je me sentirai moins en désaccord avec moi-même.

Il eut un sourire silencieux, un peu crispé.

– J'ai l'âme triste. Triste et inquiète, terriblement inquiète !

Le silence retomba entre eux.

Après un moment, Ocacha sourit sans entrain.

– Je finirai par mépriser tout le monde autour de moi, si je ne...

Il fit un geste du bras comme s'il écartait des fantômes.

La soirée d'été suspendait une atmosphère rose et grise. Les vitrines s'illuminaient, mais la nuit était longue à venir. Une grande paresse embarrassait les rues.

Omar errait au hasard, la tête vide, point triste, mais le cœur déchiré. Il marchait avec précaution. Lui et Ocacha s'étaient dit adieu.

Il arriva au parapet d'où l'on avait vue sur la plaine. Il demeura à contempler les cultures, les routes, les vallonnements. Il regardait le paysage enclos par la nuit ; la terre sombrait doucement. Il respirait le parfum infini et vif de la campagne. Ce fut un monde dépouillé, apaisé, qu'il eut ensuite sous les yeux : la nuit était tombée. Une paix venue des profondeurs gonfla le cœur d'Omar.

Il retourna dans la foule qui emplissait les rues. Il éprouvait le besoin de se sentir entouré, porté par ces gens qu'il ne connaissait guère, mais dont la présence le réconfortait. Lampes à carbure et ampoules électriques accrochées en festons tout au long des trottoirs par les marchands de fruits éclairaient des éventaires qui ruisselaient de couleurs vives et appétissantes.

L’été enivrait la ville. À l’éclat extrême, à la chaleur étincelante du jour, avait cependant succédé une fraîche haleine.

Le cri prolongé des vendeurs de glaces dominait l’animation du crépuscule : « À la vanille ! » Les premières étoiles jalonnèrent le ciel de leurs signaux. Omar croyait voir les visages refléter dans la pénombre l’exaltation qui l’agitait ; ces hommes étaient à sa ressemblance. Eux aussi paraissaient attendre quelque inimaginable certitude après des jours et des jours sans espoir.

V

– Il faut tout simplifier, il faut supprimer toutes les différences qui existent entre les hommes. Et ceux qui s'y opposent, il faut les écraser ! Oui ! Pas de différences !

Hamedouch avait affirmé cela d'une voix qui claquait comme un fouet. Abbas Sebagh ronchonna. Il ne désirait manifestement pas engager la discussion avec un pareil excité. Il se défendit pourtant comme s'il avait été mis en cause.

– Quoi ! Je dis la même chose aussi.

– Tu mens. Tu adores tout ce qui est ancien. Tu n'es pas le premier que je vois comme ça. Vous êtes tous les mêmes !

– Alors, ne cherche pas à te distinguer, toi aussi, dit Abbas.

L'autre ouvrit des yeux ébahis, le dévisagea d'un drôle d'air.

– Celui qui voudra se distinguer des autres, il faut le supprimer, celui-là !

Abbas Sebagh eut un mouvement d'exaspération, mais renonça à répondre.

Les tisserands, sans acquiescer ni contredire, travaillaient avec ardeur. Quelques-uns s'arrêtaient par moments, se moquaient du bonimenteur, puis reprenaient leur tâche.

– C'est Dieu qui nous a ordonné de vivre ainsi ! lança Abbas, finalement.

Hamedouch le fixa d'un regard bizarre.

– Peut-être est-ce Dieu qui... Mais il y a beaucoup de choses que vous ne faites pas, quand bien même il l'a ordonné.

Une fois de plus, Abbas Sebagh fit la sourde oreille. Omar écoutait, ahuri ; il ne lui semblait pas que ce fût Hamedouch qui parlait.

– Pourquoi nous débites-tu ce galimatias ? s'enquit enfin Choul.

– Pour qu'on voie clair...

– Voir clair !

Choul haussa les épaules.

– Les hommes ont été toujours unanimes pour se tondre et s'entre-dévorer.

– Tout le mal vient de leur bêtise, ajouta-t-il. Comprends-le à la fin !

Hamedouch se tut.

À la sortie, Omar lui demanda :

– Pourquoi as-tu été si énervé ?

Hamedouch fit une moue courroucée et ne lui répondit pas.

– Quelle prison ! Allons-nous-en d'ici ! dit-il.

Et ils sortirent de la cave.

Ils se rendirent tous deux, alors que ni l'un ni l'autre ne l'avait décidé, à l'un des cafés du Beylick. S'étant attablés face à la rue bruyante et poussiéreuse, ils continuèrent à se taire. La soirée était avancée. Les ombres des maisons s'allongeaient à travers la chaussée. Quelque chose d'oppressant accablait cette fin de journée d'août. Les bras croisés sur la poitrine, Hamedouch scrutait avidement tout ce qui passait.

– Quelquefois, on a honte de soi, dit-il alors d'un ton inhabituel chez lui.

Omar tourna doucement la tête. Hamedouch reprit :

– C'est une chose que je ne peux pas comprendre, la patience ! Moi, pour un rien, je me mets à trembler, à crier.

Il parlait, les yeux béants, et soudain il partit de rire.

– Tu veux que je te dise quelque chose ? Des fois, je sens comme si j'étais seul au monde et qu'en dehors de moi, rien de vivant n'existe. Alors, je deviens insupportable. Je me suis à charge. C'est probablement une maladie que j'ai.

Il loucha vers son compagnon. Soit que la mine d'Omar l'eût rassuré, soit que son humeur l'eût incliné à s'épancher ce soir plus qu'à l'ordinaire, il continua, mi-gai, mi-sérieux :

– Il y a quelque chose, en tout cas, qui ne va pas je ne sais où ! Pourquoi est-ce que tu te tais ?

– Je pense à ce que tu dis.

En effet, Omar réfléchissait aux paroles du rouquin. Les regards de Hamedouch se posèrent sur lui avec une sorte d'inquiétude vague.

– Je ne te crois pas, dit-il.

– Non ? Tu as raison.

De fait, Omar n'aurait su dire ce qu'il éprouvait pendant qu'il l'écoutait se confier à lui. Il avait l'impression qu'un brouillard opaque enveloppait sa pensée.

Dans la rue, les silhouettes des passants noircissaient, se transformaient progressivement en ombres mouvantes. La nuit était là.

Ayant vidé chacun le fond de son verre, Omar et Hamedouch se levèrent et partirent à travers la ville.

Le rouquin avait demandé à Omar de le raccompagner jusqu'à sa porte. Celui-ci avait accepté.

– C'est bien, Hamedouch, tu en tueras un, et même plusieurs. Et après... qu'est-ce que tu feras ?

– Ce n'est pas maintenant qu'on doit penser à ce qui passera après ! Comment ne comprends-tu pas ça ? On y pensera *après*. Il faut d'abord agir !

Les lèvres du rouquin se gonflèrent, ses narines s'élargirent. Et subitement sa voix explosa, ardente et basse.

– Nous devons être terribles ! Terribles non seulement par notre aspect, mais par notre caractère. Vaincus ou vainqueurs, peu importe, pourvu que nous soyons terribles...

Son visage avait pris une couleur blême. Mais il continua, plus calme :

– Assez de vivre comme nous avons vécu !

Omar ne pouvait détacher ses regards de son compagnon, ni juguler l'émotion qui s'était emparée de lui. Omar prit la main du tisserand, la secoua.

– Toi aussi, tu es l'homme d'un rêve !

Hamedouch était tellement agité qu'il n'avait pas entendu ses paroles. Omar le quitta vite.

Alors, à travers l'obscurité, lui parvint la voix du rouquin, rogue et, à la fois, étrangement moqueuse.

– Il n'y a que l'action qui paye !

Les rues se vidaient, et dans le cœur d'Omar comme dans ces rues, il y eut plus de place pour l'angoisse. Subitement, il se dit que sa liberté était à lui. Il devait s'en servir selon ce que sa volonté lui dicterait.

VI

Ocacha parti, Hamza disparut mystérieusement, à son tour. Et Hamedouch n'était pas venu travailler depuis deux jours. Omar décida, ce matin de dimanche, d'aller le voir à son logis. Une incompréhensible inquiétude s'était levée en lui. Il ne savait pourquoi elle le tenait. Il n'aurait pas pu dire pourquoi Hamedouch lui valait ce souci subit.

Pas plus que ses propos, l'attitude du rouquin n'était simple. Hamedouch attirait et repoussait, provoquait et blessait. Mais, par l'âge, il était celui des tisserands dont Omar se sentait le plus proche, et le départ d'Ocacha avait fini par l'en rapprocher. Il exerçait une sorte de fascination sur lui. Une attirance inexplicable portait Omar à rechercher sa compagnie. Certes, il y avait quelque chose de sauvage, d'inapprivoisé, en Hamedouch.

Sur la ville, l'été flamboyait, l'air était léger et le ciel ivre déversait une chaleur éblouissante. Omar se rendit dans ces bas-quartiers où l'on est continuellement comprimé, heurté, emporté par le flot des passants. À tous les coins, des mendiants gémissaient : seuls, par groupes, quelquefois perdus dans la cohue, reconnaissables néanmoins à leur démarche tâtonnante. Qui entendait leurs implorations ? Leur voix se perdait dans la rumeur. Mais ils persistaient à crier sans se décourager.

À un croisement de rues, Omar aperçut un agent de police et une femme, entourés de plusieurs personnes.

– Tu ferais mieux de rentrer chez toi, disait-il à la femme, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre persuasive. Rentre chez toi.

La femme tremblait. Sa parole se faisait de plus en plus aiguë.

– Ce sont toujours les mêmes, quand il s'agit d'emmener nos hommes en prison. Mon mari a été arrêté par lui, et par un autre... Maintenant, il me dit de rentrer chez moi.

– Rentre chez toi ! cria l'agent. Allons, vous autres, dégagez.

La femme soudain calmée n'en tint pas moins bon. Elle continua à parler, le visage dévoilé devant tous les hommes, entretenant la foule qui peu à peu se formait, avec cette spontanéité que donne le malheur.

– Celui-là se dit notre frère. (Écartant son haïk, elle montra l'agent.) Bonnes gens, un homme qui porte un uniforme pareil, est-ce qu'il peut se dire encore notre frère !...

L'agent s'avança et reprit de sa voix de représentant de l'autorité :

– Éloignez-vous ; vous bloquez la voie publique.

Les gens s'écartèrent, firent de la place. Il revint sur ses pas et le barrage humain se referma.

Se retournant, le flic ouvrit de grands yeux. Il se mit à gesticuler :

– Y a une heure qu'on essaye de vous raisonner... Alors, y a pas moyen ?

Personne ne broncha. Le rassemblement était composé presque autant d'hommes que de femmes, voilées, et d'enfants. L'un des hommes, un campagnard à en juger par sa mine, s'appuyait sur un bâton. Dans cette posture, il surveillait tranquillement les allées et venues du flic.

L'agent s'avança vers lui :

– Qu'est-ce que tu fais ?

L'homme regarda les autres avec une expression de surprise et ne bougea pas.

– Qu'est-ce que tu fais là ? réitéra le flic. Tu as peut-être envie que je te fiche dedans ?

– Tu peux me fiche dedans si tu veux. Je regarde.

L'agent se tut. Le paysan, visage expressif, allure décidée, se tenait les pieds écartés, les mains toujours derrière le dos.

– Tu veux que je te fiche dedans ? demanda l'agent. Qu'est-ce qui te prend ?

Sur un ton de conversation familière, la femme parlait de son malheur à tout le monde.

– Pourquoi diantre ne décampez-vous pas d'ici ? reprit l'agent.

– Nous sommes tous frères, dit l'homme qui paraissait être un fellah.

– Exactement, convint l'agent.

– Tiens, il se souvient de son origine, dit une voix en retrait.

– On croirait, à vous entendre, que c'est tout juste si on n'est pas des monstres, bougonna le flic.

L'homme répondit :

– Tu es un agent de police.

– Bien sûr que je le suis !

Et s'adressant à la foule :

– Je dois faire mon devoir.

– Laisse-moi te dire ceci entre frères, intervint quelqu'un. C'est un bon frère comme toi qui m'a fendu le crâne, un jour. Pourquoi ! L'heure était passée pour les marchands de plein vent et je ne déguerpissais pas assez vite avec mes légumes !

– Qu'est-ce qui te prend de parler comme ça ? Je ferais bien de te fiche dedans ! Allons ! Faut pas gêner la circulation.

Le rassemblement devenait de plus en plus dense. Les gens restaient là, à regarder, à écouter la femme.

– Mais qu'est-ce qui se passe, hein ! Qu'avez-vous donc tous ?

Un silence de mort se fit, après ces paroles, dans la masse sombre, sans fissure. Là-dessus, l'agent demanda tout bas :

– Qu'est-ce que vous voulez ? C'est mon gagne-pain, j'ai huit enfants. Avez-vous quelque chose à me reprocher ?

Au bout de quelques instants, le paysan dit :

– Laissez-le. Allez en paix.

Quelques-uns s'éloignèrent, laissant la voie libre aux autres. Un sourire de reconnaissance réapparut sur la face de l'agent.

VII

Après les rues encombrées, après la foule assourdissante, le silence faisait ici une brusque remontée. Quelle paix soudain dans ces venelles étroites et tortueuses ! Le soleil musardait sur les maisons chenues, décrépites, qui se haussaient les unes sur les autres, l'air hirsute sous les touffes d'herbe qui empanachaient les façades. Celles-ci n'avaient d'ouverture sur l'extérieur que l'entrée, profonde, où l'on descend souvent par une ou deux marches. De lourdes portes à heurtoir en auraient défendu l'accès si elles ne béaient de jour comme de nuit.

La vie des habitants (conversations, voix de femmes, pilons qui tintaient comme des cloches) semblait ouverte sur un autre monde.

Omar avisa une bâtisse massive, en franchit la grande entrée, puis poussa une porte exiguë, perchée à trois marches au-dessus du sol, dans un recoin. Il prit l'escalier étroit, en colimaçon, très sombre, qui le mena au logis de son ami. Sur le seuil, il demanda :

– Il y a quelqu'un ?

– Comment ! C'est toi ? Entre, mon seigneur.

C'était la voix rigolarde de Hamedouch. Dès qu'il eut mis le pied dans la chambre, Omar fut aveuglé par le soleil qui entrait par deux fenêtres. Hamedouch était allongé, tout habillé, mais les pieds à l'air, sur un matelas aussi plat qu'une galette. Il se redressa, un sourire dans les yeux, commença à chausser ses sandales.

La chambre entièrement nue était badigeonnée de blanc. Au-dessus de la paillasse, un manteau sans couleur, élimé, pendait à un clou. Une caisse couchée sur le flanc dans un coin recelait un petit réchaud à alcool, une théière cabossée, une bouteille, une tasse, un plat... Sur la caisse, un bouquet de menthe fraîche trempait dans un verre. Il n'y avait rien d'autre dans la pièce.

Hamedouch s'était levé.

– C'est bien ici ?

Il s'étira et répondit à sa propre question avec des bâillements dans la voix :

– On y est bien surtout en été. Car pendant la mauvaise saison... Brr !

Il se mit à préparer du thé. Omar, qui n'avait pas ouvert la bouche, s'était approché d'une fenêtre. Il regarda au-dehors : on ne voyait que les terrasses voisines, la maison étant assez basse. Mais le ciel, ce matin, était incomparablement pur.

Hamedouch s'éclipsa et revint, quelques minutes après, avec du pain français à la main, qu'il déposa sur la caisse. Il alla jeter l'eau du verre par la fenêtre. Le thé avait infusé. Il versa un fond du liquide ocre dans le verre, y goûta. Il le reversa dans la théière qu'il secoua énergiquement en lançant un juron.

– Salope ! Ne fais pas d'histoires !

Il remplit le verre à nouveau, jusqu'au bord cette fois. Il le tendit à Omar. Pour lui, il prit la tasse qui se trouvait dans la caisse.

– Il est bon ?

Les lèvres sur le verre, Omar remua affirmativement la tête. Heureux, Hamedouch eut un sourire épanoui.

– Si tu avais dit le contraire, je t'aurais renversé la théière sur la tête !

Il offrit du pain au garçon qui le refusa malgré l'insistance qu'y mit le rouquin.

– Tu n'as pas faim ?

– Non.

Ils continuèrent à boire leur thé. Hamedouch mangeait du pain aussi en même temps. Silencieux, chacun surveillait ce que l'autre allait dire.

Hamedouch avala bruyamment une lampée de thé sur le morceau qu'il venait d'enfourner avec une voracité d'affamé. Puis, il grogna :

– Tu n'es pas un garçon quelconque, mais parfois tu montres de la fantaisie.

– Comment ! fit Omar.

– Je ne peux pas te l'expliquer, seulement je me comprends. Tu agis comme si les gens étaient perdus, et que tu n'es sur cette terre que pour prendre part à leurs souffrances.

Il regarda de côté et parut réfléchir à quelque chose.

– Ainsi était Ocacha...

– L'avais-tu entendu dire quelque chose sur mon compte ?

Sans hésiter, Hamedouch répondit :

– Il pensait que tu es quelqu'un qui a souffert plus que d'autres ; que tu souffres encore davantage parce que tu es plus sensible.

Brusquement, il éleva le ton :

– Ocacha aussi s'en faisait pour les autres plus qu'on ne le lui demandait ! Il aimait à consoler. Les consolateurs sont des trompeurs.

Avec sa brutale franchise, il avoua :

– Naturellement, on ne pouvait pas le croire.

Il se remit à mâcher du pain et à boire du thé.

– Il ne fréquentait pas les femmes, il était propre, il aimait l'ordre ; il était bon... C'est trop !

Curieusement, il évitait les regards d'Omar, mais ne l'en surveillait pas moins du coin de l'œil. Omar s'étonnait d'avoir été si longtemps avant de s'apercevoir que le rouquin cachait une seconde nature. Comme si de parler avec lui sans témoin, le lui révélait !

Il en oubliait de lui demander la raison de son absence pendant ces derniers jours.

Mais Hamedouch poursuivit :

– Il n'est pas question de plaindre les gens. Ils ne vous demandent pas d'avoir pitié d'eux. Vous leur voulez du bien, alors que c'est de justice qu'ils ont soif !

Omar se sentit mortifié. Tendant le visage vers le garçon :

– Mauvaise disposition, assura le rouquin avec conviction. Non, mais représente-toi l'effet que ça leur fait ! Ça ne leur enlève pas un gramme de

leur misère. Ce serait trop facile !

– Tu détestes les hommes.

– Je veux qu'ils apprennent à ne vouloir qu'un seul bonheur : la liberté.

– Il y a le bonheur de vivre... De vivre... Tout simplement.

– Tu divagues !

– Tous les hommes pourtant désirent ce bonheur.

– Il n'y a pas d'âme dans tout ça ! Ce qu'il faut, c'est réapprendre à se sentir libre. Et la soif de vivre renaîtra.

– Il faut ouvrir les yeux et voir...

Hamedouch éclata de rire.

– Le monde est dur, dit-il en frappant du poing contre le mur. Tous ceux qui aspirent à des idées élevées, généreuses, s'y briseront. Ne soyons pas surpris si l'épuisement avant de commencer la lutte se montre chez nous...

Ses paroles perçaient le cœur d'Omar.

– N'oublie pas que nos frères ont le don de s'accoutumer à tout, que leurs misères ne les touchent même plus !

– Je ne sais pas, vraiment... Ils en ont honte plutôt et n'en parlent pas. Ils cachent leur douleur.

– Non, ce n'est pas vrai ! Chez eux, le cœur est mort !

– Il faut éveiller leur cœur.

– Ce qu'il faut : c'est haïr et être dur !

– Il y a des hommes qui aident leurs semblables à devenir meilleurs.

– Tu en seras peut-être un !

– Peut-être... Pourquoi pas ?

De nouveau, Hamedouch se mit à rire, et ce rire glaça Omar.

– Quand on veut pousser les hommes de l'avant, il ne faut pas se laisser attendrir par leurs gémissements. Si d'aventure tu leur accordes de l'amitié, ils ne te craignent plus.

– Tu es décourageant.

– C’est ainsi, ni toi ni moi n’y pourrons rien. Depuis que je suis au monde, j’ai entendu prêcher la bonté, l’amour du prochain. Je les entends toujours, ces prêcheurs... Mais je ne vois pas que les hommes aient changé à leur avantage.

Omar écoutait en silence. Déjà, il commençait à désespérer de Hamedouch.

Sortant de chez son ami, Omar se sentit le cœur plein de faiblesse. Au moment de le quitter, il lui avait demandé pourquoi il n’était pas venu travailler.

– Je n’en ai pas eu envie, avait répondu le rouquin.

VIII

Ce matin, à peine l'atelier se fut-il mis en branle que Hamedouch reprit ses diatribes.

– C'est incroyable comme vous êtes lâches ! On se demande si on a affaire à des individus qui veulent vraiment quelque chose ou qui sont indifférents à leur propre sort.

Il vilipenda ses camarades, se démena, jura. Les mots se collaient à sa gorge, à ses dents, à sa langue, et ne voulaient pas s'en arracher.

– Montre-nous d'abord de quoi tu es capable, blagua Choul. Après, on verra !

Omar songeait : « Si on veut avoir les gens avec soi, on ne doit pas les couvrir de reproches. Ils comprennent qu'ils vivent mal, mais ils ne sont pas aveugles. Des reproches, ils s'en font assez. Il faudrait plutôt leur donner des preuves d'amitié et une explication recevable. »

Il se souvint de Saraj et, avec lui, d'autres ouvriers. Leur langage, Omar s'en rendait compte maintenant, eût semblé un idiome étranger au jugement d'un Hamedouch.

Le rouquin, lui, poussait ses compagnons à bout, c'était tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il savait faire. Pas une fois, il n'avait essayé de leur apporter bien et réconfort par des paroles généreuses. Plus il tentait de les persuader, moins ils toléraient ses propos. Ils seraient arrivés à le tenir pour leur pire ennemi s'ils ne voyaient en lui un garagouz[5] doué de parole.

Cela ne fit qu'empirer de jour en jour. Il tenait des discours sombres et décousus, parlait à mots pressés. Déboutonnant et reboutonnant sa veste de toile, il se secouait, semblait vouloir se débarrasser d'un poids. La douleur et l'égarement de son regard en ces moments faisaient naître en Omar de tragiques pressentiments.

Une fois, avec de l'ironie dans la voix, il déclara :

– Excusez-moi, mais il n'y a pas à avoir ou ne pas avoir pitié du peuple. Je regarde tout le monde et je constate qu'en général, il n'y a pas de peuple. De vrai peuple, il n'y en a pas ! Il n'y en a pas quand on réunit des gens en tas et qu'on leur crie : « Vous êtes le peuple, le peuple qui fait tout, qui sait tout ! » Ce peuple-là, c'est du vent !

Et, terrible, implacable, il poursuivit :

– L'humiliation, l'esclavage, la peur nous ont pervertis jusqu'à la moelle. Nous ne ressemblons plus à des hommes.

– Ferme-la ! lui intima Choul.

– Tu ne veux pas entendre, parce que mes paroles t'irritent !

Choul lui lança une bordée de grossièretés.

– Voilà comme vous êtes ! beugla alors le rouquin. Je sais ce que ressentent les gens de ton espèce !

Il devint rouge et sua. Les tisserands lui prêtaient attention sans rire, à présent.

– Vous n'attendez que le moment de mordre, mais ne le ferez que quand personne ne sera là pour vous en empêcher. Seulement alors, vous hurlerez à la mort. Vous cuisez et recuisez dans vos haines et vos humiliations, hommes offensés ! Mais vous ne faites rien, en attendant, pour vous défendre contre ceux qui vous offensent. Vous vous aplatissez comme des punaises et préférez que d'autres vous défendent. Et le jour de la curée, on vous verra sortir de vos tanières, comme des bêtes qu'attire la charogne. Le jour où vous pourrez vous venger en toute sécurité, alors vous serez féroces ! Je ne voudrais pas voir les gueules que vous aurez, ce jour-là !

– Crains que tu ne passes les bornes et qu'un jour ils ne te le fassent payer...

– Eux ? fit Hamedouch.

Il proféra des jurons à l'intention des tisserands, ses compagnons ; d'une voix gonflée de mépris, il gronda :

– Des déchets ! Cette cave est pire qu'un caniveau, c'est de la vraie pourriture.

Il projeta loin de lui, d'une chiquenaude, la cigarette consumée à moitié qu'Omar lui avait offerte.

– Ah ! ce qu'on se pourrit là-dedans ! Oh, là ! des fois, je ne sais pas ce que je ferais... Je serais capable de... De tout fiche en l'air !

Il faisait une soirée claire, éventée de souffles tièdes, une soirée attentive et secrète, toute chargée d'une atmosphère de halte au bout de l'étape. Des hommes rentraient chez eux. Ils passaient, des pains sous le bras, ou des provisions. Les visages les plus rudes offraient une expression aiguisée qui les affinait.

Les deux jeunes gens ne se disaient plus mot.

– Ah ! grommela Hamedouch, ah ! si tous ceux qui passent là, comme des somnambules, voulaient se réveiller !...

Omar serra la main de son ami et s'engouffra dans les ruelles à demi éclairées.

Cette nuit, il s'était endormi, mais sa pensée ne dormait pas. Elle dévidait un de ces écheveaux embrouillés, pleins de nœuds, comme il n'en apparaît que dans un cauchemar. Bientôt, Omar perçut deux voix qui s'entretenaient en lui, la sienne et celle de quelqu'un d'autre, la sienne et celle d'une grande ombre, qui portait en elle le souffle de l'inconnu. Paradoxalement, elle avait des intonations qui rappelaient celles du rouquin. Elle devenait haletante. Il ne pouvait pas comprendre les mots qu'elle lançait à travers l'espace. Alors éclata dans sa tête la vérité. « Hamedouch veut préparer des attentats et exige, ordonne que j'y participe ! » Et soudain, le fil se cassa. Omar cessa d'entendre l'ombre ; un vent blanchâtre, d'avant l'aube, toucha son front.

Note

5. Garagouz : altération de « Karagöz », célèbre héros populaire.

IX

Ils s'engagèrent dans l'allée bordée de vieux noyers et de platanes qui longeait le Grand bassin. Les frondaisons faisaient au-dessus de leur tête une voûte de verdure épaisse et remuante. Parvenus à mi-chemin, ils s'assirent sur un banc ; le soir allait tomber.

Les yeux de Hamedouch, à cause de l'heure, sans doute, prenaient de plus en plus un éclat particulier. Au tremblement de ses lèvres, Omar devinait qu'il avait une ardente envie d'aborder le sujet qui le préoccupait, mais qu'un obstacle arrêtait les mots sur ses lèvres. Écrasant du pied un bout de cigarette qui se trouvait par terre :

– De quoi as-tu peur, quand je te parle ? déclara-t-il brusquement. Hein ! Que crains-tu ? Tu te méfies. Pourquoi ?

– Personne ne peut songer à détruire quoi que ce soit, dit Omar, rejoignant les plus secrètes pensées de son camarade, avant d'être certain de le remplacer par quelque chose de meilleur.

Hamedouch regarda le sol à ses pieds d'un air morne. Puis il releva la tête. Il donnait l'impression d'avoir attrapé une idée qui lui échappait jusqu'alors.

– Mais il serait malhonnête de dire : « Nous ne voulons pas de ceci » si on ne fait rien contre ; il serait malhonnête de se plaindre...

Une dame en robe légère d'été arrivait dans l'allée, précédée d'un bambin aux pas incertains. Elle, d'un regard passionné, suivait son trottinement.

Passant près d'eux, elle jeta un rapide coup d'œil à Omar et Hamedouch. Son visage se contracta instinctivement. Elle détourna aussitôt les yeux, mais Omar en avait ressenti le dur éclat.

– Tu as vu comment elle nous a regardés ? demanda Hamedouch à mi-voix.

– Oui, eh bien ?

– Moi, il m'est impossible de supporter ça ! Je n'accepterai jamais qu'on me regarde de cette façon !

Son ton montait.

– Je suis dans mon pays, moi ; je leur ferai payer cher ces regards !

Le rouquin se taisait, la figure rembrunie.

Tout cela agaçait Omar. Il n'avait nulle envie de causer à présent. Il déchiffrait devant lui, de l'autre côté du Grand bassin, une inscription en lettres monumentales, maladroites. « Les Soviets partout. » Vieille de plusieurs années, il l'avait toujours vue là, et elle y restait. Le goudron blanchissait. Il lisait et relisait ces mots, les retournait dans sa tête, y réfléchissait et rêvait.

– Mais toi, qu'en penses-tu ? l'interrogea Hamedouch, en tapant du pied.

Tiré de ses réflexions, Omar comprit que le sens d'une telle question était le suivant : « Toi, que décides-tu de faire ? »

Il dévisagea le rouquin avec curiosité. Il souffrait de le voir dans cet état.

– Moi, je pense que tu m'embêtes, que tu ne feras rien de bon tant que tu voudras aller seul à la bagarre. Je pense aussi que tu ne gagneras rien à m'entraîner de toute force, que tu perds ton temps. Va et fais ce qui te chante, mais laisse-moi tranquille. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui t'intéresse dans cette affaire. Je sais que tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis. C'est pour y croire un peu que tu cherches à me faire parler.

– Ergoteur !

– Tant que tu voudras ! Tu m'as demandé ce que je pense, je te l'ai dit ! Ne m'ennuie plus maintenant avec tes questions. Surtout, renonce à vouloir m'enchaîner à toi ; tu perdras ta peine, je te préviens.

Le regard absent, Hamedouch souriait imperceptiblement. Omar en fut tout interloqué. Une furtive inquiétude l'effleura, mais il la chassa de son esprit. Que pouvait le rouquin contre lui ? Cependant qu'il repoussait ces idées, une vague perplexité l'envahit et ne le quitta plus.

Avec son air d'enfant têtu, Hamedouch ronchonna :

– Je me permets de penser qu'un jour tu changeras d'avis, et qu'alors tu te souviendras de moi. Peut-être sera-t-il trop tard à ce moment-là !

– Sois moins lugubre : ris un peu. On a le temps de voir venir.

– Il me plaît d'être comme je suis, repartit le rouquin avec rudesse.

Et il se leva.

Omar le suivit ; ils continuèrent leur chemin de manière à contourner les remparts pour rentrer en ville.

Sur la grand-route, ils furent enveloppés dans une poussière crayeuse où s'enfonçaient les autos à toute allure. C'était un faubourg cossu.

Les deux amis pénétrèrent dans la ville, accueillis par l'étouffante chaleur que répandaient les murs surchauffés. La nuit tomba.

X

Octobre vint. Novembre vint, à son tour. L'été ne passait toujours pas, renaissait de ses flammes. La vie continuait, inchangée, dans la cave. Malgré l'abondance du travail, l'éternel tohu-bohu, l'atelier s'enlisait dans l'ennui. Hamedouch manquait fréquemment. Ce qui provoquait les commentaires coléreux de Choul.

Ce lundi, tout le monde se démenait en silence, mais avec cette hargne et cette lassitude particulières aux lundis matin. Une fois de plus, Hamedouch n'était pas venu.

– Que lui est-il arrivé encore ? maugréa Mahi Bouanane, qui passa vers le milieu du jour.

– Il a fait la noce ! ricana Choul.

Omar ne le crut pas. Avec humeur, le maître-tisserand lui ordonna d'aller aux nouvelles.

Lorsque Omar entra dans la loggia, Hamedouch l'accueillit avec transport : on eût dit que la vue du garçon lui procurait un sentiment de soulagement. Au premier coup d'œil, Omar décela l'agitation du jeune homme. Il ne posa aucune question.

Il regarda son ami. L'ample manteau défraîchi, jeté sur les épaules, Hamedouch allait de long en large. De temps à autre, pendant qu'il arpentait ainsi la pièce, il posait des regards insolites sur Omar. Avec sa mine renfrognée, sa forte barbe d'une semaine, il avait l'air d'un condamné. Il prit ensuite un morceau de peigne dans sa poche, interrompit son va-et-vient, s'assit au bord de la caisse, et se mit à démêler sa tignasse aux boucles résistantes. Il ne faisait pas attention à Omar.

La ruelle adjacente était silencieuse, déserte, chaude. Tout à coup, le même silence pesa dans la loggia. Cependant le rouquin, ébouriffé et

morne, le visage sans expression, peignait ses cheveux touffus à petits coups.

– Comment vont les affaires, Hamedouch ? Que t'arrive-t-il ? Le patron a demandé pourquoi tu n'es pas venu travailler.

– C'est dur ; c'est la première fois que je vole...

Il riait.

– Je manque d'habitude.

Il parlait dans une sorte de délire. Il ne plaisantait pas, cela se lisait bien sur ses traits fiévreux.

– Un pistolet automatique ! Hein, qu'en dis-tu ?

Omar le surveillait sans desserrer les dents.

– Mais il s'en est fallu de peu, frère, que je sois pincé.

Il était clair que le rouquin disait vrai. Omar eut grande envie de le défier. Mais quoi, il n'allait pas lui déclarer : « Je ne te crois pas », parce que la vérité lui était intolérable !

Quelque chose qu'il n'avait pas compris jusque-là, se révélait à ses yeux : la passion vivante et brûlante qui habitait Hamedouch.

Il alla s'accouder à la fenêtre et continua d'observer son ami en silence. Le rouquin débroussaillait toujours ses cheveux rétifs.

– Oh ! ne cherche pas ! dit celui-ci, un sourire équivoque aux lèvres. L'arme n'est pas ici.

Il partit ensuite d'un petit rire saccadé.

– À ton idée, ce n'est pas bien, ce que j'ai fait ?

Omar se taisait. Hamedouch parlait en lui tournant le dos.

– Dis-le, si ce n'est pas bien.

– Ce n'est pas exactement ce que je pense... tenta d'expliquer Omar.

– Alors, quoi ?

Omar se sentait de plus en plus embarrassé. Il avait le plus grand mal à rassembler ses idées.

– Je ne te reproche rien.

– Alors, ce n’est pas la peine de faire cette tête.

– Tu vas être seul...

– Ça ne me changera pas beaucoup.

– On se détournera de toi.

Hamedouch essaya de rire, mais n’y parvint pas. Son visage ne fit que se durcir davantage.

– Tu préfères les prêcheurs ? On t’a appris à aimer les discours, Omar.

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

– Je le sais, parbleu !

Légèrement courbé, il avait une attitude de bête traquée.

– Parler, c’est plus beau, et plus facile, qu’agir.

Omar se rebiffa.

– Je m’en vais, dit-il.

Hamedouch s’étonna. Alors, Omar se rendit compte de l’étrangeté de leur comportement.

– Tu me remercieras un jour, murmura tout bas le rouquin.

Encore une fois, il regarda Omar de biais, le front chargé de rides, et le blanc des yeux luisant comme de la nacre.

– De quoi ?

– Tu le comprendras plus tard.

Le même sourire crispé avait reparu sur son visage.

Omar comprit qu’il n’avait plus rien à faire ici. Il se dirigea vers la porte, non sans avoir jeté un regard à son ami : une parole conciliante lui était venue aux lèvres. Mais il la retint, et s’en fut. Hamedouch ne s’était pas retourné.

De retour au sous-sol, il dit que le rouquin n’était pas chez lui.

– Sacré bon Dieu ! jura Choul. Il ne sait que faire la noce !

XI

Omar avait fini de manger. Il se levait pour aller près des deux autres apprentis qui se livraient au jeu de *l'espadrille*. Les murs et la voûte se renvoyaient leurs rires et leurs cris. Au même moment, il fut ébranlé par un terrible coup de poing dans le dos. Un second, tout de suite après, lui coupa le souffle. Se cambrant de douleur, il retomba à sa place. Il vit Hamedouch qui le dévisageait.

– Est-ce toi qui m'as frappé ? gémit-il. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

L'autre cracha sur lui.

– Qu'as-tu ? cria Omar.

Puis il poussa une plainte. Il s'adossa à un métier pour pouvoir respirer.

Le voyant qui se taisait, Omar hurla :

– Qu'est-ce qui te prend ?

Hamedouch se précipita sur lui, l'empoigna brutalement à la gorge. Il souffla au visage :

– Je te mènerai au tombeau !

Omar fut secoué avec une force telle que les os craquèrent dans son cou. L'enfant voulut s'arracher à son emprise quand le rouquin lui envoya son poing à la figure. Il fut aveuglé, du sang gicla de sa bouche.

– Tu veux que je te le dise, ce que j'ai ! La laine que tu devais me préparer, où est-elle ? Tu te fiches de moi ? Je te tuerai !

Hamedouch lui jetait des regards déments.

Le garçon sentit le goût fade du sang dans sa bouche ; il s'essuya machinalement de la main. Il s'accroupit et se mit à chercher quelque chose par terre. Puis il se leva, une barre de fer dans les poings. Il la souleva au-dessus de sa tête.

– Hamedouch, touche-moi, si tu peux !

Omar entendait son cœur battre à grands coups espacés. Sa respiration s'était arrêtée. Un froid glacial l'avait envahi.

Hamedouch blêmit.

– Pose ça, dit-il, et sa voix s'étrangla.

« Il a peur ! » pensa Omar. Alors, de toutes ses forces, il abattit la lourde barre de fer, sans savoir où il portait son coup. Hamedouch émit une longue plainte bizarre. Il s'affala par terre, empêtré dans des dévidoirs.

Choul sauta de son métier et bondit sur Omar qu'il prit par les épaules.

– Petit misérable ! bégaya-t-il. Petit misérable !

Il ne sut rien dire d'autre. Mais à chaque syllabe, il lui assena un coup sur la tête. À ce moment-là, le rouquin se releva. D'un seul geste, il déchira de haut en bas la chemise qu'Omar portait sur la peau. Ensuite, il lui martela le visage de son poing, lui écrasa le nez d'où le sang pissa encore, frappa, frappa... Ses yeux étaient ceux d'un fou. Une telle soif de meurtre s'y lisait, que l'enfant, dans un pressentiment extraordinaire, cria aux deux tisserands :

– Maintenant, tuez-moi ! Tuez-moi !

Et il eut la conviction que toute protestation serait vaine, et vain tout geste de défense. Il songea à Ocacha. Une réflexion de celui-ci lui revint en mémoire : « Chez nous, arriver à vivre, survivre, constitue une victoire. »

Mahi Bouanane arriva sans bruit, les mains jointes sur le ventre. Tous les métiers étaient arrêtés. Les visages des tisserands faisaient peur à voir. Le patron avait descendu les marches de l'escalier avant qu'aucun ouvrier eût remarqué sa présence. Puis, il s'arrêta au milieu de l'atelier. Il toisait tout le monde et se tournait les pouces. Personne n'eut l'idée de saluer dans sa direction.

Hamedouch fit volte-face instinctivement ; il vit Mahi Bouanane, ses bras retombèrent. Le patron passa devant lui, remplit tout l'espace. Il le jaugea du regard. Tremblant, le nez et la bouche en sang, Omar se rapprocha de lui, s'accrocha à son bras. Il n'entendait rien de ce qui se disait, il était comme hébété.

Inclinant la tête de son côté, Mahi Bouanane demanda :

– C’est lui ?

Choul s’éclaircit la voix :

– Ehm...

Le maître-tisserand pinça l’oreille d’Omar, tangua sur lui-même et l’entraîna de la sorte jusqu’au bas de l’escalier. L’atelier se réanimait, les métiers commençaient à s’ébranler sourdement.

Sur quoi, Mahi Bouanane grogna :

– Ouste ! Que je ne te revoie plus ici !

Omar ne sut comment il remonta les marches, ni comment il parcourut la rue, tout droit, jusqu’à la fontaine publique. Il avait, en sortant, remarqué de nombreux curieux qui se pressaient devant la cave, la figure écrasée contre les carreaux du soupirail. L’ayant aperçu, les gens avaient voulu le questionner sur ce qui se passait au sous-sol, mais il leur avait échappé.

Sitôt parvenu à la fontaine, il commença à se laver. Il cracha, et deux dents tombèrent de sa bouche. Il fut pris de rage à cette vue, des larmes montèrent à ses yeux.

XII

À peine la nouvelle aube s'annonça-t-elle, les voisines s'égaillèrent dans la cour, s'installèrent au seuil des chambres, dans la cuisine commune, où la vaisselle de la veille fut déballée. Une rumeur croissante accompagna ce réveil ; les conversations s'enflèrent ; les enfants, par bandes, envahirent les galeries. Une activité débordante fit place dès lors, dans la vaste bâtisse, au silence et à la paix des premières heures du jour.

Les pans de leur tunique fixés à la ceinture, leur large pantalon flottant entre les jambes, les femmes vaquaient. Créatures singulières qui ne connaissaient pas le repos, ne s'arrêtaient de jacasser que pour battre leur progéniture, et se remettant aussitôt à courir de long en large, affairées, loquaces.

Tous les efforts d'Omar se concentraient en un seul désir : dormir. Avec ressentiment, il lutta. Il écoutait les conversations, identifiait les voix, reconnaissait les bruits, assignait à chacun un sens. À partir de ce moment, dispersé, il ne lui fut plus possible de fermer l'œil.

Dar Sbitar ne changeait pas ! Aujourd'hui, cependant, il savait le prix des choses qui viennent et partent ; de celles qui demeurent. Il s'était endormi enfant, il se réveillait, non plus enfant, mais homme, face à son destin.

Lorsque, la veille, Aïni l'avait vu rentrer dans un état si lamentable, elle fut d'abord terrifiée. Avant de savoir ce qui s'était passé, elle poussa des clameurs funèbres :

– Ha haï ! Ha haï ! Mon fils ! Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Omar raconta.

– Par Celui qui nous juge, jura-t-elle, j'irai leur arracher les yeux !

Et elle eut une plainte stridente.

– Reste ici ! Bon sang, je leur montrerai ce que c'est que de s'en prendre à Aïni et à ses enfants !

Après cela, elle s'était précipitée dans la galerie. De là, dominant la cour, elle avait ameuté tous les locataires.

– Sachez, bonnes âmes, sachez ce que des ennemis de Dieu ont fait à mon fils !

Omar se leva et sortit ; sa mère n'avait rien dit en le voyant partir.

Il voulut parcourir les rues comme naguère. Jusqu'à présent, il lui avait semblé que tout dans la vie était clair, toute chose à sa place. Or cet ordre souverain venait d'être dérangé. En lui, dans la ville, à travers le monde ? Il ne le savait. Rien n'était plus comme il le croyait. Lui-même se sentait engourdi. Quelque chose se serrait dans son cœur. Il marchait comme dans un songe, l'animation des rues lui parvenait atténuée et, en même temps, elle l'étourdissait. Il allait avec précaution, par crainte qu'une catastrophe ne se déchaînât.

La même foule de mendiants aux visages défoncés, aux yeux pétrifiés, occupait la ville. Décidément, ceux-là n'attendaient rien de personne. Ils marchaient, ils s'arrêtaient, sans paraître accorder la moindre importance à ce qu'ils accomplissaient. Ils s'entassaient à certains endroits comme des gens qui entourent un mort, et posaient sur les citadins de profonds regards calmes.

Omar considérait la lassitude qui les clouait au sol. Il observait l'angoisse qui creusait leurs joues déjà vides, aiguisait l'arête de leur nez. Peu à peu, il comprenait. Où s'en était allée la force qui avait maintenu tant d'entre eux dans le local de la rue Basse, jadis, quand Hamid Saraj leur parlait ? Omar les contemplait. Que s'était-il donc passé ? Il se rappela l'atelier, les tisserands. Il en détourna sa pensée. Il songea de nouveau à Hamid Saraj toujours prisonnier dans un camp, là-bas, dans le Sud...

À cet instant, il tomba sur un cercle de badauds. Une femme au long corps, le visage cuivré et étiré, se tenait assise au milieu du trottoir sans bouger. Ses guenilles étaient si sales qu'elles paraissaient sortir d'un bain de

boue. Un fichu maculé, aussi noir que ses nippes, lui recouvrait la tête et les épaules. Tel un cri, son regard semblait alerter la curiosité des passants. Le petit groupe, sans mot dire, l'entourait.

Omar se haussa sur la pointe des pieds, vit devant elle un petit être, emmailloté de lambeaux crasseux, qui reposait par terre. Couvrant sa bouche d'une main, la mendiante restait impassible. Hommes, femmes et enfants la regardaient, et tous étaient muets. Puis, sa tête oscilla dans un léger mouvement qui fit glisser un peu son châle. Elle se pencha, et dit, avec une douceur qu'on était tout surpris de découvrir chez cette statue taillée dans du bois :

– Dieu t'en préserve ! Le temps n'est pas encore venu de mourir, pauvre chère fille.

Et elle couvrit le nourrisson couché d'un regard triste. Elle secoua ensuite la tête, tendit les mains vers l'enfant. Elle le prit. Alors, elle s'absorba dans la contemplation du minuscule visage. De toute évidence, cette femme ignorait qu'elle était entourée d'une assemblée de gens qui surveillait ses gestes, recueillait ses paroles. Elle imprima ses lèvres sur les lèvres innocentes, reposa doucement son fardeau froid et décoloré sur le sol, à la même place, devant elle. Là-dessus, appuyant avec force une main contre sa joue, elle jeta soudain autour d'elle des regards égarés comme sous l'effet d'un souvenir atroce, encore confus, qui lui serait revenu subitement. Elle se mit alors à pousser de petites plaintes brèves. Mais elle se tut : on eût cru qu'elle se ravisait. Elle reprit les mains recroquevillées de l'enfant et les tapota tendrement. Durant plusieurs minutes, elle ne fit pas autre chose. Un moment, on lut encore du désespoir sur ses traits. Mais le nuage se dissipa, il n'en resta pas trace. Et elle murmura :

– Quand tu seras arrivée à mon âge, tu me comprendras, chère petite.

Elle parla encore, parla longtemps avec douceur et déraison au nourrisson glacé. Omar s'arracha péniblement à ce spectacle. « Trop tard. Trop tard... », répéta-t-il, ne sachant pour quelle raison il disait cela.

Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'un cri qui n'avait rien d'humain emplit la rue. Les gens se mirent à courir.

XIII

Cette nuit, l'insomnie s'était jetée sur lui ainsi qu'une bête fauve. Tout n'était pas encore endormi : de la rue, montaient des rires, des conversations ; on entendait aussi, venant d'une grande distance, les notes d'une flûte plaintive. Plus près, dans la ruelle, un soûlard faisait des tentatives pour reprendre jusqu'au bout une chanson traînante, sans gaieté. Mais la voix épaisse et grasse revenait chaque fois aux mêmes mots, ânonnés avec obstination :

Je suis resté seul, tout seul,
En tête-à-tête avec moi-même...

À la dernière parole, le chanteur s'interrompait et l'on croyait qu'il renonçait à continuer plus avant, tant cet arrêt se prolongeait. Puis il recommençait. Et c'étaient les mêmes paroles... Omar n'aurait su compter depuis combien d'années il entendait cette voix avinée, à la même heure. C'était Mohammed Cherak qui s'enivrait et venait ainsi chanter chaque soir.

Je suis resté seul, tout seul,
En tête-à-tête avec moi-même...

Le silence grandit. Tout dormait à présent, sauf cette voix entêtée. Elle bégayait avec le morne espoir d'arriver à la fin de la chanson. Omar s'assit sur sa couche, contempla le ciel par la porte ouverte : il faisait clair comme en plein jour. Il alla s'installer sur la galerie qui bordait leur chambre et se mit à dénombrer les étoiles noyées dans une blancheur laiteuse. Il ne pouvait plus s'arracher à la fascination de cette nuit si brillante. Les yeux grands ouverts, lavés de frais, il examinait les carrures opaques des bâtiments qui s'érigeaient dans le voisinage, puis vite ses regards

remontaient vers la source caressante du ciel où se débattaient les étoiles, et il pensait : « Je ne sais plus ce que je suis... »

Cherak ne chantait plus. L'homme parlait à présent d'une voix grave et basse. Omar pensa à Ocacha, se demanda où pouvait bien être, à cette heure, le tisserand qui avait préféré abandonner le métier et prendre le bâton et la besace du pèlerin.

Omar pensa ensuite à Hamid Saraj. Depuis que celui-ci avait été enfermé dans un camp, on eût dit que la voix de tout un peuple s'était tue. On ne voyait plus que des foules muettes, et qui avaient peur. Elles devenaient tout à coup sensibles à un danger qu'elles avaient jusqu'à présent ignoré. De plus en plus, les gens se méfiaient.

Tout à coup, il fut pris d'un frisson ; une fraîcheur pénétrante avait parcouru l'espace. Omar ramassa l'oreiller sur lequel il s'appuyait et rentra dans la chambre peuplée par les respirations régulières, paisibles, de ses sœurs et de sa mère. Il s'étendit sur sa couche et s'endormit, veillé par cette nuit si sereine et si belle.

Le lendemain, il avait eu soudain le désir d'aller se baigner dans la petite rivière de Saf-Saf. Depuis combien de temps n'y avait-il pas été déjà ? Deux ans, peut-être ! Ah ! il retrouvait la campagne avec plaisir. Novembre brûlait ses cierges tout en haut du ciel. Dans l'immense flamboiement de l'après-midi, les terres couchées à perte de vue vibraient doucement, légères comme si elles s'apprêtaient à se dissoudre en fumée. À cet endroit, la rivière s'élargissait, coulait paresseusement à l'ombre de gros térébinthes, entre des touffes d'herbes sauvages. Une vaste quiétude emplissait l'espace sillonné de bruits lointains qui faisaient tinter l'air. L'oreille bercée par ce murmure indistinct, Omar n'en percevait rien. Il somnolait, couché sur le gazon, après avoir longuement barboté dans l'eau. Pourtant alentour, crissaient les cigales. Et ce grincement à la longue fondait dans la plénitude sonore environnante, se déversait dans ses membres, lui ôtait toute conscience.

Le ciel était d'étoupe grise. Omar retourna à l'eau. Subitement, la vibration têtue qui creusait l'air depuis un moment crût. Elle devint un bruit

qui prit possession de toute la campagne. Cela semblait provenir du fond de la terre ; un instant après, c'était l'horizon qui était ébranlé. Debout dans l'eau, Omar tendait l'oreille. Au bout de quelques secondes, il sortit de la rivière.

Juste, un camion chargé de militaires stoppait sur la route, non loin de la rive. Un des soldats en sauta et s'approcha. L'homme, grand, un peu filiforme et étroit d'épaules, était tout jeune encore. Il regardait Omar avec des yeux d'un bleu tendre qui souriaient. Il y avait une franchise enfantine dans son expression qui attirait spontanément la sympathie. Ses cheveux blonds coupés très ras tout autour de la tête, et la petite mèche qui lui retombait sur le front, accentuaient encore cette impression. Nul doute possible : c'était un étranger ; il ne trahissait qu'une lointaine ressemblance avec les Européens d'ici. Il ne disait rien. Il se contentait de sourire en présentant à Omar une tablette de chocolat et un petit drapeau parsemé d'étoiles. Mais ses compagnons ne s'arrêtaient pas, du camion, de baragouiner, et de crier joyeusement : « Hello ! Hello ! », de faire des signes amicaux. Interdit, Omar les observait, observait celui qui se tenait devant lui, oubliait qu'il était nu. Il prit sans réfléchir le chocolat de la main de l'étranger, courut à l'eau, fit un plongeon. De la berge, partit une ovation, et le camion démarra dans un grondement assourdissant. Il disparut derrière un nuage de poussière, suivi bientôt par un autre camion, puis d'autres, d'autres encore, tous semblables, tous chargés de soldats gesticulants. Alors, à travers la campagne où montait de partout, repris par l'écho, répercuté par l'espace, présent dans l'air et sous terre, le bruit de tonnerre que produisaient les moteurs, un grand cri s'éleva :

– LES A-MÉ-RI-CAINS !

Le cœur d'Omar sauta dans sa poitrine sous l'effet d'une joie insensée. Un impossible espoir l'étreignit, sa gorge se contracta et il crut qu'il allait pleurer.

Il sortit de l'eau, se rhabilla. Grave, il reprit le chemin de la ville. Quelque chose d'inouï s'était sûrement passé dans le monde. Il marchait rapidement, courait presque, serré dans son pantalon long en bleu de chauffe et sa veste étriquée. Sur ce corps haut, qui avait déjà tendance à se dégingander, se dressait la tête pointue avec ses petits yeux noirs. Le front droit et uni se posait comme une brique pleine au-dessus des sourcils et

s’ombrageait d’une touffe de cheveux rêches. Les paupières battaient à un rythme rapide, le regard sautait d’une chose à l’autre. Le visage avait une expression sérieuse, presque farouche.

DU MÊME AUTEUR

La Grande Maison

roman
Seuil, 1952
et « Points », n° P225

L'Incendie

roman
Seuil, 1954
et « Points », n° P952

Au café

nouvelles
Gallimard, 1955
Sindbad, 1985
et Actes Sud, 1996

Un été africain

roman
Seuil, 1959
et « Points », n° P464

Baba Fekrane

contes
La Farandole, 1959

Ombre gardienne

poèmes
Gallimard, 1961
Sindbad, 1984
et La Différence, 2003

Qui se souvient de la mer

roman
Seuil, 1962
et La Différence, 2007

Cours sur la rive sauvage

roman
Seuil, 1964, 2005
et « Points », n° P1336

Le Talisman

nouvelles
Seuil, 1966
et Actes Sud, 1997

La Danse du roi

roman
Seuil, 1968, 1978

Formulaires

poèmes
Seuil, 1970

Dieu en barbarie

roman
Seuil, 1970

Le Maître de chasse

roman
Seuil, 1973
et « Points », n° P425

L’histoire du chat qui boude

contes
La Farandole, 1974
Albin Michel Jeunesse, 2003

Omneros

poèmes
Seuil, 1975
et La Différence, 2006

Habel

roman
Seuil, 1977
et La Différence, 2012

Feu, beau feu

poèmes
Seuil, 1979
et La Différence, 2001

Mille Hourras pour une gueuse

théâtre
Seuil, 1980

Les Terrasses d’Orsol

roman
Sindbad, 1985, 1990
et La Différence, 2002

O Vive

poèmes
Sindbad, 1987

Le Sommeil d'Ève

roman
Sindbad, 1989
et La Différence, 2003

Neiges de marbre

roman
Sindbad, 1990
et La Différence, 2003

Le Désert sans détour

roman
Sindbad, 1992
et La Différence, 2006

L'Infante maure

roman
Albin Michel, 1994

Tlemcen

ou les lieux de l'écriture

essai
Revue Noire, 1994

La Nuit sauvage

nouvelles
Albin Michel, 1995

L’Aube Ismaël

poèmes

Tassili Music, 1995

Si Diable veut

roman

Albin Michel, 1998

L’Arbre à dire

Albin Michel, 1998

L’Enfant-Jazz

poèmes

La Différence, 1998

Le Cœur insulaire

poèmes

La Différence, 2000

Comme un bruit d abeilles

nouvelles

Albin Michel, 2001

L’hippopotame qui se trouvait vilain

contes

Albin Michel Jeunesse, 2001

L.A. Trip

roman en vers

La Différence, 2003

Simorgh

Albin Michel, 2003

Laëzza

roman

Albin Michel, 2006

Œuvres complètes

volume 1 : Poésie

La Différence, 2007